RECUEIL
DES
ORAISONS
FUNEBRES
FRONONCÉES

Par feu Messire JACQ. BENIGNE BOSSUET, *Evêque de Meaux.*

RECUEIL
DES
ORAISONS
FUNEBRES

PRONONCÉES

Par feu Messire *JACQ. BENIGNE BOSSUET*, Evêque de Meaux.

Nouvelle Édition, dans laquelle on a ajouté un Précis de la Vie de l'Auteur.



Des fonds de M. Pierre Machuel.

A ROUEN,

Chez JEAN RACINE, Libraire, rue Ganterie.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC PERMISSION.



ÉLOGE HISTORIQUE

DE FEU MESSIRE

BÉNIGNE BOSSUET,

EVÊQUE DE MEAUX.



Acques-Bénigne Bossuet, naquit à Dijon le 27 Septembre 1627, d'une famille distinguée par ses Charges. Il reçut les premieres leçons des Sciences au College des Jésuites de la même Ville, & s'y distingua toujours par cette vivacité de conception, qui d'ordinaire annonce & produit de grands talens. Il fut destiné de bonne heure à l'Eglise, & sentit bientôt l'importance d'un engagement qui n'est rempli qu'à moitié, & qui même ne l'est point, si les mœurs ne concourent avec le sçavoir. Les siennes étoient naturellement pures; il les conserva par une vigilance dont la jeunesse ne connoît guere ni l'usage ni le besoin.

En 1642, à l'âge de seize ans, il vint à Paris puiser les hautes sciences dans cette ancienne & célebre Université, d'où sont sortis autant ou plus de grands hommes que la fameuse Ecole d'Alexandrie, si féconde dans les premiers temps du Christianisme. Là se développerent toutes les grandes dispositions du jeune Eleve. Son bonheur lui donna pour maître un de ces hommes

dont les lèvres sont les dépositaires de la science. C'étoit Nicolas Cornet, Grand-Maître du College de Navarre, & pour guide dans les routes du salut, le vénérable Vincent de Paule, Instituteur des Prêtres de la Mission. Il puisa dans l'un, & la connoissance & l'amour de l'ancienne doctrine; il apprit de l'autre la pratique des plus hautes vertus, & l'art difficile de la conduire des ames.

En 1652, à peine eut-il reçu le bonnet de Docteur, qu'on lui offrit les deux plus importantes Cures de Paris, que sa réputation seule sollicita pour lui. Mais attaché dès sa plus tendre jeunesse au Chapitre de Mets, d'abord par un Canonicat, ensuite par les dignités d'Archidiacre & de Doyen, il crut devoir le fruit de ses études à une Eglise qui sembloit se l'être acquis par ses bienfaits, & qui prenoit tant de plaisir à l'elever. Il eût pu s'y borner à ses devoirs, & se faire à l'ombre de l'Autel une vie commode & paisible; mais il fallut à son zele une carriere plus Apostolique & plus vaste. Plein des Ecritures dont il avoit recueilli l'esprit & la divine onction, enrichi par la lecture des Peres dont les ouvrages l'avoient mis en possession des plus hautes verités, il se dévoua tout entier à la fatigue des Missions.

Peu de gens connoissent de quelle importance est cette partie du Ministere; moins encore sçavent-ils quels talens elle demande pour y réussir. C'est un peuple grossier qui vit dans les campagnes, & qui presque n'a jamais reçu de sa religion que des idées imparfaites, qu'il est question d'éclairer de la pure lumiere. Ce sont des cœurs tous penchés vers la terre, qu'il s'a-

git d'élever & de mouvoir. Or quelle adreſſe ne faut-il pas pour toucher & pour montrer le jour à cette ſorte d'inſenſibles & d'aveugles? Le grand triomphe de l'Eloquence n'eſt pas toujours d'entraîner ceux qu'une certaine culture a déjà diſpoſés; elle a peut-être plus de gloire lorſqu'elle s'inſinue dans des ames encore brutes, ſi on le peut dire ainſi, & qu'elle y va débrouiller des ſemences naturelles, qu'une éducation rendit comme étouffées.

Cet art, l'Abbé Boſſuet le porta au plus haut point, & ſes converſions furent innombrables. Mais ce qui n'appartient qu'aux eſprits du premier ordre, il ſçut de cette aimable & généreuſe ſimplicité, paſſer aux grands & pathétiques mouvemens du ſublime. La capitale envia bientôt à la Province un tel génie, & le lui enleva. Les Chaires principales de Paris retentirent toutes de ſa voix, & de l'acclamation de ſes auditeurs. Les têtes couronnées y accoururent elles-mêmes. Anne & Thérèſe d'Autriche ne ſe raſſaſioient point de l'entendre, & venoient ſe nourrir du pain préparé pour leurs ſujets. Enfin le nouveau Chryſoſtome fut appellé à la Cour. Et dans quel temps? Lorſque la paix venoit d'y rappeller des héros auſſi connus par leurs lumieres que par leurs conquêtes; lorſque la circonſtance d'un mariage glorieux y raſſembloit la plus illuſtre portion de la Nobleſſe Françoiſe; lorſque les ſciences commençoient à approcher librement du Trône, & que la délicateſſe, le bon goût y régnoient avec le jeune Monarque.

Ce fut donc à cette Aſſemblée la plus reſpectable de l'Europe, que M. Boſſuet, âgé ſeulement de trente-quatre ans, porta la parole du

salut. Nous ne dirons pas combien il y fut applaudit. Qui est-ce qui l'ignore ? Mais nous ne tairons point une circonstance qui vaut seule tous les éloges. Louis XIV, charmé de voir tant de lumieres unies à tant de vertus & de jeunesse, fit écrire à Metz au pere de l'Orateur, & le félicita sur les succès édifians de son fils. Quand un Prince est sensible au mérite, & qu'il veut bien lui donner des marques si flatteuses de distinction, il a trouvé tout-d'un-coup l'heureux secret d'exciter l'émulation dans ses Etats : le talent qu'il distingue lui en enfante mille autres.

Celui de M. Bossuet avoit trop déclat pour ne lui pas mériter des places honorables. Après avoir eu l'honneur de prêcher devant le Roi, en 1661, jusqu'en 1669, il fut nommé à l'Evêché de Condom. Presque aussi-tôt pour le rendre aussi utile à l'Etat qu'il l'étoit à l'Eglise, le Roi lui confia l'éducation de Monseigneur le Dauphin, en 1670. Mais cet emploi qui attache incessamment à la Cour, parut au nouveau Prélat un titre incompatible avec les devoirs du Pasteur, dont le plus essentiel est de veiller sur son troupeau d'assez près pour le connoître & pour en être connu. Il se déchargea donc du poids d'un rang à ses yeux plus formidable encore que brillant. Et cette démarche que lui inspiroit sa Réligion seule lui attira de nouveaux éloges & une gloire nouvelle.

Libre ainsi de tous soins étrangers il ne s'occupa plus que de ceux de sa place ; & tandis que M. le Duc de Montausier, Gouverneur du jeune Prince, le formoit à des sentimens dignes de son auguste naissance, M. Bossuet versoit dans son esprit l'amour sincere de

la Religion, & ce qui eſt inſéparable, une tendre affection pour les hommes; vertu ſi néceſſaire à ceux qui naiſſent pour les conduire. Ses travaux eurent le ſuccès qu'il en attendoit. Toutè la France lui en marqua ſa reconnoiſſance, par ſon amour pour ſon auguſte Eleve. Les Etats s'aſſocierent même à notre joie, & le ſouverain Pontife ſembla leur en donner l'exemple, par le Bref honorable qu'il écrivit à M. Boſſuet ſur le bonheur d'une ſi belle éducation.

Elle n'étoit pas ſeulement utile à la Nation par les fruits qu'il lui étoit ſi naturel de s'en promettre; elle le fut à l'Europe entiere, en procurant des Ecrits propres à former les Rois de tous les peuples. C'eſt à elle, en effet, que ſont due cette *Politique* fondée ſur les maximes, appuyée ſur les exemples de l'Ecriture; & cette *Hiſtoire Univerſelle* où le développement des faits antiques devient la matiere d'une ſi ſublime inſtruction, qu'en la liſant il ſemble, comme l'a dit un célebre Auteur, que ce ſoit la Religion qui s'explique elle-même.

Après dix années de ſoins aſſidus auprès de Monſeigneur, M. Boſſuet redevint libre. Il ne le fut pas aſſez néanmoins pour s'éloigner de la Cour. Le Roi le connoiſſoit trop pour ne le pas attacher à ſa Maiſon; il lui donna la Charge de premier Aumonier de Madame la Dauphine en 1680; & quand il ſe le fut, pour ainſi dire, aſſuré par là, il le nomma à l'Evêché de Meaux en 1681: quelques années après il le fit Conſeiller d'Etat en 1697, & enfin premier aumônier de Madame la Ducheſſe de Bourgogne en 1698. Le public, qui par un in-

térêt assez raisonnable, aime à voir que les graces du Souverain se partagent, trouva pour la premiere fois que toutes celles-ci n'étoient pas trop pour un homme qui contenoit seul tant de mérites divers, & qui après tant de services rendus à l'Eglise & à l'Etat pouvoit continuer de leur être utile.

Il le fut en effet par de nouveaux Ouvrages dont la mémoire ne mourra jamais. Déjà il s'étoit distingué parmi nos plus célebres Controversistes par sa docte réfutation, en 1655, *du Catéchisme* de Paul Ferri, Ministre Protestant. Il le fut bien davantage par son *Exposition de la Doctrine Catholique*, en 1671, où sont détruites les fausses opinions que l'Hérésie nous imputoit. Ecrit admirable, & singulierement adopté par le Clergé de France, honoré des éloges de tous les Théologiens & de tous les Prélats étrangers, comblé de louanges par Innocent XI, traduit dans toutes les Langues, & répandu par toute la terre. C'est cet Ouvrage qui mit aux pieds de l'Eglise le grand Turenne, & qui acheva de triompher d'un homme qui jamais n'avoit sçu que vaincre.

A ce Traité succéda celui de *Communion sous les deux Especes*, en 1632, pour répondre à ceux qui se plaignoient injustement qu'on les privoit de la coupe sacrée. Mais ce qui importoit le plus à l'Eglise, étoit de trancher par un seul coup tous nos différents avec la prétendue Réforme, en lui montrant son opposition formelle avec elle-même, ses contradictions palpables, l'ambiguité de ses dogmes, l'incertitude & l'inconstance de sa foi. M. de Meaux ouvrit le premier cette carriere, &

donna, en 1688, *L'Hiſtoire des Variations de l'Egliſe Proteſtante.* On ne ſçauroit dire à quel point les deux Communions ſéparées de la véritable, furent frappées de ce coup qui détruiſoit juſques dans ſes fondemens l'Autel dreſſé contre le nôtre. Vainement la Secte nouvelle tenta d'en relever les ruines; ſes efforts ne furent qu'à ſa honte, & elle fut contrainte d'avouer qu'elle reſtoit ſans juſtification & ſans réponſe. Le ſeul Jurieux, cet Ecrivain téméraire, qui oſoit tout contre l'évidence, voulut paroître après la défaite des ſiens, & livrer de nouveaux combats; il ne fit que procurer de nouvelles victoires au docte Prélat, qui le convainquit d'autoriſer le Socianiſme, de tendre les bras à toutes les Religions, & dès-là de renverſer tout le Chriſtianiſme.

Pendant que M. Boſſuet ſembloit n'avoir plus qu'à jouir de ſa gloire, une occaſion malheureuſe vint le replonger dans les diſputes de Religion. *En 1699, le Livre de l'explication des Maximes des Saints ſur la vie intérieure,* parut dans le monde, & partagea les eſprits. L'Auteur de l'Ouvrage étoit un grand Archevêque, univerſellement reſpecté par ſes vertus, admiré par la beauté de ſon eſprit, & ſéduiſant malgré lui-même par les graces infiniment touchantes de ſon ſtyle. Il étoit ami de M. Boſſuet, & ami de tous les temps. Quelques Evêques crurent appercevoir que ce Livre mettoit l'Oraiſon en péril. Ils en avertirent l'Auteur. Il s'expliqua. Ses explications parurent inſuffiſantes, & il fallut que M. de Meaux en gémiſſant, prît la plume contre un Confrere chéri, & qu'il portoit dans ſes entrailles,

comme il le dit lui-même. La vérité reigne bien souverainement dans un cœur, quand elle le réduit à se déchirer de la sorte, en contristant l'objet qu'il aime. Quoi qu'il en soit, M. de Meaux, au jugement de toute l'Eglise, fut encore vainqueur dans cette importante contestation, si pourtant l'on peut appeller vaincu, le docte Prélat qui sçut rendre une soumission si prompte à la vérité dès qu'elle se déclara.

Si nous avions résolu de faire l'Histoire complete de M. Bossuet, ce seroit ici le lieu de dire combien de fois les assemblées du Clergé, en 1682 & 1700, emprunterent sa plume & sa voix dans les matieres importantes du Dogme & de la Morale. Nous parlerons de même & en détail de ses éloquentes *Oraisons Funebres*, où se déploie tout l'art de la parole, où les actions éclatantes ne sont louées que quand elles ont des motifs vertueux, & où la gravité, la sévérité même de l'Evangile ne perdent rien de leur privilege. Mais nous ne songeons pas à circonstancier ; nous ne voulons qu'indiquer les faits, & encore les faits principaux de la vie d'un si grand Homme.

Infatigable jusqu'au bout, il s'éleva contre un Critique habile, mais audacieux, qui dans sa *Version du Nouveau Testament*, avançoit de ces parodoxes sçavans qui alterent la simplicité de la Foi. Il avertit les Fideles de se précautionner contre ces dangereuses nouveautés ; & il le fit avec cette dignité, cette force, ce noble feu qui siéent si bien à un défenseur de la vérité, & qui étoient les caracteres propres de ses Ouvrages.

Il mourut enfin en 1704, mais les armes à

la main contre le Socinianiſme, & finit en confondant ces faux ſages, qui pour éviter le vrai ſens des prophéties, leur en ſubſtituent d'arbitraires & de vagues. Son explication du Pſeaume XXI & du fameux Oracle d'Iſaïe ſur l'enfantement d'une Vierge, fut le dernier trait dont il frappa l'impiété ; & il termina le cours d'une ſi belle vie âgé de ſoixante-ſeize ans, ſix mois & ſeize jours.

On aura peine à comprendre comment un Evêque, d'ailleurs attentif aux beſoins de ſon troupeau, ſuffiſoit à tant d'ouvrages. Mais quand le zele eſt ardent, il trouve bien des reſſources que le génie ſeul ne découvriroit pas. Monſieur de Meaux aimoit le travail comme les autres aiment le repos. Pour lui nul délaſſement d'un travail que par un autre. Son cabinet étoit partout. Le tumulte même de la Cour ne le diſſipoit point, parce qu'il ignoroit les paſſions qui le cauſent. Jamais homme n'a eu tant d'éclat, ni plus de cette aimable modeſtie qui auroit gagné ſes rivaux s'il en avoit eu. Tous les talens avoient droit à ſes bienfaits comme à ſon eſtime. Ceux qu'il ne pouvoit récompenſer lui-même, il les produiſoit du moins & les faiſoit connoître. Il avoit cette candeur qui attire la confiance, cette gaieté tranquille & égale que donne la vertu, cette politeſſe de manieres qui naît de celle du cœur ; ſur-tout cet amour de la Religion qui efface dans l'ame tout autre objet qu'elle ; & qui n'eſt jamais plus pure que dans ceux qui ont le bonheur de la bien connoître.

Fin de l'Eloge de M. Boſſuet.

TABLE
DES ORAISONS
FUNEBRES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

ORAISON

ORAISON FUNEBRE

DE

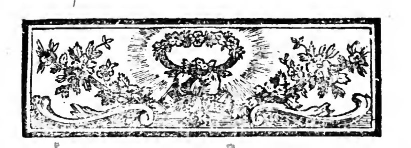
HENRIETTE-MARIE

DE FRANCE,

REINE

DE LA GRAND'BRETAGNE.

PRONONCÉE EN PRÉSENCE DE MONSIEUR, Frere unique du Roi, & de MADAME, en l'Eglise des Religieuses de Sainte Marie de Chaillot, où repose le cœur de Sa Majesté, le 16 Novembre 1669.



ORAISON FUNEBRE

DE LA REINE

DE LA

GRAND'BRETAGNE.

Et nunc, Reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram. *Psal.* 2.

Maintenant, ô Rois, apprenez; instruisez-vous, Juges de la terre.



ONSEIGNEUR,

Celui qui regne dans les Cieux, & de qui relevent tous les Empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté & l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux Rois, & de leur donner, quand il lui plaît, de grandes & de terribles leçons. Soit qu'il éleve les Trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux Princes, soit qu'il la retire à lui-même, & ne leur laisse que leur propre foi-

blesse ; il leur apprend leurs devoirs d'une maniere souveraine & digne de lui. Car en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde ; & il leur fait voir en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, & que pour être assis sur le Trône, ils n'en sont pas moins sous sa main, & sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les Princes, non-seulement par des discours & par des paroles, mais encore par des effets & par des exemples. *Et nunc, Reges, intelligite ; erudimini qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande Reine, Fille, Femme, Mere de Rois si puissans, & Souveraine de trois Royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie ; ce discours vous fera paroître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde sa vanité toute entiere. Vous verrez dans une seule vie, toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes, aussi-bien que les miseres ; une longue & paisible jouissance d'une des plus nobles Couronnes de l'Univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance & la grandeur accumulée sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, & depuis, des retours soudains, des changemens inouis, la rebellion long-temps retenue, à la fin tout-à-fait maîtresse ; nul frein à la licence ; les Loix abolies ; la Majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation & la tyrannie sous le nom de liberté ; une Reine fugi-

tive, qui ne trouve aucune retraite dans trois Royaumes, & à qui sa propre Patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur Mer entrepris par une Princesse, malgré les tempêtes, l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, & pour des causes si différentes; un Trône indignement renversé, & miraculeusement rétabli. Voilà les enseignemens que Dieu donne aux Rois: ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes & de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste & si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande Reine, autrefois élevé par une si longue suite de prosperités, & puis plongé tout-à-coup dans un abyme d'amertumes, parlera assez haut; & s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux Princes sur des événemens si étranges, un Roi me prête ses paroles pour leur dire: *Et nunc, Reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.* Entendez, ô Grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde.

Mais la sage & religieuse Princesse, qui fait le sujet de ce discours, n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes pour y étudier les conseils de la Divine Providence, & les fatales révolutions des Monarchies, elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisoit les Princes par son exemple. J'ai déja dit que ce grand Dieu les enseigne, & en leur donnant & en leur ôtant leur puissance. La Reine, dont nous parlons, a également entendu deux leçons si opposées, c'est-à-dire,

qu'elle a usé chrétiennement de la bonne & de la mauvaise fortune. Dans l'une, elle a été bienfaisante ; dans l'autre, elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies ; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même des vertus. Tellement qu'elle a perdu, pour son propre bien, cette puissance Royale qu'elle avoit pour le bien des autres ; & si ses Sujets, si ses Alliés, si l'Eglise universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a sçu profiter de ses malheurs & de ses disgraces plus qu'elle n'avoit fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de Très-Haute, Très-excellente & Très-puissante Princesse Henriette-Marie de France, Reine de la Grand'Bretagne.

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une Reine dont l'Histoire a rempli tout l'Univers, je me sens obligé d'abord à les rappeller en votre mémoire, afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il seroit superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette Princesse : on ne voit rien sous le Soleil qui en égale la gran-
Lib. 5. deur. Le Pape S. Grégoire a donné dès les
Ep. 6. premiers siecles cet éloge singulier à la Couronne de France, qu'elle est autant au-dessus des autres Couronnes du monde, que la dignité Royale surpasse les fortunes particulieres. Que s'il a parlé en ces termes du temps du Roi Childebert, & s'il a élevé si haut la race de Mérovée, jugez ce qu'il auroit dit

du sang de Saint Louis & de Charlemagne. Issue de cette race, fille de Henri le Grand, & de tant de Rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un Trône eût été indigne d'elle. A la vérité elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle alloit unir la Maison de France à la Royale famille des Stuarts, qui étoient venus à la succession de la Couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII; mais qui tenoient de leur Chef depuis plusieurs siecles le Sceptre d'Ecosse, & qui descendoient de ces Rois antiques, dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande Nation, c'est parce qu'elle pouvoit contenter le desir immense qui, sans cesse, la sollicitoit à faire du bien. Elle eut une magnificence Royale, & l'on eût dit qu'elle perdoit ce qu'elle ne donnoit pas. Ses autres vertus n'ont pas moins été admirables. Fidele dépositaire des plaintes & des secrets, elle disoit que les Princes devoient garder le même silence que les Confesseurs, & avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on a douté de sa parole, ni desespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant, qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, & qui accorde si heureusement la liberté avec le respect? Douce, familiere, agréable autant que ferme & vigoureuse, elle sçavoit persuader & convaincre, aussi-bien que commander, & faire valoir la raison, non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle

traitoit les affaires ; & une main si habile eût sauvé l'Etat, si l'Etat eû pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette Princesse. La fortune ne pouvoit rien sur elle ; ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la Religion de ses ancêtres ? Elle a bien sçu reconnoître que cet attachement faisoit la gloire de sa Maison, aussi-bien que celle de toute la France, seule Nation de l'Univers, qui depuis douze siecles presque accomplis, que ses Rois ont embrassé le Christianisme, n'a jamais vu sur le Trône que des Princes enfans de l'Eglise. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne seroit capable de la détacher de la Foi de Saint Louis. Le Roi son mari lui a donné jusqu'à la mort ce bel éloge, qu'il n'y avoit que le seul point de Religion, où leurs cœurs fussent désunis ; & confirmant par son témoignage la piété de la Reine, ce Prince très-éclairé a fait connoître en même-temps à toute la terre la tendresse, l'amour conjugal, la sainte & inviolable fidélité de son Epouse incomparable.

Dieu, qui rapporte tous ses conseils à la conservation de sa sainte Eglise, &, qui fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraits de deux saintes Héroïnes pour délivrer ses Fideles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il rendit dans la beauté de Judith un piége imprévu & inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les graces pudiques de la Reine Esther eu-

rent un effet auſſi ſalutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du Roi ſon mari, & fit d'un Prince infidele, un illuſtre protecteur du peuple de Dieu. Par un conſeil à peu près ſemblable, ce grand Dieu avoit préparé un charme innocent au Roi d'Angleterre, dans les agrémens infinis de la Reine ſon épouſe. Comme elle pôſſédoit ſon affection (car les nuages qui avoient paru au commencement furent bientôt diſſipés) & que ſon heureuſe fécondité redoubloit tous les jours les ſacrés liens de leur amour mutuel: ſans commettre l'autorité du Roi ſon Seigneur, elle employoit ſon crédit à procurer un peu de repos aux Catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ces ſoins: & ſeize années d'une proſpérité accomplie, qui coulerent ſans interruption, avec l'admiration de toute la terre, furent ſeize années de douceur pour cette Egliſe affligée. Le crédit de la Reine obtint aux Catholiques ce bonheur ſingulier, & preſque incroyable, d'être gouvernés ſucceſſivement par trois Nonces Apoſtoliques, qui leur apportoient les conſolations que reçoivent les enfans de Dieu de la communication avec le S. Siege. Le Pape Saint Grégoire écrivant au pieux Empereur Maurice, lui repréſente en ces termes les devoirs des Rois Chrétiens: * *Sçachez, ô grand Empereur*,

* *Ad hoc enim poteſtas dominorum meorum pietati cœlitus data eſt ſuper omnes homines, ut qui bona appetunt, adjuventur, cœlorum vias largiùs pateat, ut terreſtre regnum cæleſti*

que la Souveraine Puissance vous est accordée d'en haut, afin que la vertu soit aidée, que les voies du Ciel soient élargies, & que l'Empire de la Terre serve l'Empire du Ciel. C'est la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles. Car qu'y a-t-il de plus convenable à la puissance, que de secourir la vertu ? à quoi la force doit-elle servir qu'à défendre la raison ? & pourquoi commandant les hommes, si ce n'est pour faire que Dieu soit obéi. Mais sur-tout il faut remarquer l'obligation si glorieuse que ce grand Pape impose aux Princes, d'élargir les voies du Ciel. Jesus-Christ a dit dans son Evangile : combien est étroit le chemin qui mene à la vie ! & voici ce qui le rend si étroit. C'est que le juste, sévere à lui même, & persécuteur irréconsiliable de ses propres passions, se trouve encore persécuté par les injustes passions des autres, & ne peut pas même obtenir que le monde le laisse en repos dans ce sentier solitaire & rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit Saint Grégoire, puissances du siecle, voyez dans quel sentier la vertu chemine ; doublement à l'étroit, & par elle-même, & par l'effort de ceux qui la persécutent : secourez-la, tendez-lui la main : puisque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle soutient au-dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des insultes du dé-

---

regno famuletur. Greg. Lib. 2. Epist. 62. Maur. Aug.

hors. Ainsi vous élargirez un peu les voies du Ciel, & rétablirez ce chemin, que sa hauteur & son âpreté rendront toujours assez difficile.

Mais si jamais l'on peut dire que la voie du Chrétien est étroite, c'est Messieurs, durant les persécutions. Car que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conserver la Foi, sans s'exposer au supplice, ni sacrifier sans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant? Tel étoit l'état déplorable des Catholiques Anglois. L'erreur & la nouveauté se faisoient entendre dans toutes les Chaires; & la doctrine ancienne qui, selon l'oracle de l'Evangile *doit être prêchée jusques sur les toits*, pouvoit à peine parler à l'oreille. Les enfans de Dieu étoient étonnés de ne voir plus ni l'Autel, ni le Sanctuaire, ni ces Tribunaux de miséricorde, qui justifient ceux qui s'accusent. O douleur! il falloit cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes, & Jesus-Christ même se voyoit contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voies & d'autres ténebres, que ces voiles & ces ténébres mystiques, dont il se couvre volontairement dans l'Eucharistie. A l'arrivée de la Reine, la rigueur se ralentit, & les Catholiques respirent. Cette Chapelle Royale, qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans son Palais de Sommerset, rendoit à l'Eglise sa premiere forme. Henriette, digne fille de Saint Louis, y animoit tout le monde par son exemple, & y soutenoit avec gloire par ses retraites, & par ses prieres, & par ses dévotions, l'ancienne réputation de la Très-Chré-

Quod in aure auditis, predicate super tecta. Matth. 10. 27.

tienne Maiſon de France. Les Prêtres de l'Oratoire, que le grand Pierre Bérulle avoit conduits avec elle, & après eux les Peres Capucins y donnerent, par leur piété, aux Autels, leur vénérable décoration, & au Service Divin, ſa majeſté naturelle. Les Prêtres & les Religieux, zélés & infatigables Paſteurs de ce troupeau affligé qui vivoient en Angleterre pauvres, errans, traveſtis, *deſquels* auſſi *le monde n'étoit pas digne*, venoit reprendre avec joie les marques glorieuſes de leur profeſſion dans la Chapelle de la Reine ; & l'Egliſe déſolée, qui autrefois pouvoit à peine gémir librement, & pleurer ſa gloire paſſée, faiſoit retentir hautement les Cantiques de Sion dans une terre étrangere. Ainſi la pieuſe Reine conſoloit la captivité des Fideles, & relevoit leur eſpérance.

Quibus dignus non erat mundus. Heb 11. 38.

Quand Dieu laiſſe ſortir du puits de l'abyme la fumée qui obſcurcit le Soleil, ſelon l'expreſſion de l'Apocalipſe, c'eſt-à-dire, l'erreur & l'héréſie ; quand, pour punir les ſcandales, ou pour réveiller les Peuples & les Paſteurs, il permet à l'eſprit de ſéduction de tromper les ames hautaines, & de répandre par-tout un chagrin ſuperbe, une indocile curioſité, & un eſprit de révolte ; il détermine dans ſa ſageſſe profonde les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur, & aux ſouffrances de ſon Egliſe. Je n'entreprends pas, Chrétiens, de vous dire la deſtinée des Héréſies de ces derniers ſiecles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a réſolu de borner leur cours. Mais ſi mon jugement ne me trompe pas ; ſi, rap-

Apoc. 9. 1.

pellant la mémoire des fiecles paffés, j'en fais un jufte rapport à l'état préfent, j'ofe croire, & je vois les fages concourir à ce fentiment, que les jours d'aveuglement font écoulés, & qu'il eft temps déformais que la lumiere revienne. Lorfque le Roi Henri VIII, Prince en tout le refte accompli, s'égara dans les paffions qui ont perdu Salomon & tant d'autres Rois, & commença d'ébranler l'autorité de l'Eglife: les Sages lui dénoncerent qu'en remuant ce feul point, il mettoit tout en péril, & qu'il donnoit contre fon deffein une licence effrénée aux âges fuivans. Les fages le prévirent; mais les fages font-ils crus en ce temps d'emportement, & ne fe rit-on pas de leurs prophéties? Ce qu'une judicieufe prévoyance n'a pu mettre dans l'efprit des hommes, une maîtreffe plus impétueufe, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la Religion a de plus faint, a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne fçait plus elle-même à quoi s'en tenir; & plus agitée en fa terre & dans fes ports même, que l'Océan qui l'environne, elle fe voit inondée par l'effroyable débordement de mille Sectes bifarres. Qui fçait fi, étant revenue de fes erreurs prodigieufes touchant la Royauté, elle ne pouffera pas plus loin fes réflexions, & fi ennuyée de fes changemens, elle ne regardera pas avec complaifance l'état qui a précédé? Cependant admirons ici la piété de la Reine, qui a fçu fi bien conferver les précieux reftes de tant de perfécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cau-

de la Foi, ont subsisté pendant tout le cours de sa vie par l'immense profusion de ses aumônes? Elles se répandoient de toutes parts jusqu'aux dernieres extrêmités de ses trois Royaumes; & s'étendant par leur abondance, même sur les ennemis de la Foi, elles adoucissoient leur aigreur, & les ramenoient à l'Eglise. Ainsi non-seulement elle conservoit, mais encore elle augmentoit le Peuple de Dieu. Les conversions étoient innombrables; & ceux qui en ont été témoins oculaires nous ont appris, que pendant trois ans de séjour qu'elle a fait dans la Cour du Roi son Fils, la seule Chapelle Royale a vu plus de trois cens convertis, sans parler des autres, abjurer saintement les erreurs entre les mains de ses Aumôniers. Heureuse d'avoir conservé si soigneusement l'étincelle de ce feu divin que Jesus est venu allumer au monde! Si jamais l'Angleterre revient à soi; si ce levain précieux vient un jour à sanctifier, toute cette masse où a été mêlé par ses Royales mains, la postérité la plus éloignée n'aura pas assez de louanges pour célébrer les vertus de la Religieuse Henriette, & croira devoir à sa piété l'ouvrage si mémorable du rétablissement de l'Eglise.

Que si l'Histoire de l'Eglise garde chérement la mémoire de cette Reine, notre Histoire ne taira pas les avantages qu'elle a procuré à sa Maison & à sa Patrie. Femme & Mere très-chérie & très-honorée, elle a réconcilié avec la France le Roi son mari, & le Roi son fils. Qui ne sçait qu'après sa mémorable action de l'Isle de Ré, & durant ce

fameux siege de la Rochelle, cette Princesse prompte à se servir des conjectures importantes, fit conclure la paix, qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours aux Calvinistes révoltés ! Et dans ces dernieres années, après que notre grand Roi, plus jaloux de sa parole & du salut de ses Alliés, que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglois, ne fut-elle pas encore une sage & heureuse Médiatrice ? Ne réunit-elle pas les deux Royaumes ? & depuis encore ne s'est-elle pas appliquée en toutes rencontres à conserver cette même intelligence ? Ces soins regardent maintenant vos Altesses Royales : & l'exemple d'une grande Reine, aussi bien que le sang de France & d'Angleterre, que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le desir de travailler sans cesse à l'union des deux Rois qui vous sont si proches, & de qui la puissance & la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monseigneur, ce n'est plus seulement par cette vaillante main & par ce grand cœur que vous acquérez de la gloire. Dans le calme d'une profonde paix vous aurez des moyens de vous signaler ; & vous pouvez servir l'Etat, sans s'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en exposant au milieu des plus grands hasards de la guerre une vie aussi précieuse & aussi nécessaire que la vôtre. Ce service, Monseigneur, n'est pas le seul qu'on attend de vous ; & l'on peut tout espérer d'un Prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, & que la justice accompagne dans

toutes ses actions. Mais où m'emporte mon zele si loin de mon triste sujet ? Je m'arrête à considérer les vertus de Philippe, & ne songe pas que je vous dois l'histoire des malheurs de Henriette.

J'avoue en la commençant que je sens plus que jamais la difficulté de mon entreprise. Quand j'envisage de près les infortunes inouies d'une si grande Reine, je ne trouve plus de paroles, & mon esprit rebute de tant d'indignes traitemens qu'on a faits à la Majesté & à la vertu, ne se résoudroit jamais à se jetter parmi tant d'horreurs, si la constance admirable avec laquelle cette Princesse a soutenu ces calamités, ne surpassoit de bien loin les crimes qui les ont causées. Mais en même-temps, Chrétiens, un autre soin me travaille. Ce n'est pas un ouvrage humain que je médite. Je ne suis pas ici un Historien qui doit vous développer le secret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des parties : il faut que je m'éleve au-dessus de l'homme, pour faire trembler toute créature sous les Jugemens de Dieu. *J'entrerai*, avec David, *dans les puissances du Seigneur*, & j'ai à vous faire voir les merveilles de sa main & de ses conseils ; conseils de juste vengeance sur l'Angleterre ; conseils de miséricorde pour le salut de la Reine ; mais conseils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive & si manifeste dans les événemens que j'ai à traiter, qu'on ne peut résister à cette lumiere.

Introibo in potentias Domini. Ps. 70.

Quelque haut qu'on puisse remonter, pour rechercher dans les Histoires les exemples

des grandes mutations, on trouve que jusqu'ici elles sont causées ou par la mollesse ou par la violence des Princes. En effet, quand les Princes, négligeant de connoître leurs affaires & leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse, comme disoit cet Historien, n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs, ou, quand emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni loix ni mesures, & qu'ils ôtent les égards & la crainte aux hommes, en faisant que les maux qu'ils souffrent leur paroissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient : alors ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrêmité, menacent terriblement les Maisons régnantes. Charles I, Roi d'Angleterre étoit juste, modéré, magnanime, très-instruit de ses affaires, & des moyens de régner. Jamais Prince ne fut plus capable de rendre la Royauté non-seulement vénérable & sainte, mais encore aimable & chere à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence ? Je veux bien avouer de lui ce qu'un Auteur célebre a dit de César, qu'il a été clément, jusqu'à être obligé de s'en repentir : *Cæsari proprium & peculiare sit clementiæ insigne, quâ usque ad pœnitentiam omnes superavit.* Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles aussi bien que de César : mais que ceux qui veulent croire que tout est foible dans les malheureux & dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable mali-

Q. Curt. lib. 8 9.

Plin. lib. 9. cap. 28.

gnité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu les forcer, & comme il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable, étant vainqueur, il a toujours rejetté ce qui étoit foible & injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ces dernieres épreuves. Mais certes il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la Majesté à un Roi, qui sçait se connoître; & ceux qui ont vécu de quel front il a paru dans la Salle de Westminster, & dans la place de Witthal, peuvent juger aisément combien il étoit intrépide à la tête de ses armées, combien auguste & majestueux au milieu de son Palais & de sa Cour. Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres desirs, quand je célebre ce Monarque; & de cœur qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre qu'il est, & devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un Epoux si cher, à qui ses ennemis même accorderont le titre de sage & celui de juste, & que la postérité mettra au rang des grands Princes, si son Histoire trouve des lecteurs, dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événemens ni à la fortune.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le Roi n'avoit point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacrileges dont nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la Nation: & je confesse que la haine des parricides pourroit jetter les esprits dans ce sentiment. Mais

quand on considere de plus près l'histoire de ce grand Royaume, & particulierement les derniers Regnes, où l'on voit non-seulement les Rois Majeurs, mais encore les Pupilles, & les Reines mêmes si absolues & si redoutées; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la Religion a été ou renversée, ou rétablie par Henri, par Edouard, par Marie, par Elisabeth, on ne trouve, ni la Nation si rebelle, ni ses Parlements si fiers & si factieux: au contraire, on est obligé de reprocher à ces Peuples, d'avoir été trop soumis; puisqu'ils ont mis sous le joug leur foi même & leur conscience. N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitans de l'Isle la plus celebre du monde, qui, selon les plus fideles Historiens, tirent leur origine des Gaules; & ne croyons pas que les Merciens, les Danois & les Saxons, aient tellement corrompu en eux ce que nos Peres leur avoient donné de bon sang, qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares, s'ils ne s'y étoit mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés? Quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations & ces violences? N'en doutons pas, Chrétiens: les fausses Religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines sans fin, sans regle, sans soumission, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la Reine a eu à combattre, & que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté n'ont pu vaincre.

J'ai déja dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits, quand on ébranle les fondemens de la Religion, & qu'on remue les

bornes une fois posées. Mais comme la matiere que je traite me fournit un exemple manifeste & unique dans tous les siecles, de ces extrémités furieuses : il est, Messieurs, de la nécessité de mon sujet, de remonter jusqu'au principe, & de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la Religion ancienne, & celui de l'autorité de l'Eglise, ont été capables de pousser les hommes.

Donc la source de tout le mal est, que ceux qui n'ont pas craint de tenter au siecle passé la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouvautés que la sainte autorité de l'Eglise, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les Décrets des Conciles, la Doctrine des Peres, & leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du Saint Siege & de l'Eglise Catholique, n'ont plus été comme autrefois des Loix sacrées & inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance; & encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits, en les renfermant dans les limites de l'Ecriture-Sainte; comme ce n'a été qu'à condition que chaque Fidele en deviendroit l'interprete, & croiroit que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette Doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeller Dieu tout ce qu'il pense. Dès-lors on a bien prévu que la licence n'ayant plus de frein, les Sectes se multiplieroient jusqu'à l'infini; que l'opiniâtreté seroit invincible, & que tandis que les uns ne cesseroient de disputer, ou

donneroient leurs reveries pour inspirations, les autres fatigués de tant de folles visions, & ne pouvant plus reconnoître la majesté de la Religion déchirée par tant de Sectes, iroient enfin chercher un repos funeste, & une entiere indépendance dans l'indifférence des Religions, ou dans l'Athéïsme.

Tels, & plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas par-tout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas par-tout les mêmes penchans & les mêmes ouvertures : ainsi quoique cet esprit d'indocilité & d'indépendance soit également répandu dans toutes les Hérésies de ces derniers siecles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets : il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers & des nations, ou enfin la puissance divine qui donne quand il lui plaît des bornes secretes aux passions des hommes les plus emportés, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, & si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les Rois en ont souffert, mais aussi les Rois en ont été cause. Ils ont trop fait sentir aux Peuples que l'ancienne Religion se pouvoit changer. Les Sujets ont cessé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vu céder aux passions, & aux intérêts de leurs Princes. Ces terres trop remuées & devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, & n'ont fait voir que d'effroyables précipices.

J'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires & extravagantes qu'on voyoit paroître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'Episcopat, ou quelques chicanes sur la Liturgie Anglicane, qui aient ému les Communes. Ces disputes n'étoient encore que de foibles commencemens, par où ces esprits turbulens faisoient comme un essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus violent se remuoit dans le fond des cœurs, c'étoit un goût secret de tout ce qui a de l'autorité, & une démangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les Calvinistes, plus hardis que les Luthériens, ont servis à établir les Sociniens qui ont été plus loin qu'eux, & dont ils grossissent tous les jours le parti. Les Sectes infinies des Anabaptistes sont sorties de cette même source; & leurs opinions mêlées au Calvinisme ont fait naître les Indépendans, qui n'ont point eu de bornes; parmi lesquels on voit les Trembleurs, gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées; & ceux qu'on nomme Chercheurs, à cause que dix-sept cens ans après Jesus-Christ, ils cherchent encore la Religion, & n'en ont point d'arrêtée.

C'est, Messieurs, en cette sorte que les esprits une fois émus tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de Sectes. En vain les Rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir sur cette pente dangereuse, en conservant l'Episcopat. Car que peuvent des Evêques, qui ont anéanti eux-mêmes l'auto-

rité de leur Chaire, & la révérence qu'on doit à la ſucceſſion, en condamnant ouvertement leurs prédéceſſeurs juſqu'à la ſource même de leur Sacre, c'eſt-à-dire, juſqu'au Pape Saint Grégoire, & au ſaint Moine Auguſtin ſon diſciple, & le premier Apôtre de la Nation Angloiſe? Qu'eſt-ce que l'Epiſcopat, quand il ſe ſépare de l'Egliſe, qui eſt ſon tout, auſſi-bien que du Saint Siege, qui eſt ſon centre, pour s'attacher contre la nature à la Royauté comme à ſon chef? Ces deux Puiſſances d'un ordre ſi différent ne s'uniſſent pas, mais s'embraſſent mutuellement, quand on les confond enſemble, & la Majeſté des Rois d'Angleterre ſeroit demeurée plus inviolable, ſi contente de ſes droits ſacrés, elle n'avoit point voulu attirer à ſoi les droits & l'autorité de l'Egliſe. Ainſi rien n'a retenu la violence des eſprits féconds en erreurs: & Dieu, pour punir l'irréligieuſe inſtabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curioſité; en ſorte que l'ardeur de leurs diſputes inſenſées, & leur religion arbitraire, eſt devenue la plus dangereuſe de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le reſpect de la Majeſté & des Loix, ni s'ils devinrent factieux, rebelles & opiniâtres. On énerve la Religion quand on la change, & on lui ôte un certain poids, qui ſeul eſt capable de tenir les Peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne ſçai quoi d'inquiet qui s'échappe, ſi on leur ôte ce frein néceſſaire; & on ne leur laiſſe plus rien à ménager, quand on leur permet de ſe rendre maîtres de leur Re-

ligion. C'eſt de là que nous eſt né ce prétendu regne de Chriſt, inconnu juſqu'alors au Chriſtianiſme, qui devoit anéantir toute la Royauté, & égaler tous les hommes, ſonge ſéditieux des Indépendans, & leur chimere impie & ſacrilege : tant il eſt vrai que tout ſe tourne en révoltes, & en penſées ſéditieuſes, quand l'autorité de la Religion eſt anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Eſprit a prononcée par une ſentence manifeſte ? Dieu même menace les Peuples qui alterent la Religion qu'il a établie, de ſe retirer du milieu d'eux, & par là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du Prophete Zacharie : * *Leur ame*, dit le Seigneur, *a varié envers moi*, quand ils ont ſi ſouvent changé la Religion, *& je leur ai dit, je ne ſerai plus votre Paſteur*, c'eſt-à-dire, je vous abandonnerai à vous-même & à votre cruelle deſtinée. Et voyez la ſuite : *Que ce qui doit mourrir aille à la mort ; que ce qui doit être retranché, ſoit retranché.* Entendez-vous ces paroles ? *Et que ceux qui demeureront, ſe dévorent les uns les autres.* O Prophétie trop réelle, & trop véritablement accomplie : La Reine avoit bien raiſon de juger qu'il n'y avoit point de moyen d'ôter les cauſes des guerres civiles, qu'en retournant à l'unité

* *Anima eorum variavit in me ; & dixi : Non paſcam vos. Quod moritur moriatur ; & quod ſuccidatur, ſuccidatur, & reliqui devorent unuſquiſque carnem proximi ſui.* Zach. XI. 9.

l'unité Catholique, qui a fait fleurir durant tant de fiecles l'Eglife & la Monarchie d'Angleterre, autant que les plus faintes Eglifes, & les plus illuftres Monarchies du monde. Ainfi, quand cette pieufe Princeffe fervoit l'Eglife, elle croyoit fervir l'Etat; elle croyoit affurer au Roi des Serviteurs, en confervant à Dieu des Fideles. L'expérience a juftifié fes fentimens, & il eft vrai que le Roi fon fils n'a rien trouvé de plus ferme dans fon fervice, que ces Catholiques fi haïs, fi perfécutés, que lui avoit fauvé la Reine fa mere. En effet, il eft vifible que puifque la féparation & la révolte contre l'autorité de l'Eglife a été la fource d'où font dérivés tous les maux, on n'en trouvera jamais les remedes que par le retour à l'unité, & par la foumiffion ancienne. C'eft le mépris de cette unité qui a divifé l'Angleterre. Que fi vous me demandez comment tant de factions oppofées, & tant de fectes incompatibles qui fe devoient apparemment détruire les unes les autres, ont pu fi opiniâtrement confpirer enfemble contre le Trône Royal, vous l'allez apprendre.

Un homme s'eft rencontré d'une profondeur d'efprit incroyable, hypocrite, raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre & de tout cacher, également actif & infatigable dans la paix & dans la guerre, qui ne laiffoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par confeil & par prévoyance; mais au refte fi vigilant & fi prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occafions qu'elle lui a préfentées; enfin un de ces efprits remuans & audacieux qui femblent être nés pour

changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, & qu'il en paroît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les Peuples, & de se prévaloir contre les Rois. Car comme il eut apperçu que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avoient plus de regles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculiere, étoit le charme qui possédoit les esprits; il sçut si bien les concilier par-là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appas de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci occupés du premier objet qui les avoit transportés, alloient toujours, sans regarder qu'ils alloient à la servitude; & leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le Docteur & le Prophete, aussi-bien que le Soldat & le Capitaine, vit qu'il avoit tellement enchanté le monde, qu'il étoit regardé de toute l'armée comme un Chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'appercevoir qu'il pouvoit encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ces fameuses victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'Univers. C'étoit le conseil de Dieu d'instruire les Rois à ne point quitter son Eglise. Il vouloit découvrir par un grand

Apoc. 1.3.5.7.

exemple tout ce que peut l'héréfie, combien elle eft naturellement indocile & indépendante, combien fatale à la Royauté, & à toute autorité légitime. Au refte, quand ce grand Dieu a choifi quelqu'un pour être l'inftrument de fes deffeins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui eft capable de réfiftance. * *Je fuis le Seigneur*, dit-il par la bouche de Jérémie, *c'eft moi qui ai fait la terre avec les hommes & les animaux, & je la mets entre les mains de qui il me plaît.* ** *Et maintenant j'ai voulu foumettre fes terres à Nabuchodonofor, Roi de Babylone, mon ferviteur.* Il l'appelle fon ferviteur, quoiqu'infidele, à caufe qu'il l'a nommé pour exécuter fes décrets. § *Et j'ordonne*, pourfuit-il, *que tout lui foit foumis, jufqu'aux animaux* : tant il eft vrai que tout ploie, & que tout eft fouple quand Dieu le commande. Mais écoutez la fuite de la Prophétie : §§ *Je veux que ces peuples lui obéiffent, & qu'ils obéiffent encore à fon fils juf-*

* *Ego feci terram & homines, & jumenta quæ funt fuper faciem terræ, in fortitudine mea magna & in brachio meo extento, & dedi eam ei qui placuit in oculis meis.* Jerem. xxvij.

** *Et nunc itaque dedi omnes terras iftas in manu Nabuchodonofor Regis Babylonis fervi mei.* Ibid.

§ *Infuper & beftias agri dedi ei ut ferviant illi.* Ibid.

§§ *Et fervient ei, & ferviet filio ejus, &c. donec veniat tempus terræ ejus & ipfius.* Ibid.

qu'à ce que le temps des uns & des autres vienne. Voyez, Chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, & quand aussi se doit réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais que dans cette effroyable confusion de toutes choses, il est beau de considérer ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut de ce Royaume ; ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence & son courage oppofoient à la fortune de l'Etat, & enfin la constance, par laquelle n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort. Tous les jours elle ramenoit quelqu'un des Rebelles, & de peur qu'ils ne fussent malheureusement engagés à faillir toujours, parce qu'ils avoient failli une fois, elle vouloit qu'ils trouvassent leur refuge dans sa parole. Ce fut entre ses mains que le Gouverneur de Schabourouk remit ce Port, & ce Château inaccessibles. Les deux Hothams pere & fils, qui avoient donné le premier exemple de perfidie, en refusant au Roi même les portes de la forteresse & du Port de Hull, choisirent la Reine pour médiatrice, & devoient rendre au Roi cette place avec celle de Beverlei : mais ils furent prévenus & décapités ; & Dieu, qui voulut punir leur honteuse désobéissance par les propres mains des Rebelles, ne permit pas que le Roi profitât de leur repentir. Elle avoit encore gagné un Maire de Londres, dont le crédit étoit grand, & plusieurs autres chefs de la faction. Presque

tous ceux qui lui parloient, se rendoient à elle, & si Dieu n'eût point été inflexible, si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable, elle auroit guéri les esprits, & le parti le plus juste auroit été le plus fort.

On sçait, Messieurs, que la Reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secretes ; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les Rebelles s'étoient saisis des arsenaux & des magasins ; & malgré la défection de tant de Sujets, malgré l'infame désertion de la Milice même, il étoit encore plus aisé au Roi de lever des soldats que de les armer. Elle abandonne, pour avoir des armes & des munitions, non-seulement ses joyaux, mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de Février, malgré l'hiver & les tempêtes ; & sous prétexte de conduire en Hollande la Princesse Royale sa fille aînée, qui avoit été mariée à Guillaume, Prince d'Orange, elle va pour engager les Etats dans les intérêts du Roi, lui gagner des Officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avoit pas effrayée, quand elle partit d'Angleterre ; l'hiver ne l'arrête pas onze mois après, quand il faut retourner auprès du Roi : mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont sa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'esprit, & quelques-uns d'entr'eux se précipiterent dans les ondes. Elle, toujours intrépide autant que les vagues étoient émues, rassuroit tout le monde par sa fermeté. Elle excitoit ceux qui l'accompagnoient à espérer

en Dieu, qui faisoit toute sa confiance ; & pour éloigner de leur esprit des funestes idées de la mort qui se présentoit de tous côtés, elle disoit avec un air de sérénité qui sembloit déja ramener le calme, que les Reines ne se noient pas. Hélas ! elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire. Et pour s'être sauvé d'un naufrage, ses malheurs n'en seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vaisseaux, & presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'Amiral où elle étoit, conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer, & qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux Ports de Hollande, & tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse.

* Ceux qui sont échappés du naufrage, disent un éternel adieu à la mer & aux vaisseaux, & comme disoit un ancien Auteur, ils n'en peuvent même supporter la vue. Cependant onze jours après, ô résolution étonnante ! la Reine à peine sortie d'une tourmente si épouvantable, pressée du desir de recevoir le Roi & de le secourir, ose encore se mettre à la furie de l'Océan, & à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'officiers & de munitions, & repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne seroit étonné de la cruelle destinée de cette Princesse ! Après s'être sauvée des flots,

* *Naufragio liberati, exinde repudium & navi & mari dicunt.* Tertul. de Pœni.

une autre tempête lui fut presque fatale. Cent pieces de canon tournerent sur elle à son arrivée & la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril ! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat ! On l'amena prisonnier peu de temps après ; elle lui pardonna son crime, le livrant pour tout supplice à sa conscience, & à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une Princesse si bonne & si généreuse ; tant elle étoit au-dessus de la vengeance aussi-bien que de la crainte. Mais ne la verrons-nous jamais auprès du Roi qui souhaite si ardemment son retour ? Elle brûle du même desir, & déjà je la vois paroître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un Général à la tête d'une armée Royal, pour traverser des Provinces que les Rebelles tenoient presque toutes. Elle assiege & prend d'assaut en passant une Place considérable qui s'opposoit à sa marche ; Elle triomphe, elle pardonne, & enfin le Roi la vient recevoir dans une campagne où il avoit remporté l'année précédente une victoire signalée sur le Général Essex. Une heure après on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée : tout sembloit prospérer par sa présence ; les Rebelles étoient consternés : & si la Reine en eût été crue ; si au lieu de diviser les armées Royales, & de les amuser, contre son avis, aux sieges infortunés de Hull & de Glocester, on eût marché droit à Londre, l'affaire étoit décidée, & cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué. Le terme fatal approchoit, & le Ciel, qui sembloit suspendre, en

faveur de la piété de la Reine, la vengeance qu'il méditoit, commençoit à se déclarer. * *Tu sçais vaincre*, disoit un brave Africain au plus rusé Capitaine qui fut jamais, *mais tu ne sçais pas user de ta victoire* : *Rome que tu tenois t'échappe ; & le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, tantôt la pensée de la prendre*. Depuis ce malheureux moment tout alla visiblement en décadence, & les affaires furent sans retour. La Reine qui se trouva grosse, & qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux sieges qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur, & tout l'Etat languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le Roi, qui étoit presque assiégé dans Oxford, & ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sçussent pas que c'étoit le dernier. Elle se retire en Excester, ville forte, où elle fut ellemême bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une Princesse, & se vit douze jours après contrainte de prendre la fuite pour se refugier en France.

Princesse dont la destinée est si grande & si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre Maison ! O Eternel, veillez sur elle ; Anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, & faites la garde autour du berceau d'une Princesse si grande & si délaissée. Elle est desti-

* *Tum Maharbal : Vincere scis, Annibal victoriâ uti nescis* Liv. Dec. 3. lib. 2.
Potiundæ urbis Romæ, modò mentem non dari, modò fortunam. Ibid. lib. 6.

née au ſage & valeureux Philippes, & doit des Princes à la France, dignes d'elle & des leurs aïeux. Dieu l'a protégée, Meſſieurs, Sa Gouvernante, deux ans après, tire ce précieux enfant des mains des Rebelles; & quoiqu'ignorant ſa captivité, & ſentant trop ſa grandeur, elle ſe découvre elle-même; quoique refuſant tous les autres noms, elle s'obſtine à dire qu'elle eſt la Princeſſe; elle eſt enfin amenée auprès de la Reine ſa mere, pour faire ſa conſolation durant ſes malheurs, en attendant qu'elle faſſe la félicité d'un grand Prince, & la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon hiſtoire. J'ai dit que la Reine fut obligée à ſe retirer de ſon Royaume. En effet, elle partit des Ports d'Angleterre à la vue des vaiſſeaux des Rebelles, qui la pourſuivoient de ſi près qu'elle entendoit preſque leurs cris & leurs ménaces inſolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avoit fait ſur la même mer, lorſque venant prendre poſſeſſion du ſceptre de la Grande Bretagne, elle voyoit, pour ainſi die, les ondes ſe courber ſous elle, & ſoumettr e toutes leurs vagues à la dominatrice des mers! Maintenant chaſſée, pourſuivie par ſes ennemis implacables qui avoient eu l'audace de lui faire ſon procès, tantôt ſauvée, tantôt preſque priſe, changeant de fortune à chaque quart-d'heure, n'ayant pour elle que Dieu & ſon courage inébranlable, elle n'avoit ni aſſez de vents ni aſſez de voiles pour favoriſer ſa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Breſt, où après tant de maux il lui fut permis de reſpirer un peu.

Quand je considere en moi-même les périls extrêmes & continuels qu'a couru cette Princesse sur la mer & sur la terre durant l'espace de près de dix ans, & que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une maniere surprenante contre l'Etat; que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, autant attachée à lui conserver la vie, qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survéquît à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachemens de la terre, & aux sentimens d'orgueil qui corrompent d'autant plus les ames, qu'elles sont plus grandes & plus élevées? Ce fut un conseil à peu près semblable, qui abaissa autrefois David sous la mains du rebelle Absalon. * *Le voyez-vous ce grand Roi*, dit le saint & éloquent Prêtre de Marseille; *le voyez-vous seul, abandonné, tellement déchu dans l'esprit des siens, qu'il devient un objet de mépris aux uns; &, ce qui est plus insuportable à un grand courage, un objet de pitié aux autres; ne sçachant*, poursuit Salvien, *de laquelle de ces deux choses il avoit plus à se plaindre, ou de ce que Siba le nourrissoit, ou de ce que Sémeï avoit l'insolence de le maudire?* Voilà, Messieurs, une image, mais imparfaite, de la Reine d'An-

* *Dejectus usque in suorum, quod grave est contumeliam; vel, quod graviùs, misericordiam; ut vel Siba cum pasceret, vel ei maledicere Semei publicè non timeret.* Sal. l. 2. de guber. Dei.

gleterre, quand après de si étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paroître au monde, & d'étaler, pour ainsi dire à la France même, & au Louvre, où elle étoit née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misere. Alors elle put bien dire avec le Prophete Isaie: * *Le Seigneur des armées a fait ces choses pour anéantir tout le faste des grandeurs humaines, & tourner en ignominie ce que l'Univers a de plus auguste.* Ce n'est pas que la France ait manqué à la fille de Henri le Grand. Anne la magnanime, la pieuse, que nous ne nommerons jamais sans regret, la reçut d'une maniere convenable à la Majesté des deux Reines. Mais les affaires du Roi ne permettant pas que cette sage Régente pût proportionner le remede au mal, jugez de l'état de ces deux Princesses. Henriette d'un si grand cœur, est contrainte de demander du secours. Anne d'un si grand cœur, ne put en donner assez, si l'on eût pu avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux; Louis, qui entend de si loin les gémissemens des Chrétiens affligés, qui assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils, & la droiture de ses intentions lui répondent toujours malgré l'incertitude des événemens, entreprend lui seul la cause commune, & porte ses armes rédoutées à travers des espa-

* *Dominus exercituum cogitavit hoc ut detraheret superbiam omnis gloriæ, & ad ignominiam deduceret universos inclytos terræ.* Isa. xxiij. 9.

ces immenses de mer & de terre ; auroit-il refusé son bras à ses voisins, à ses alliés, à son propre sang, aux droits sacrés de la Royauté, qu'il sçait bien maintenir? Avec quelle puissance l'Angleterre l'auroit-elle vu invincible défenseur, ou vengeur présent de la Majesté violée? Mais Dieu n'avoit laissé aucune ressource au Roi d'Angleterre : tout lui manque, tout lui est contraire. Les Ecossois, à qui il se donne, le livrent aux Parlementaires Anglois ; & les gardes fideles de nos Rois trahissent le leur. Pendant que le Parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée, cette armée toute indépendante, réforme elle-même à sa mode le Parlement qui eût gardé quelques mesures, & se rend maîtresse de tout. Ainsi le Roi est mené de captivité, en captivité, & la Reine remue en vain la France, la Hollande, la Pologne même & les Puissances du Nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecossois qui arment trente mille hommes ; elle fait avec le Duc de Lorraine une entreprise pour la délivrance du Roi son Seigneur, dont le succès paroît infaillible, tant le concert est juste. Elle retire ses chers enfans, l'unique espérance de la Maison, & confesse à cette fois que parmi les plus mortelles douleurs, on est encore capable de joie. Elle console le Roi qui lui écrit de sa prison même, qu'elle seule soutient son esprit, & qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse, parce que sans cesse il se souvient qu'il est à elle. O mere, ô femme, ô Reine admirable, & digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étoient quel-

que chose ! Enfin il faut céder à votre sort. Vous avez assez soutenu l'Etat, qui est attaqué par une force invincible & divine ; il ne reste plus désormais sinon que vous teniez ferme parmi ses ruines.

Comme une colone, dont la masse solide paroît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle soutenoit, fond sur elle sans l'abattre, ainsi la Reine se montre le ferme soutien de l'Etat, lorsqu'après en avoir long-temps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chûte.

Qui cependant pourroit exprimer ses justes douleurs ? Qui pourroit raconter ses plaintes ? Non, Messieurs, Jérémie lui-même, qui seul semble être capable d'égaler les Lamentations aux calamités, ne suffiroit pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec le Prophete : * *Voyez, Seigneur, mon affliction. Mon ennemi s'est fortifié, mes enfans sont perdus. Le cruel a mis sa main sacrilege sur ce qui m'étoit le plus cher. La Royauté a été profanée, & les Princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi, je pleurerai amerement ; n'entreprenez pas de me consoler. L'épée a frappé au dehors, mais je sens en moi-même une mort semblable.*

---

* *Facti sunt filii mei perditi, quoniam invaluit inimicus.* Lam. j. 16. *Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus.* Ibid. j. 10. *Polluit Regnum & Principes ejus.* Ibid. j. 2. *Recedite à me, amarè flebo ; nolite incumbere ut consolemini me.* If. xxij. 4. *Foris interficit gladius, & domi mors similis est.* Lam. j. 20.

Mais après que nous avons écouté ses plaintes, saintes Filles, ses cheres amies, (car elle vouloit bien vous nommer ainsi) vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les Autels de son unique Protecteur, & dans le sein desquelles elle a versé les secretes consolations qu'elle en recevoit, mettez fin à ce discours, en nous racontant les sentiments chrétiens dont vous avez été les témoins fideles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes graces; l'une de l'avoir fait Chrétienne; l'autre, Messieurs, qu'attendez-vous ? Peut-être d'avoir rétabli les affaires du Roi son fils ? Non. C'est de l'avoir fait Reine malheureuse. Ah ! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle. Il faut éclater, percer cette enceinte, faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue ? Que ses douleurs l'ont rendue sçavante dans la science de l'Evangile, & qu'elle a bien connu la Religion & la vertu de la Croix, quand elle a uni le Christianisme avec les malheurs ! Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes, & les sentimens de la Foi. De là naissent des monstres de crimes, des raffinemens de plaisir, des délicatesses d'orgueil qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions que Jesus-Christ a prononcées dans son Evangile ! Malheur à vous qui riez : malheur à vous qui êtes pleins & contens du monde. Au contraire, comme le Christianisme a pris sa naissance de la Croix, ce sont aussi les malheurs qui le

Væ qui ridetis, væ qui saturati estis. Luc. 1.

fortifient. Là on expie ses péchés, là on épure ses intentions, là on transporte ses desirs de la terre au Ciel, là on perd tout le goût du monde, & on cesse de s'appuyer sur soi-même & sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter, les plus exprimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne ! & que nous nous croyons bientôt les plus éclairés & les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés & les plus heureux ! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, & nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas : nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, & de ce que nous avons manqué de faire ; & nous ne sçavons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyoit infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage ; & en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singuliere consolation, qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse Reine (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un sujet d'actions de graces) lui faisant étudier sous sa main ces dures, mais solides leçons. Enfin flé-

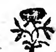
chi par ses vœux & par son humble patience, il a rétabli la Maison Royale. Charles II est reconnu, & l'injure des Rois a été vengée. Ceux que les armes n'avoient pu vaincre, ni les conseils ramener, sont revenus tout-à-coup d'eux-mêmes; déçus par leurs libertés, ils en ont à la fin détesté l'excès, honteux d'avoir eu tant de pouvoir, & leurs propres succès leur faisant horreur. Nous sçavons que ce Prince magnanime eût pu hâter ses affaires, en se servant de la main de ceux qui s'offroient à détruire la tyrannie par un seul coup. Sa grande ame a dédaigné ces moyens trop bas. Il a cru qu'en quelqu'état que fussent les Rois, il étoit de leur Majesté de n'agir que par les Loix ou par les armes. Ces Loix qu'il a protégées, l'ont rétabli presque toutes seules; il regne paisible & glorieux sur le Trône de ses Ancêtres, & fait régner avec lui la justice, la sagesse & la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la Reine fut consolée par ce merveilleux événement; mais elle avoit appris par ses malheurs, à ne changer pas dans un si grand changement de son état. Le monde une fois banni, n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu qui avoit rendu inutiles tant d'entreprises & tant d'efforts, parce qu'il attendoit l'heure qu'il avoit marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre comme par la main le Roi son fils, pour le conduire à son Trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine, qui tient du plus haut des Cieux les rênes de tous les Empires; & dé-

daignant les Trônes qui peuvent être usurpés, * elle attacha son affection au Royaume, où l'on ne craint point d'avoir des égaux, & où l'on voit sans jalousie ses concurrens. Touchée de ces sentimens, elle aima cette humble Maison plus que ses Palais. Elle ne se servit plus de son pouvoir, que pour protéger la Foi Catholique, pour multiplier ses aumônes, & pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ces trois Royaumes, & tous ceux qui avoient été ruinés pour la cause de la Religion, ou pour le service du Roi. Rappellez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageoit le prochain, & combien elle avoit d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle sçavoit de quel poids est non-seulement la moindre parole, mais le silence même des Princes : & combien la médisance se donne d'empire, quand elle a osé seulement paroître en leur auguste présence. Ceux qui la voyoient attentive à peser toutes ses paroles, jugeoient bien qu'elle étoit sans cesse sous la vue de Dieu, & que fidelle imitatrice de l'Institut de Sainte Marie, jamais elle ne perdoit la sainte présence de la Majesté divine. Aussi rappelloit-elle souvent ce précieux souvenir par l'occasion, & par la lecture du Livre de l'imitation de Jesus, où elle apprenoit à se conformer au véritable modele des Chrétiens. Elle veilloit sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux & tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés. Aucun ne lui sembla léger : elle en faisoit un

* *Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes.* S. Aug. 5. de Civit. c. 24.

rigoureux examen, & soigneuse de les expier par la pénitence, & par les aumônes, elle étoit si bien préparée, que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil. Elle est morte cette grande Reine, & par sa mort elle a laissé un regret éternel, non-seulement à Monsieur & à Madame, qui fideles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis, si sinceres, si persévérans, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou de la connoître. Ne plaignons plus ses disgraces qui sont maintenant sa félicité. Si elle avoit été plus fortunée, son histoire seroit plus pompeuse : mais ses œuvres seroient moins pleines, & avec des titres superbes, elle auroit peut-être paru vuide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la Croix au Trône, & qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes graces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter ses afflictions en sacrifice agréable ! puisse-t-il la placer au sein d'Abraham, & content de ses maux, épargner désormais à sa famille & au monde de si terribles leçons.





ORAISON FUNEBRE
DE HENRIETTE-ANNE D'ANGLETERRE, *DUCHESSE D'ORLÉANS.*

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes : vanitas vanitatum & omnia vanitas. *Eccl. c.*

Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, & tout est vanité.



ONSEIGNEUR,

J'étois donc encore destiné à rendre ce devoir funebre à Très-haute & Très-Puissante Princesse Henriette-Anne d'Angleterre, Duchesse d'Orléans. Elle que j'avois vue si attentive pendant que je rendois le même devoir à la Reine sa Mere, devoit être si-tôt après le sujet d'un discours semblable ; & ma triste voix étoit réservée à ce déplorable mi- *Monsieur le Prince.*

niſtere. O vanité, ô néant! ô mortels ignorans de leurs deſtinées! L'eut-elle cru il y a dix mois? & vous, Meſſieurs, euſſiez-vous penſé pendant qu'elle verſoit tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût ſi-tôt vous y raſſembler pour la pleurer elle-même? Princeſſe, le digne objet de l'admiration de deux grands Royaumes, n'étoit-ce pas aſſez que l'Angleterre pleurât votre abſence, ſans être encore réduite à pleurer votre mort? & la France qui vous revit avec tant de joie, environnée d'un nouvel éclat, n'avoit-elle plus d'autres pompes & d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire, & de ſi belles eſpérances? *Vanités des vanités, & tout eſt vanité.* C'eſt là ſeule parole qui me reſte, c'eſt la ſeule réflexion qui me permet dans un accident ſi étrange, une ſi juſte & ſi ſenſible douleur. Auſſi n'ai-je point parcouru les Livres ſacrés pour y trouver quelque texte que je puiſſe appliquer à cette Princeſſe. J'ai pris ſans étude & ſans choix les premieres paroles que me préſente l'Eccléſiaſte, où, quoique la vanité ait été ſi ſouvent nommée, elle ne l'eſt pas encore aſſez à mon gré, pour le deſſein que je me propoſe. Je veux dans un ſeul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, & dans une ſeule mort faire voir la mort & le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte qui convient à tous les états & à tous les événemens de notre vie, par une raiſon particuliere, devient propre à mon lamentable ſujet, puiſque jamais les vanités de la terre n'ont été ſi clairement découvertes, ni

ſi hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la ſanté n'eſt qu'un nom, la vie n'eſt qu'un ſonge, la gloire n'eſt qu'une apparence, les graces & les plaiſirs ne ſont qu'un dangereux amuſement : tout eſt vain en nous, excepté le ſincere aveu que nous faiſons devant Dieu de nos vanités, & le jugement arrêté qui nous fait mépriſer tout ce que nous ſommes.

Mais dis-je la vérité ? L'homme que Dieu a fait à ſon image, n'eſt-il qu'un ombre ? Ce que Jeſus-Chriſt eſt venu chercher du Ciel en la Terre, ce qu'il a cru pouvoir, ſans ſe ravilir, acheter de tout ſon Sang, n'eſt-ce qu'un rien ? Reconnoiſſons notre erreur, ſans doute ce triſte ſpectacle des vanités humaines nous impoſoit, & l'eſpérance publiques fruſtrée tout-à-coup par la mort de cette Princeſſe, nous pouſſoit trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de ſe mépriſer tout entier, de peur que croyant avec les impies que notre vie n'eſt qu'un jeu où regne le haſard, il ne marche ſans regle & ſans conduite au gré de ſes aveugles deſirs. C'eſt pour cela que l'Eccléſiaſte, après avoir commencé ſon divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après avoir rempli toutes les pages du mépris des choſes humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque choſe de plus ſolide, & conclut tout ſon diſcours en lui diſant : * *Crains Dieu, & garde ſes Commandemens ; car c'eſt*

* *Deum time, & mandata ejus obſerva ; hoc*

là tout l'homme : & sçache que le Seigneur examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien ou de mal. Ainsi tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde ; mais au contraire, tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle ; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit & le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui à la vue de cet Autel & de ce Tombeau, la premiere & la derniere parole de l'Ecclésiaste ; l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit sa grandeur. Que ce Tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet Autel où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même-temps notre dignité. La Princesse que nous pleurons sera un témoin fidele de l'un & de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi ; voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprendrons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son ame épurée de tous les sentimens de la terre, & pleine du Ciel où elle touchoit, a vu la lumiere toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à

est enim omnis homo : & cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium, sive bonum, sive malum illud fit. Ecc. xij. 13. 14.

traiter; & que j'ai cru dignes d'être proposées à un si grand Prince, & à la plus illustre assemblée de l'Univers.

* *Nous mourons tous*, disoit cette femme dont l'Ecriture a loué la prudence au second Livre des Rois; *Nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour.* En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flatte les hommes, ils ont tous une même origine: & cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots: ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, & traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abyme où l'on ne reconnoît plus ni Princes, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom & sans gloire, mêlées dans l'Océan avec les rivieres les plus inconnues.

Et certainement, Messieurs, si quelque chose pouvoit élever les hommes au-dessus de leur infirmité naturelle; si l'origine qui nous est commune souffroit quelque distinction solide & durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre, qu'y auroit-il dans l'Univers de plus distingué que la Princesse dont je parle? Tout ce que peuvent

* *Omnes morimur, & quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur.* 2. Reg. xiv. 14.

faire, non-seulement la naissance & la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit pour l'élévation d'une Princesse, se trouve rassemblé, & puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des Rois, & par-tout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes Couronnes. Je vois la Maison de France la plus grande, sans comparaison de tout l'Univers, & à qui les plus puissantes Maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source. Je vois les Rois d'Ecosse, les Rois d'Angleterre qui ont régné depuis tant de siecles sur une des plus belliqueuses Nations de l'Univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de leur Sceptre. Mais cette Princesse née sur le Trône, avoit l'esprit & le cœur plus haut que sa naissance. Les malheurs de sa Maison n'ont pu l'accabler dans sa premiere jeunesse; & dès-lors on voyoit en elle une grandeur qui ne devoit rien à la fortune. Nous disions avec joie que le Ciel l'avoit arrachée, comme par miracle, des mains des ennemis du Roi son pere, pour la donner à la France: don précieux, inestimable présent, si seulement la possession en avoit été plus durable! Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre? Hélas! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la Princesse, sans que la mort s'y mêle aussi-tôt pour tout offusquer de son ombre. O mort, éloigne-toi de notre pensée, & laisse-nous tromper pour un peu de temps la violence de notre douleur par le souvenir

de

de notre joie. Souvenez-vous donc, Meſſieurs, de l'admiration que la Princeſſe d'Angleterre donnoit à toute la Cour. Votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ſes traits & ſon incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croiſſoit au milieu des bénédictions de tous les peuples, & les années ne ceſſoient de lui apporter de nouvelles graces. Auſſi la Reine ſa Mere, dont elle a toujours été la conſolation, ne l'aimoit pas plus tendrement que faiſoit Anne d'Eſpagne. Anne, vous le ſçavez, Meſſieurs, ne trouvoit rien au-deſſus de cette Princeſſe. Après nous avoir donné une Reine, ſeule capable, par ſa piété, par ſes autres vertus Royales, de ſoutenir la réputation d'une Tante ſi illuſtre, elle voulut, pour mettre dans ſa famille ce que l'Univers avoit de plus grand, que Philippe de France, ſon ſecond fils, épouſât la Princeſſe Henriette ; & quoique le Roi d'Angleterre, dont le cœur égale la ſageſſe, ſçût que la Princeſſe ſa ſœur, recherchée de tant de Rois, pouvoit honorer un Trône, il lui vit remplir avec joie la ſeconde place de France, que la dignité d'un ſi grand Royaume peut mettre en comparaiſon avec les premieres du reſte du monde.

Que ſi ſon rang la diſtinguoit, j'ai eu raiſon de vous dire qu'elle étoit encore plus diſtinguée par ſon mérite. Je pourrois vous faire remarquer qu'elle connoiſſoit ſi bien la beauté des ouvrages de l'eſprit, que l'on croyoit avoir atteint la perfection, quand on avoit ſçu plaire à Madame. Je pourrois encore ajouter que les plus ſages & les plus expé-

rimentés admiroient cet esprit vif & perçant, qui embrassoit sans peine les plus grandes affaires, & pénétroit avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre sur une matiere où je puis tout dire en un mot ? le Roi, dont le jugement est une regle toujours sûre, a estimé la capacité de cette Princesse, & l'a mise par son estime, au-dessus de tous nos éloges.

Cependant, ni cette estime, ni tous ces grands avantages, n'ont pu donner atteinte à sa modestie. Toute éclairée qu'elle étoit, elle n'a point présumé de ses connoissances, & jamais ses lumieres ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande Princesse a honorés de sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé ? mais quel esprit avez-vous trouvé plus docile ? Plusieurs, dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, & s'affermissent contr'elle. Madame s'éloignoit toujours autant de la présomption que de la foiblesse, également estimable, & de ce qu'elle sçavoit trouver les sages conseils, & de ce qu'elle étoit capable de les recevoir. On les sçait bien connoître, quand on fait sérieusement l'étude qui plaisoit tant à cette Princesse. Nouveau genre d'étude, & presque inconnu aux personnes de son âge & de son rang, ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudioit ses défauts, elle aimoit qu'on lui en fît des leçons sinceres : marque assurée d'une ame forte que ses fautes ne dominent pas, & qui ne craint point de les envisager de près par une secrete confiance des ressources qu'elle sent pour

les surmonter. C'étoit le dessein d'avancer dans cette étude de la sagesse, qui la tenoit si attachée à la lecture de l'Histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillere des Princes. C'est-là que les plus grands Rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, & que dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir sans cour & sans suite le jugement de tous les peuples & de tous les siecles. C'est-là qu'on découvre que le lustre qui vient de la flatterie est superficiel, & que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là notre admirable Princesse étudioit les devoirs de ceux dont la vie compose l'Histoire : elle y perdoit insensiblement le goût des Romans & de leurs fades Héros ; & soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisoit ces froides & dangereuses fictions. Ainsi sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui sembloit ne promettre que des jeux, elle cachoit un sens & un sérieux, dont ceux qui traitoient avec elle étoient surpris.

Ainsi pouvoit-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du commerce des affaires & de la société des hommes, ces ames sans force, aussi-bien que sans foi, qui ne sçavent pas retenir leur langue indiscrete. * *Ils ressemblent*, dit le Sage, *à une Ville sans murailles, qui est ouverte de toutes parts*,

* *Sicut urbs patens & absque murorum ambitu, ita vir qui non potest in loquendo cohibere spiritum suum.* Prov. xxv. 28.

& qui devient la proie du premier venu. Que Madame étoit au-dessus de cette foiblesse ! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appas d'une flatterie délicate, ou d'une douce conversation, qui souvent épanchant le cœur en fait échapper le secret, n'étoit capable de lui faire découvrir le sien ; & la sûreté qu'on trouvoit en cette Princesse, que son esprit rendoit si propre aux grandes affaires, lui faisoit confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille, en interprete téméraire des secrets de l'Etat, discourir sur le voyage d'Angleterre, ni que j'imite ces politiques spéculatifs, qui arrangent suivant leurs idées les Conseils des Rois, & composent sans instructions les Annales de leur siecle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux, que pour dire que Madame y fut admirée plus que jamais. On ne parloit qu'avec transport de la bonté de cette Princesse, qui, malgré les divisions trop ordinaires dans les Cours, lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvoit assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées, qui souvent les tiennent en suspens, & à terminer tous les différents d'une maniere qui concilioit les intérêts les plus opposés. Mais qui pourroit penser, sans verser des larmes, aux marques d'estime & de tendresse que lui donna le Roi son frere ! Ce grand Roi, plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang, ne se lassoit point d'admirer les excellentes qualités de Madame. O plaie irrémédiable ! ce qui fut en ce voyage le sujet d'une si juste admiration,

eſt devenu pour ce Prince le ſujet d'une douleur qui n'a point de bornes. Princeſſe, le digne lien des deux plus grands Rois du monde, pourquoi leur avez-vous été ſi-tôt ravie ? Ces deux grands Rois ſe connoiſſent, c'eſt l'effet des ſoins de Madame : ainſi leurs nobles inclinations concilieront leurs eſprits, & la vertu ſera entr'eux une immortelle médiatrice. Mais ſi leur union ne perd rien de ſa fermeté, nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu ſon agrément le plus doux, & qu'une Princeſſe ſi chérie de tout l'Univers, ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux ſi grands Rois l'élevoit au comble de la grandeur & de la gloire.

La grandeur & la gloire ! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort ? Non, Meſſieurs, je ne puis plus ſoutenir ces grandes paroles, par leſquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas appercevoir ſon néant. Il eſt temps de faire voir que tout ce qui eſt mortel, quoiqu'on ajoute par le dehors pour le faire paroître grand, eſt par ſon fond incapable d'élévation. Ecoutez à ce propos le profond raiſonnement, non d'un Philoſophe qui diſpute dans une Ecole, ou d'un Religieux qui médite dans un Cloître ; je veux confondre le monde, par ceux que le monde même révere le plus, par ceux qui le connoiſſent le mieux, & ne lui veux donner, pour le convaincre, que des Docteurs aſſis ſur le Trône. * *O Dieu*, dit le Roi Prophete, *vous avez*

* *Ecce menſurabiles poſuiſti dies meos, &*

fait mes jours misérables, & ma subſtance n'eſt rien devant vous. Il en eſt ainſi, Chrétiens : tout ce qui ſe meſure finit ; & tout ce qui eſt né pour finir, n'eſt pas tout-à-fait ſorti du néant où il eſt ſi-tôt replongé. Si notre être, ſi notre ſubſtance n'eſt rien, tout ce que nous bâtiſſons deſſus, que peut-il être ? Ni l'édifice n'eſt plus ſolide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient ſi bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables ; vous n'en trouverez point de plus marquée, ni qui vous paroiſſe plus effective que celle qui releve le victorieux au-deſſus des vaincus, qu'il voit étendus à ſes pieds. Cependant ce vainqueur enflé de ſes titres tombera lui-même à ſon tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur ſuperbe triomphateur ; & du creux de leur tombeau ſortira cette voie qui foudroie toutes les grandeurs : * *Vous voilà bleſſé comme nous ; vous êtes devenu ſemblable à nous.* Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la baſſeſſe de notre nature.

Mais, peut-être au défaut de la fortune, les qualités de l'eſprit, les grands deſſeins, les

---

ſubſtatia mea tanquam nihilum ante te. Pſ. xxx. v. 1. 6.

* *Ecce tu vulneratus es, ſicut & nos ; noſtri ſimilis effectus es.* Iſ. xiv. 10.

vastes pensées pourront nous distinguer du reste des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos pensées, qui n'ont pas Dieu pour objet, sont du domaine de la mort. * *Ils mourront*, dit le Roi Prophete, *& en ce jour périront toutes leurs pensées*; c'est-à-dire, les pensées des Conquérans, les pensés des Politiques qui auront imaginé dans leurs cabinets des desseins où le monde entier sera compris. Ils se seront munis de tous côtés par des précautions infinies; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort, qui emportera en un moment toutes leurs pensées. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, le Roi Salomon, fils du Roi David (car je suis bien-aise de vous faire voir la succession de la même doctrine dans un même Trône:) C'est, dis-je, pour cela que l'Ecclésiaste, faisant le dénombrement des illusions qui travaillent les enfans des hommes, y comprend la sagesse même. *Je me suis*, dit-il *appliqué à la sagesse, & j'ai vu que c'étoit encore une vanité*; *Eccl. 2. 12. 17.* parce qu'il y a une fausse sagesse qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. Ainsi je n'ai rien fait pour Madame, quand je vous ai représenté tant de belles qualités qui la rendoient admirable au monde, & capable des plus hauts desseins où une Princesse puisse s'élever. Jusqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une si

* *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* Ps. cxlv. 4.

illustre Princesse ne paroîtra dans ce discours, que comme un exemple le plus grand qu'on se puisse proposer : & le plus capable de persuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par leur grandeur, ni par leur esprit, puisque la mort qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, & que d'une main si prompte & si souveraine elle renverse les têtes les plus respectées.

Considérez, Messieurs, ces grandes puissances que nous regardons ici bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, & il les épargne si peu, qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez grand & assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle, Madame se meurt, Madame est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avoit désolé sa famille ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette

Princesse. Par-tout on entend des cris ; par-tout on voit la douleur & le désespoir, & l'image de la mort. Le Roi, la Reine, Monsieur, toute la Cour, tout le Peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; & il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du Prophete. * *Le Roi pleurera, le Prince sera désolé, & les mains tomberont au Peuple de douleur & d'étonnement.*

Mais & les Princes & les Peuples gémissoient en vain. En vain, Monsieur, en vain, le Roi même tenoit Madame serrée par de si étroits embrassemens. Alors ils pouvoient dire l'un & l'autre avec saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam* ; je serrois les bras, mais j'avois déjà perdu ce que je tenois. La Princesse leur échappoit parmi des embrassemens tendres, & la mort plus puissante nous l'enlevoit entre ces Royales mains. Quoi donc, elle devoit périr si-tôt ! Dans la plupart des hommes les changemens se font peu-à-peu, & la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. Madame cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissoit ; avec quelles graces, vous le sçavez : le soir nous la vîmes séchée, & ces fortes expressions, par lesquelles l'Ecriture-Sainte exagere l'inconstance des choses hu-

Orat. de Ob. Sat. fr.

* *Rex lugebit, & Princeps induetur mœrore, & manus populi terræ conturbabuntur.* Ezech. vij. 27.

maines, devoient être pour cette Princesse si précises, & si littérales. Hélas! nous composions son Histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le passé & le présent nous garantissoient l'avenir, & on pouvoit tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle alloit s'acquérir deux puissans Royaumes par des moyens agréables: toujours douce, toujours paisible autant que généreuse & bienfaisante, son crédit n'y auroit jamais été odieux: on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiéte & précipitée, elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle a montré si fidele pour le Roi jusqu'à la mort, lui en donnoit les moyens. Et certes, c'est le bonheur de nos jours, que l'estime se puisse joindre avec le devoir, & qu'on puisse autant s'attacher au mérite & à la personne du Prince qu'on en révere la puissance & la Majesté. Les inclinations de Madame ne l'attachoient pas moins fortement à tous ses autres devoirs. La passion qu'elle ressentoit pour la gloire de Monsieur, n'avoit point de bornes. Pendant que ce grand Prince, marchant sur les pas de son invincible frere, secondoit avec tant de valeur & de succès ses grands & héroïques desseins dans la Campagne de Flandre, la joie de cette Princesse étoit incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menoient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles; & si quelque chose manquoit encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur & par sa conduite. Telle étoit l'agréable Histoire que nous faisions

pour Madame ; & pour achever ces nobles projets, il n'y avoit que la durée de sa vie, dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût dû seulement penser que les années eussent pu manquer à une jeunesse qui sembloit si vive ? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'Histoire d'une admirable, mais triste mort. A la vérité, Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son ame, ni ce courage paisible, qui sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidens les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort, comme elle l'étoit envers tout le monde. Son grand cœur, ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contr'elle. Elle ne la brave pas non plus avec fierté ; contente de l'envisager sans émotion, & de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque malgré ce grand courage nous l'avons perdu ! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que par le dernier effet de notre courage nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage, par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette Princesse si admirée, & si chérie ; la voilà telle que la mort nous l'a faite, encore ce reste, tel quel, va-t-il disparoître : cette ombre de gloire va s'évanouir, & nous l'allons voir dépouillé même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussiere avec les Grands de

la terre, comme parle Job; avec ces Rois & ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, & on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature; notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien *, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas long-temps; il devient un je ne sçai quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ses termes funebres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes.

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil le pousse jusqu'au néant; & que pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines? Peut-on appuyer quelque grand dessein sur ce débris inévitable des choses humaines? Mais quoi, Messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous? Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs, jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance? Lui

* *Cædit in originem terram, & cadaveris nomen, ex isto quoque nomine peritura, in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem.* Tert. de resurr. carnis.

aux yeux de qui rien ne se perd, & qui suit toutes les parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du monde que la corruption, où le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource, ce qu'il a fait capable de le connoître & de l'aimer ? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi : les ombres de la mort se dissipent : *les voies me sont ouvertes à la véritable vie.* Madame n'est plus dans le tombeau ; la mort qui sembloit tout détruire a tout rétabli : voici le secret de l'Ecclésiaste, que je vous avois marqué dès le commencement de ce discours, & dont il faut maintenant découvrir le fond.

Notas mihi fecisti vias vitæ. Ps. 15. 10.

Il faut donc penser, Chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps, avec la nature changeante & mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime, & une secrete affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque chose en nous, qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude ; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à la haute & incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, Messieurs, si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas. Car comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe, & que c'est pour cette raison, dit l'Ecclésiaste, * *que le corps retourne à la terre*

* *Revertatur pulvis ad terram suam, unde*

dont il a été tiré : il faut par la suite du même raisonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappellé. Or ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive & essentielle, n'est-il pas grand & élevé ? C'est pourquoi quand je vous ai dit, que la grandeur & la gloire n'étoient parmi nous que des noms pompeux, vuides de sens & de choses, je regardois le mauvais usage que nous faisons de ces termes. Mais pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques; au contraire, nous ne les aurions jamais trouvés, si nous n'en avions porté le fonds en nous-mêmes. Car où prendre ces nobles idées dans le néant ? La faute que nous faisons n'est donc pas de nous être servis de ces noms; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. Saint Chrysostôme a bien compris cette vérité, quand
Hom. il a dit : *Gloire, richesses, noblesse, puissan-*
29. *ce pour les hommes du monde, ne sont que des*
Matth. *noms; pour nous, si nous servons Dieu, ce sont des choses. Au contraire, la pauvreté, la honte, la mort, sont des choses trop effectives & trop réelles pour eux : pour nous, ce sont*
Eccl. 1. *seulement des noms*; parce que celui qui s'at-
2. 14. 2. tache à Dieu ne perd ni ses biens, ni son hon-
12. 7. neur, ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'Ecclésiaste dit souvent : *Tout est vanité*.

---

erat. Eccl. xij. 7. *Spiritus redeat ad Deum, qui dedit illum*. Ibid.

Il s'explique, *tout est vanité sous le Soleil;* c'est-à-dire, tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps & du changement; aspirez à l'éternité : la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas si le même Ecclésiaste méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse, & ne trouve rien de meilleur que de goûter en repos le fruit de son travail. La sagesse dont il parle en ce lieu, est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir, qui par beaucoup de raisonnement & de grands efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. *Hé! s'écrie ce sage Roi, y a-t-il rien de si vain?* Et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particuliere, qui goûte doucement & innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux soucis & aux chagrins des avares, aux songes inquiets des ambitieux? * Mais *cela même*, dit-il, ce repos, cette douceur de la vie *est encore une vanité*; parce que la mort trouble & emporte tout. Laissons-lui donc mépriser tous les états de cette vie, puisqu'enfin, de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténebres tous nos plus beaux jours. Laissons-lui égaler le fou & le sage, & même je ne craindrai pas de le dire

Eccl. 1. 17. 2. 12. 24.

Et est quidquam tam vacuum? Eccl. 2. 19.

* *Vidi quod hoc quoque esset vanitas.* Ecc. ij. 1. 12. vij. 10.

hautement en cette Chaire, laissons-lui confondre l'homme avec la bête : *unus interitus est hominis & jumentorum*. En effet, jusqu'à ce
Ecc. 3. 19. que nous ayons trouvé la véritable Sagesse ; tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans démêler par l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu, doit nécessairement y retourner, que verrons-nous autre chose dans notre vie, que de folles inquiétudes ; & que verrons-nous dans notre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent & se déconcertent, enfin qu'une machine qui se dissout, & qui se met en pieces ? Ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand & de solide en nous. Le Sage nous l'a montré dans les dernieres paroles de l'Ecclésiaste ; bientôt Madame nous le fera paroître dans les dernieres actions de sa vie.
Ecc. 12. 13. *Crains Dieu, & observe ses Commandemens : car c'est là tout l'homme* : comme s'il disoit, ce n'est pas l'homme que j'ai méprisé, ne le croyez pas ; ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous sçavoir en un mot ce que c'est que l'homme ? Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de craindre Dieu : tout le reste est vain, je le déclare ; mais aussi tout le reste n'est pas l'homme. Voici ce qui est réel & solide, & ce que la mort ne peut enlever : car, ajoute l'Ecclésiaste, *Dieu examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien & de mal*. Il est donc maintenant aisé de concilier toutes

choſes. Le Pſalmiſte dit, *qu'à la mort périront toutes nos penſées*; oui, celles que nous aurons laiſſé emporter au monde, dont la figure paſſe & s'évanouit. Car encore que notre eſprit ſoit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il conſacre aux choſes mortelles; de ſorte que nos penſées qui doivent être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périſſables du côté de leur objet. Voulez-vous ſauver quelque choſe de ce débris ſi univerſel, ſi inévitable? Donnez à Dieu vos affections; nulle force ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ſes mains divines. Vous pourrez hardiment mépriſer la mort, à l'exemple de notre héroïne Chrétienne. Mais afin de tirer d'un ſi bel exemple toute l'inſtruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde conſidération des conduites de Dieu ſur elle, & adorons en cette Princeſſe le myſtere de la Prédeſtination & de la Grace.

Vous ſçavez que toute la vie Chrétienne, que tout l'ouvrage de notre ſalut eſt une ſuite continuelle de miséricordes: mais le fidele Interprete du myſtere de la grace, je veux dire le grand Auguſtin, m'apprend cette véritable & ſolide Théologie, que c'eſt dans la premiere Grace, & dans la derniere, que la Grace ſe montre, c'eſt-à-dire, que c'eſt dans la vocation qui nous prévient, & dans la perſévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous ſauve paroît toute gratuite & toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en paſſant premierement des ténebres à la lumiere, enſuite de la lu-

miere imparfaite de la Foi, à la lumiere consommée de la gloire ; comme c'est la vocation qui nous inspire la Foi, & que c'est la persévérance qui nous transmet à la gloire : il a plu à la divine Bonté de se marquer elle-même au commencement de ces deux états par une impression illustre & particuliere, afin que nous confessions que toute la vie du Chrétien, & dans le temps qu'il espére, & dans le temps qu'il jouit, est un miracle de Grace. Que ces deux principaux momens de la Grace ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le salut éternel de Henriette d'Angleterre ! Pour la donner à l'Eglise, il a fallu renverser tout un grand Royaume. La grandeur de la Maison d'où elle est sortie, n'étoit pour elle qu'un engagement plus étroit dans le schisme de ses Ancêtres ; disons des derniers de ses Ancêtres, puisque tout ce qui les précede, à remonter jusqu'aux premiers temps, est si pieux & si catholique. Mais si les loix de l'Etat s'opposent à son salut éternel, Dieu ébranlera tout l'Etat pour s'affranchir de ces loix. Il met les ames à ce prix, il remue le Ciel & la terre pour enfanter des élus ; & comme rien ne lui est cher que ces enfans de la dilection éternelle, que ces membres inséparables de son Fils bien aimé, rien ne lui coûte, pour vu qu'il les sauve. Notre Princesse est persécutée avant que de naître, délaissée aussi-tôt que mise au monde, arrachée en naissant à la piété d'une Mere Catholique, captive dès le berceau des ennemis implacables de sa Maison ; & ce qui étoit plus déplorable, captive des ennemis de l'Eglise ; par conséquent des-

tinée premierement par sa glorieuse naissance, & ensuite par sa malheureuse captivité, à l'erreur & à l'héréfie. Mais le sceau de Dieu étoit sur elle. Elle pouvoit dire avec le Prophete : *Mon pere & ma mere m'ont abandonné ; mais le Seigneur m'a reçu en sa protection.* Délaissée de toute la terre dès ma naissance, *je fus comme jettée entre les bras de sa providence paternelle, & dès le ventre de ma mere il se déclara mon Dieu.* Ce fut à cette garde fidelle que la Reine sa mere commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa confiance. Deux ans après, un coup imprévu & qui tenoit du miracle, délivra la Princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'Océan, & les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant sur ses ailes, comme l'Aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce Royaume, lui-même la posa dans le sein de la Reine sa mere, ou plutôt dans le sein de l'Eglise Catholique. Là, elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les instructions qu'elle y recevoit, que par les exemples vivans de cette grande & religieuse Reine. Elle a imité ses pieuses libéralités. Ses aumônes toujours abondantes se sont répandues principalement sur les Catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidelle protectrice. Digne fille de saint Edouard & de saint Louis, elle s'attache du fond de son cœur à la foi de ces deux grands Rois. Qui pourroit assez exprimer le zele dont elle brûloit pour le rétablissement de cette Foi dans le Royaume d'Angleterre, où l'on en conserve encore tant de précieux monumens? Nous

Ps. 26. 10.

Ps. 28. 11.

sçavons qu'elle n'eût pas craint d'exposer sa vie pour un si pieux dessein : & le Ciel nous l'a ravie. O Dieu ! que prépare ici votre éternelle Providence ? Me permettez-vous, ô Seigneur, d'envisager en tremblant vos saints & redoutables conseils ? Est-ce que les temps de confusion ne sont pas encore accomplis ? Est-ce que le crime qui fit céder vos vérités saintes à des passions malheureuses est encore devant vos yeux, & que vous ne l'avez pas assez puni par un aveuglement de plus d'un siecle ? Nous ravissez-vous Henriette, par un effet du même jugement qui abrégea les jours de la Reine Marie, & son regne si favorable à l'Eglise ? ou bien voulez-vous triompher seul ? & en nous ôtant les moyens dont nos desirs se flattoient, réservez-vous dans les temps marqués par votre prédestination éternelle, de secrets retours à l'Etat & à la Maison d'Angleterre ? Quoi qu'il en soit, ô grand Dieu, recevez-en aujourd'hui les bienheureuses prémices en la personne de cette Princesse. Puisse toute sa Maison & tout le Royaume suivre l'exemple de sa Foi. Ce grand Roi qui remplit de tant de vertus le Trône de ses Ancêtres, & fait louer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improuvera pas notre zele, si nous souhaitons devant Dieu que lui & tous ses peuples soient comme nous. *Opto apud Deum non tantum te, sed etiam omnes fieri, quales & ego sum.* Ce souhait est fait pour les Rois, & saint Paul étant dans les fers le fit la premiere fois en faveur du Roi Agrippa ; mais saint Paul en exceptoit ses liens, *exceptis vinculis his* : & nous, nous sou-

Act. xxvj. 29.

haitons principalement que l'Angleterre, trop libre dans sa croyance, trop licencieuse dans ses sentimens, soit enchaînée comme nous de ces bienheureux liens qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses pensées, en le captivant sous l'autorité du Saint-Esprit & de l'Eglise.

Après vous avoir exposé le premier effet de la Grace de Jesus-Christ en notre Princesse, il me reste, Messieurs, de vous faire considérer le dernier qui couronnera tous les autres. C'est par cette derniere grace que la mort change de nature pour les Chrétiens, puisqu'au lieu qu'elle sembloit être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre, à nous revêtir, & à nous assurer éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux changemens, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la Loi du pays que nous habitons; & nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grace, que nous ne puissions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos desirs. Mais aussi-tôt qu'on cesse pour nous de compter les heures, & de mesurer notre vie par les jours & par les années, sortis des figures qui passent & des ombres qui disparoissent, nous arrivons au regne de la vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changemens. Ainsi notre ame n'est plus en péril; nos résolutions ne vacillent plus; la mort, ou plutôt la grace de la persévérance finale a la force de les fixer; & de même que le Testament de Jesus-Christ,

par lequel il se donne à nous, est confirmé à jamais suivant le droit des Testamens & la doctrine de l'Apôtre, par la mort de ce divin Testateur; ainsi la mort du fidele fait que ce bienheureux Testament, par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable. Donc, Messieurs, si je vous fais voir encore une fois Madame aux prises avec la mort, n'appréhendez-rien pour elle; quelque cruelle que la mort vous paroisse, elle ne doit servir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la grace, & sceller en cette Princesse le conseil de son éternelle prédestination. Voyons donc ce dernier combat; mais encore un coup affermissons-nous. Ne mêlons point de foiblesse à une si forte action, & ne déshonorons point par nos larmes une si belle victoire. Voulez-vous voir combien la Grace qui a fait triompher Madame a été puissante? voyez combien la mort a été terrible. Premierement, elle a plus de prise sur une Princesse qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeunesse! que de joie elle enleve à cette fortune! que de gloire elle ôte à ce mérite! D'ailleurs, peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle? C'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue. Mais quoique sans menacer, & sans avertir elle se fasse sentir toute entiere dès le premier coup, elle trouve la Princesse prête. La Grace plus active encore l'a déjà mise en défense. Ni la gloire, ni la jeunesse n'auront un soupir. Un

regret immenſe de ſes péchés ne lui permet pas de regretter autre choſe. Elle demande le Crucifix ſur lequel elle avoit vu expirer la Reine ſa belle-mere, comme pour y recueillir les impreſſions de conſtance & de piété, que cette ame vraiment Chrétienne y avoit laiſſées avec les derniers ſoupirs. A la vue d'un ſi grand objet, n'attendez pas de cette Princeſſe des diſcours étudiés & magnifiques : une ſainte ſimplicité fait ici toute ſa grandeur. Elle s'écrie *O mon Dieu*, *pourquoi n'ai je pas toujours mis en vous ma confiance ?* Elle s'afflige, elle ſe raſſure, elle confeſſe humblement, avec tous les ſentimens d'une profonde douleur, que de ce jour ſeulement elle commence à connoître Dieu, n'appellant pas le connoître que de regarder encore tant ſoit peu le monde. Qu'elle nous parut au-deſſus de ces lâches Chrétiens, qui s'imaginent avancer leur mort quand ils préparent leur confeſſion, qui ne reçoivent les Saints Sacremens que par force : dignes certes de recevoir pour leur jugement ce Myſtere de piété qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance. Madame appelle les Prêtres plutôt que les Médecins. Elle demande d'elle-même les Sacremens de l'Egliſe, la pénitence avec componction, l'Euchariſtie avec crainte, & puis avec confiance, la ſainte Onction des mourans avec un pieux empreſſement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connoiſſance : elle écoute l'explication de ces ſaintes cérémonies, de ces prieres Apoſtoliques, qui par une eſpece de charme divin ſuſpendent

les douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai vu souvent) à qui les écoute avec foi; elle s'y conforme; on lui voit paisiblement présenter son corps à cette huile sacrée, ou plutôt au Sang de Jesus, qui coule si abondamment avec cette liqueur. Ne croyez pas que ces excessives & insupportables douleurs aient tant soit peu troublé sa grande ame. Ah! je ne veux plus tant admirer les braves ni les conquérans. Madame m'a fait connoître la vérité de cette parole du Sage: * *La patience vaut mieux que le fort, & celui qui dompte son cœur, vaut mieux que celui qui prend des Villes.* Combien a-t-elle été maîtresse du sien? Avec quelle tranquillité a-t-elle satisfait à tous ses devoirs? Rappellez en votre pensée ce qu'elle dit à Monsieur. Quelle force! quelle tendresse! O paroles qu'on voyoit sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout; paroles que la mort présente, & Dieu plus présent encore, ont consacrées; sincere production d'une ame, qui tenant au Ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité: vous vivez éternellement dans la mémoire des hommes, mais sur-tout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand Prince. Madame ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout

* *Melior est patiens viro forti, & qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* Prov. xvj. 32.

tout autre endroit, ici elle eſt contrainte de céder. Elle prie Monſieur de ſe retirer, parce qu'elle ne veut plus ſentir de tendreſſe que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu ? qu'avons-nous ouï ? Elle ſe conformoit aux ordres de Dieu ; elle lui offroit ſes ſouffrances en expiation de ſes fautes ; elle profeſſoit hautement la Foi Catholique, & la réſurrection des morts, cette précieuſe conſolation des Fideles mourans. Elle excitoit le zele de ceux qu'elle avoit appellés pour s'exciter elle-même ; & ne vouloit point qu'ils ceſſaſſent un moment de l'entretenir des vérités Chrétiennes. Elle ſouhaita mille fois d'être plongée au Sang de l'Agneau ; c'étoit un nouveau langage que la Grace lui apprenoit. Nous ne voyons en elle, ni cette oſtentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une ame alarmée, par leſquelles on ſe trompe ſoi-même. Tout étoit ſimple, tout étoit ſolide, tout étoit tranquille, tout partoit d'une ame ſoumiſe, & d'une ſource ſanctifiée par le Saint-Eſprit.

En cet état, Meſſieurs, qu'avions-nous à demander à Dieu pour cette Princeſſe, ſinon qu'il l'affermît dans le bien, & qu'il conſervât en elle les dons de ſa grace ? Ce grand Dieu nous exauçoit ; mais ſouvent, dit ſaint Auguſtin, en nous exauçant il trompe heureuſement notre prévoyance. La Princeſſe eſt affermie dans le bien d'une maniere plus haute que celle que nous attendions. Comme Dieu ne vouloit plus expoſer aux illuſions du monde les ſentimens d'une piété ſi ſincere,

il a fait ce que dit le Sage. * *Il s'est hâté.* En effet, quelle diligence ! en neuf heures l'ouvrage est accompli. *Il s'est hâté du milieu des iniquités.* Voilà, dit le grand S. Ambroise, la merveille de la mort dans les Chrétiens. § Elle ne finit pas leur vie ; elle ne finit pas leurs péchés, & les périls où ils sont exposés. Nous nous sommes plaints que la mort, ennemie des fruits que nous promettoit la Princesse, les a ravagés dans la fleur ; qu'elle a effacé, pour ainsi dire, sous le pinceau même un tableau qui s'avançoit à la perfection avec une incroyable diligence, dont les premiers traits, dont le seul dessein montroit déja tant de grandeur. Changeons maintenant de langage, ne disons plus que la mort a tout-d'un-coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, & de l'Histoire qui se commençoit le plus noblement : disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une ame Chrétienne peut être assaillie. Et pour ne point parler ici des tentations infinies, qui attaquent à chaque pas la foiblesse humaine, quel péril n'eût point trouvé cette Princesse dans sa propre gloire ? La gloire : Qu'y a-t-il pour le Chrétien de plus pernicieux & de plus mortel ? quel appas plus dangereux ! quelle fumée plus capable de faire tourner

* *Properavit educere de medio iniquitatum.* Sap. iv. 14.

§ *Finis factus est erroris, quia culpa, non natura defecit.* De bono mortis.

les meilleures têtes ? Considérez la Princesse ; représentez-vous cet esprit qui, répandu par-tout son extérieur, en rendoit les graces si vives : tout étoit esprit, tout étoit bonté. Affable à tous avec dignité, elle sçavoit estimer les uns sans fâcher les autres ; & quoique le mérite fût distingué, la foiblesse ne se sentoit pas dédaignée. Quand quelqu'un traitoit avec elle, il sembloit qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa raison. On ne s'appercevoit presque pas qu'on parlât à une personne si élevée ; on sentoit seulement au fond de son cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouilloit si obligeamment. Fidelle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis par la lumiere, la droiture de son esprit, elle les mettoit à couvert des vains ombrages, & ne leur laissoit à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnoissante des services, elle aimoit à prévenir les injures par sa bonté ; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de sa libéralité ? Elle donnoit non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'ame qui marquoit tout ensemble, & le mépris du don, & l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence elle relevoit ses présens ; & cet art de donner agréablement, qu'elle avoit si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivi, je le sçai, jusqu'entre les bras de la mort. Avec tant de graces & tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration ? Mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher

à elle ? N'alloit-elle pas gagner tous les cœurs ; c'eſt-à-dire, la ſeule choſe qu'ont à gagner ceux à qui la naiſſance & la fortune ſemble tout donner ; & ſi cette haute élévation eſt un précipice affreux pour les Chrétiens, ne puis-je pas dire, Meſſieurs, pour me ſervir des paroles fortes du plus grave des Hiſtoriens, *qu'elle alloit être précipitée dans la gloire ?* Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde ? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne ſont-elles pas expoſées ? La gloire, il eſt vrai, les défend de quelques foibleſſes ; mais la gloire les défend-elle de la gloire même ? ne s'adorent-elles pas ſecretement ? ne veulent-elles pas être adorées ? que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre ? & que ſe peut refuſer la foibleſſe humaine, pendant que le monde lui accorde tout ? N'eſt-ce pas-là qu'on apprend à faire ſervir à l'ambition la grandeur, à la politique, & la vertu, & la religion, & le nom de Dieu ? La modération que le monde affecte, n'étouffe pas les mouvemens de la vanité : elle ne ſert qu'à les cacher ; & plus elle ménage les dehors, plus elle livre le cœur aux ſentimens les plus délicats & les plus dangereux de la fauſſe gloire. On ne compte plus que ſoi-même ; & on dit au fond de ſon cœur : * *Je ſuis, & il n'y a que moi ſur la terre.* En cet état, Meſſieurs, la vie n'eſt-elle pas un

In ipſam gloriam præceps agebatur.

* *Ego ſum, præter me non eſt altera.* Iſ. id. lvij. 10.

péril ? La mort n'eſt-elle pas une grace ? Que ne doit-on pas craindre de ces vices, ſi les bonnes qualités ſont ſi dangereuſes ? N'eſt-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de Madame ? de l'avoir arrachée à ſa propre gloire, avant que cette gloire, par ſon excès, eût mis en haſard ſa modération ? Qu'importe que ſa vie ait été ſi courte ? jamais ce qui doit finir ne peut-être long. Quand nous ne compterions point ſes confeſſions plus exactes, ſes entretiens de dévotion plus fréquens, ſon application plus forte à la piété dans les derniers temps de ſa vie, ce peu d'heures ſaintement paſſées parmi les plus rudes épreuves, & dans les ſentimens les plus purs du Chriſtianiſme, tiennent lieu toutes ſeules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue, mais l'opération de la grace a été forte ; mais la fidélité de l'ame a été parfaite. C'eſt l'effet d'un art conſommé de réduire en petit tout un grand ouvrage ; & la grace, cette excellente ouvriere, ſe plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je ſçai que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles ; mais ſi la témérité inſenſée des hommes abuſe de ſes bontés, ſon bras pour cela n'eſt pas raccourci, & ſa main n'eſt pas affoiblie. Je me confie pour Madame en cette miſéricorde, qu'elle a ſi ſincérement & ſi humblement réclamée. Il ſemble que Dieu ne lui ait conſervé le jugement libre juſqu'au dernier ſoupir, qu'afin de faire durer les témoignages de ſa foi. Elle a aimé en mourant le Sauveur Jeſus, les bras lui ont manqué plutôt que l'ar-

deur d'embrasser la Croix : j'ai vu sa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces pour appliquer sur ses levres ce bienheureux signe de notre Rédemption ; n'est-ce pas mourir entre les bras & dans le baiser du Seigneur ? Ah ! nous pouvons achever ce saint Sacrifice pour le repos de Madame, avec une pieuse confiance. Ce Jesus en qui elle a espéré, dont elle a porté la Croix en son corps par des douleurs si cruelles, lui donnera encore son Sang, dont elle est déja toute teinte, toute pénétrée par la participation à ses Sacremens, & par la communion avec ses souffrances. Mais en priant pour son ame, Chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir ? quelle dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange, qui devroit nous pénétrer jusqu'au fond de l'ame, ne fait que nous étourdir pour quelques momens ! Attendons-nous que Dieu ressuscite des morts pour nous instruire ? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau ; ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit suffire pour nous convertir. Car si nous sçavons nous connoître, nous confesserons, Chrétiens, que les vérités de l'éternité sont assez bien établies ; nous n'avons rien que de foible à leur opposer ; c'est par passion, & non par raison, que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de régner sur nous, ces saintes & salutaires vérités, c'est que le monde nous occupe, c'est que les sens nous enchantent, c'est que le présent nous entraîne. Faut-il un autre spectacle pour nous dé-

tromper & des sens & du présent du monde ? La Providence divine pouvoit-elle nous mettre en vue, ni de plus près ni plus fortement la vanité des choses humaines ? & si nos cœurs s'endurcissent après un avertissement si sensible que lui reste-t-il autre chose, que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde ? Prévenons un coup si funeste, & n'attendons pas toujours des miracles de la Grace. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine Puissance que de la vouloir forcer par des exemples, & de lui faire une loi de ses graces & de ses faveurs. Qu'y a-t-il donc, Chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir, sans différer, ses inspirations ? Quoi ! le charme des sens est-il si fort que nous ne puissions rien prévoir ? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, & leurs dignités peut-être à leurs envieux ? Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour, où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force ; & quel est notre aveuglement, si toujours avançant vers notre fin, & plutôt mourans que vivans, nous attendons les derniers soupirs pour apprendre les sentimens que la seule pensée de la mort nous devroit inspirer à tous les momens de notre vie ? Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde ; & toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans

ces ſuperbes Palais à qui Madame donnoit un éclat que vos yeux recherchent encore, toutes les fois que regardant cette grande place qu'elle rempliſſoit ſi bien, vous ſentirez qu'elle y manque; ſongez que cette gloire que vous admiriez faiſoit ſon péril en cette vie, & que dans l'autre elle eſt devenue le ſujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la raſſûrer que cette ſincere réſignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, & les ſaintes humiliations de la Pénitence.





ORAISON FUNEBRE

DE

MARIE-THÉRESE

D'AUTRICHE,

INFANTE D'ESPAGNE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Sine macula enim funt ante Thronum Dei. *Apoc.* 14. 5.

Ils font fans tache devant le Trône de Dieu. Paroles de l'Apôtre S. Jean, dans fa révélation, chap. 14.



ONSEIGNEUR,

Quelle affemblée l'Apôtre Saint Jean nous fait paroître? Ce grand Prophete nous ouvre le Ciel, & notre Foi y découvre *fur la*

sainte montagne de Sion, dans la partie la plus élevée de la Jerusalem bienheureuse, l'Agneau qui ôte le péché du monde avec une compagnie digne de lui. Ce sont ceux dont il est écrit au commencement de l'Apocalypse : *Il*
Apoc. *y a dans l'Eglise de Sardis un petit nombre de*
3. 4. *Fideles*, pauca nomina *qui n'ont pas souillé leurs vêtemens* : ces riches vêtemens dont le Baptême les a revêtus ; vêtemens qui ne sont rien moins que Jesus-Christ même, selon ce que dit l'Apôtre : *Vous tous qui avez été bap-*
Gal. 3. *tisés, vous avez été revêtus de Jesus-Christ.* Ce
27. petit nombre chéri de Dieu par son innocence, & remarquable par la rareté d'un don si exquis, a sçu conserver ce précieux vêtement, & la grace du baptême. Et quelle sera la récompense d'une si rare fidélité ? Ecou-
Apoc. tez parler le Juste & le Saint : *Ils marchent*,
4. 8. dit-il, *avec moi, revêtus de blanc, parce qu'ils en sont dignes* ; dignes par leur innocence de porter dans l'éternité la livrée de l'Agneau sans tache, & de marcher toujours avec lui, puisque jamais ils ne l'ont quitté depuis qu'il les a mis dans sa compagnie : ames pures & innocentes ; *ames vierges*, comme les appelle
Ibid. Saint Jean, au même sens que Saint Paul di-
14. 2. 4. soit à tous les fideles de Corinthe : *Je vous ai*
Cor. 9. 8. *promis, comme une vierge pudique, à un seul homme, qui est Jesus-Christ.* La vraie chasteté de l'ame, la vraie pudeur Chrétienne est de rougir du péché, de n'avoir d'yeux ni d'amour que pour Jesus-Christ, & de tenir toujours ses sens épurés de la corruption du siecle. C'est dans cette troupe innocente &

pure que la Reine a été placée : l'horreur qu'elle a toujours eu du péché lui a mérité cet honneur. La foi qui pénetre jusqu'aux Cieux nous la fait voir aujourd'hui dans cette bienheureuse compagnie. Il me semble que je reconnois cette modestie, cette paix, ce recueillement que nous lui voyions devant les Autels, qui inspiroit du respect pour Dieu & pour elle : Dieu ajoute à ces saintes dispositions le transport d'une joie céleste. La mort ne l'a point changée, si ce n'est qu'une immortelle beauté à pris la place d'une beauté changeante & mortelle. Cette éclatante blancheur, symbole de son innocence & de la candeur de son ame, n'a fait, pour ainsi parler, que passer au-dedans où nous la voyons rehaussée d'une lumiere divine. *Elle marche avec l'Agneau, car elle en est digne.* La sincérité de son cœur sans dissimulation & sans artifice la range au nombre de ceux, dont saint Jean a dit dans les paroles qui précedent celle de mon Texte, que *le mensonge ne s'est point trouvé en leur bouche*, ni aucun déguisement dans leur conduite; *ce qui fait qu'on les voit sans tache devant le Trône de Dieu. Sine macula sunt enim ante Thronum Dei.* En effet, elle est sans reproche devant Dieu & devant les hommes : la médisance ne peut attaquer aucun endroit de sa vie depuis son enfance jusqu'à sa mort, & une gloire si pure, une si belle réputation est un parfum précieux qui réjouit le Ciel & la Terre.

Apoc. 3. 4.

Ibid. 14. 5.

Monseigneur, ouvrez les yeux à ce grand spectacle. Pouvois-je mieux essuyer vos larmes, celles des Princesses qui vous environnent,

& de cette auguste Assemblée, qu'en vous faisant voir au milieu de cette troupe resplens dissante, & dans cet état glorieux une mere si chere & si regrettée? Louis même, dont la constance ne peut vaincre ses justes douleurs, les trouveroit plus traitables dans cette pensée. Mais ce qui doit être votre unique consolation, doit aussi, Monseigneur, être votre exemple; & ravi de l'éclat immortel d'une vie toujours si réglée, & toujours si irréprochable, vous devez en faire passer toute la beauté dans la vôtre.

Qu'il est rare, Chrétiens, qu'il est rare encore une fois, de trouver cette pureté parmi les hommes! mais sur-tout, qu'il est rare
Ap. 6. de la trouver parmi les Grands! *Ceux que*
23. 24. *vous voyez revêtus d'une robe blanche, ceux-là*, dit saint Jean, *viennent d'une grande affliction; de tribulatione magna;* afin que nous entendions que cette divine blancheur se forme ordinairement sous la croix, & rarement dans l'éclat trop plein de tentation des grandeurs humaines.

Et toutefois il est vrai, Messieurs, que Dieu par un mirale de sa grace, se plaît à choisir parmi les Rois, de ces ames pures. Tel a été Saint Louis, toujours pur & toujours saint dès son enfance, & Marie-Thérese, sa fille, a eu de lui ce bel héritage.

Entrons, Messieurs, dans les desseins de la Providence & admirons les bontés de Dieu qui se répandent sur nous & sur tous les peuples dans la prédestination de cette Princesse. Dieu l'a élevée au faîtes des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté &

la perpétuelle régularité de ſa vie plus éclatante & plus exemplaire. Ainſi ſa vie & ſa mort, également pleines de ſainteté & de grace, deviennent l'inſtruction du genre-humain. Notre ſiecle n'en pouvoit recevoir de plus parfaite, parce qu'il ne voit nulle part dans une ſi haute élévation une pareille pureté. C'eſt ce rare & merveilleux aſſemblage que nous aurons à conſidérer dans les deux parties de ce Diſcours. Voici en peu de mots ce que j'ai à dire de la plus pieuſe des Reines, & tel eſt le digne abrégé de ſon éloge : Il n'y a rien que d'auguſte dans ſa perſonne, il n'y a rien que de pur dans ſa vie. Accourez, peuples : venez contempler dans la premiere place du monde la rare & majeſtueuſe beauté d'une vertu toujours conſtante. Dans une vie ſi égale, il n'importe pas à cette Princeſſe où la mort frappe ; on n'y voit point d'endroit foible par où elle pût craindre d'être ſurpriſe : toujours vigilante, toujours attentive à Dieu & à ſon ſalut, ſa mort précipitée & ſi effroyable pour nous, n'avoit rien de dangereux pour elle. Ainſi ſon élévation ne ſervira qu'à faire voir à tout l'Univers, comme du lieu le plus éminent qu'on découvre dans ſon enceinte, cette importante vérité : Qu'il n'y a rien de ſolide ni de vraiment grand parmi les hommes, que d'éviter le péché ; que la ſeule précaution contre les attaques de la mort, c'eſt l'innocence de la vie. C'eſt, Meſſieurs, l'inſtruction que nous donne dans ce tombeau, ou plutôt du plus haut des Cieux, Très-Haute, Très-Excellente, Très-Puiſſante, & Très-

Chrétienne Princeſſe Marie - Thérese d'Autriche, Infante d'Eſpagne, Reine de France & de Navarre.

Je n'ai pas beſoin de vous dire que c'eſt Dieu qui donne les grandes naiſſances, les grands mariages, les enfans, la poſtérité. C'eſt lui qui dit à Abraham. *Les Rois ſortiront de vous*, & qui fait dire par ſon Prophete à
Gen. 17. David : *Le Seigneur vous fera une maiſon.*
6. 2. *Dieu qui d'un ſeul homme a voulu former tout*
Reg. 6. *le genre humain*, comme dit Saint Paul, & de
8. Act. cette ſource commune *le répandre ſur toute la*
17. 24. *face de la terre*, en a vu & prédeſtiné dès
26. l'éternité les alliances & les diviſions, *marquant les temps*, pourſuit-il, *& donnant des bornes à la demeure des peuples*, & enfin un cours réglé à toutes ces choſes. C'eſt donc Dieu qui a voulu élever la Reine par un auguſte mariage, afin que nous la viſſions honorée au-deſſus de toutes les femmes de ſon ſiecle, pour avoir été chérie, eſtimée, & trop tôt, hélas, regrettée par le plus grand de tous les hommes !

Que je mépriſe ces Philoſophes, qui meſurant les conſeils de Dieu à leurs penſées, ne le font Auteur que d'un certain ordre général d'où le reſte ſe développe comme il peut ! Comme s'il avoit à notre maniere des vues générales & confuſes, & comme ſi la ſouveraine Intelligence pouvoit ne pas comprendre dans ſes deſſeins les choſes particulieres, qui ſeules, ſubſiſtent véritablement. N'en doutons pas, Chrétiens, Dieu a préparé dans ſon conſeil éternel les premieres familles qui ſont la ſource des nations, & dans toutes les nations les qualités

dominantes qui devoient en faire la fortune. Il a aussi ordonné dans les Nations les familles particulieres dont elles sont composées, mais principalement celles qui devoient gouverner ces Nations, & en particulier dans ces familles tous les hommes par lesquels elles devoient ou s'élever, ou se soumettre, ou s'abattre.

C'est par la suite de ces conseils, que Dieu a fait naître les deux puissantes Maisons d'où la Reine devoit sortir, celle de France, & celle d'Autriche, dont il se sert pour balancer les choses humaines; jusqu'à quel degré & jusqu'à quel temps; il le sçait, & nous l'ignorons.

On remarque dans l'Ecriture que Dieu donne aux Maisons Royales certains caracteres propres; comme celui que les Syriens, quoiqu'ennemis des Rois d'Israël, leur attribuoient par ces paroles: *Nous avons appris que les Rois de la Maison d'Israël sont clémens.* Reg. 20. 31.

Je n'examinerai pas les caracteres particuliers qu'on a donnés aux Maisons de France & d'Autriche; & sans dire que l'on redoutoit davantage les conseils de celle d'Autriche, ni qu'on trouvoit quelque chose de plus vigoureux dans les armes & dans le courage de celle de la France, maintenant que par une grace particuliere, ces deux caracteres se réunissent visiblement en notre faveur, je remarquerai seulement ce qui faisoit la joie de la Reine; c'est que Dieu avoit donné à ces deux Maisons, d'où elle est sortie, la piété en partage; de sorte que *sanctifiée*, qu'on m'entende bien, c'est-à-dire, consacrée à la sainteté par sa naissance, selon la Doctrine de Saint Paul, elle disoit avec cet Apôtre: *Dieu, que*

ma famille a toujours servi, & à qui je suis dé-
1. Cor. diée *par mes Ancêtres : Deus cui servio à progeni-*
8. 14. *toribus*.
2. Tim. Que s'il faut venir au particulier de l'Augus-
2. 3. te Maison d'Autriche, que peut-on voir de plus illustre que sa descendance immédiate, où durant l'espace de quatre cens ans on ne trouve que des Rois & des Empereurs, & une si grande affluence de Maisons Royales, avec tant d'Etats & tant de Royaumes, qu'on a prévu il y a long-temps qu'elle en seroit surchargée?

Qu'est-il besoin de parler de la très-Chrétienne Maison de France, qui par sa noble constitution est incapable d'être assujettie à une famille étrangere, qui est toujours dominante dans son Chef, qui seule dans tout l'Univers & dans tous les siecles se voit après sept cens ans d'une Royauté établie, (sans compter ce que la grandeur d'une si haute origine fait trouver ou imaginer aux curieux observateurs des antiquités) seule, dis-je, se voit après tant de siecles encore dans sa force & dans sa fleur, & toujours en possession du Royaume le plus illustre qui fut jamais sous le soleil, & devant Dieu, & devant les hommes : devant Dieu, d'une pureté inaltérable dans la Foi; & devant les hommes, d'une si grande dignité, qu'il a pu perdre l'Empire sans perdre sa gloire ni son rang.

La Reine a eu part à cette grandeur, non-seulement par la riche & fiere Maison de Bourgogne, mais encore par Isabelle de France sa mere, digne fille de Henri le Grand; & de l'aveu de l'Espagne, la meilleure Rei-

ne, comme la plus regrettée, qu'elle eût jamais vue ſur le Trône : triſte rapport de cette Princeſſe avec la Reine ſa fille : elle avoit à peine quarante-deux ans quand l'Eſpagne la pleura ; & pour notre malheur la vie de Marie-Thérefe n'a guere eu un plus long cours. Mais la ſage, la courageuſe & la pieuſe Iſabelle devoit une partie de ſa gloire aux malheurs de l'Eſpagne, dont on ſçait qu'elle trouva le remede par un zele & par des conſeils qui ranimerent les Grands & les Peuples, &, ſi on le peut dire, le Roi même. Ne nous plaignons pas, Chrétiens, de ce que la Reine ſa fille, dans un état plus tranquille, donne auſſi un ſujet moins vif à nos diſcours, & contentons-nous de penſer que dans des occaſions auſſi malheureuſes dont Dieu nous a préſervés, nous y euſſions pu trouver les mêmes reſſources.

Avec quelle application & quelle tendreſſe Philippe IV ſon pere ne l'avoit-il pas élevée ? On la regardoit en Eſpagne non pas comme Infante, mais comme un Infant ; car c'eſt ainſi qu'on y appelle la Princeſſe qu'on reconnoît comme héritiere de tant de Royaumes. Dans cette vue, on approcha d'elle tout ce que l'Eſpagne avoit de plus vertueux & de plus habile. Elle ſe vit, pour ainſi parler, dès ſon enfance toute environnée de vertu ; & on voyoit paroître en cette jeune Princeſſe plus de belles qualités qu'elle n'attendoit de Couronnes. Philippe l'éleve ainſi pour ſes Etats : Dieu qui nous aime la deſtine à Louis.

Ceſſez, Princes & Potentats, de troubler par vos prétentions le projet de ce mariage.

Que l'amour qui semble aussi le vouloir troubler, cede lui-même. L'amour peut bien remuer le cœur des Héros du monde, il peut bien y soulever des tempêtes, & y exciter des mouvemens qui fassent trembler les Politiques, & qui donnent des espérances aux insensés : mais il y a des ames d'un ordre supérieur à ses loix, à qui il ne peut inspirer des sentiments indignes de leur rang. Il y a des mesures prises dans le Ciel qu'il ne peut rompre ; & l'Infante non-seulement par son auguste naissance, mais encore par sa vertu & par sa réputation, est seule digne de Louis.

Prov. 19. 14. C'étoit *la femme prudente qui est donnée promptement par le Seigneur*, comme dit le Sage. Pourquoi *donnée promptement par le Seigneur*, puisque c'est le Seigneur qui donne tout ? & quel est ce merveilleux avantage qui mérite d'être attribué d'une façon si particuliere à la divine bonté ? Il ne faut pour l'entendre que considérer ce que peut dans les Maisons la prudence tempérée d'une femme sage pour les soutenir, pour y faire fleurir dans la piété la véritable sagesse, & pour calmer des passions violentes qu'une résistance emportée ne feroit qu'aigrir.

Isle pacifique où se doivent terminer les différents de deux grands Empires à qui tu sert de limites : Isle éternellement mémorable par les Conférences de deux grands Ministres, où l'on vit développer toutes les adresses & tous les secrets d'une politique si différente ; où l'un se donnoit du poids par sa lenteur, & l'autre prenoit l'ascendant par sa pénétration ; auguste journée où deux fieres Na-

tions, & long-temps ennemies, & alors réconciliées par Marie-Thérese, s'avancent sur leurs confins, leur Roi à leur tête, non plus pour se combattre, mais pour s'embrasser ; où ces deux Rois avec leur Cour d'une grandeur, d'une politesse, & d'une magnificence aussi-bien que d'une conduite si différente, furent l'un à l'autre & à tout l'Univers un si grand spectacle : Fêtes sacrées, Mariage fortuné, Voile nuptial, Bénédiction, Sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies avec ces pompes funebres, & le comble des grandeurs avec leurs ruines ? Alors l'Espagne perdit ce que nous gagnions : maintenant nous perdons tous les uns & les autres; & Marie-Thérese périt pour toute la terre. L'Espagne pleuroit seule: maintenant que la France & l'Espagne mêlent leurs larmes, & en versent des torrens, qui pourroit les arrêter ? Mais si l'Espagne pleuroit son Infante qu'elle voyoit monter sur le Trône le plus glorieux de l'Univers, quels seront nos gémissemens à la vue de ce tombeau, où tous ensemble nous ne voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines ? Taisons-nous, ce n'est pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je pose les fondemens des instructions que je veux graver dans vos cœurs : aussi-bien la vanité des choses humaines tant de fois étalée dans cette Chaire, ne se montre que trop d'elle-même, sans le secours de la voix, dans ce Septre si-tôt tombé d'une si royale main, & dans une si haute Majesté si promptement dissipée.

Mais ce qui en faisoit le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une Reine si grande par tant

de titres, le devenoit tous les jours par les grandes actions du Roi & par le continuel accroissement de sa gloire. Sous lui la France a appris à se connoître. Elle se trouve des forces que les siecles précédens ne sçavoient pas : l'ordre & la discipline militaire s'augmentent avec les armées ; si les François peuvent tout, c'est que leur Roi est par-tout leur Capitaine ; & après qu'il a choisi l'endroit principal qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de sa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puisqu'en méprisant les saisons il a ôté jusqu'à la défense à ses ennemis.

Les Soldats ménagés & exposés quand il le faut, marchent avec confiance sous ses étendards ; nul fleuve ne les arrête, nulle forteresse ne les effraie. On sçait que Louis foudroie les Villes plutôt qu'il ne les assiege, & tout est ouvert à sa puissance.

Les Politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand il marche, tout se croit également menacé : un voyage tranquille devient tout-à-coup une explication redoutable à ses ennemis. Gand tombe avant qu'on pense à le munir : Louis y vient par de longs détours, & la Reine qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaisir de le suivre celui de servir secretement à ses desseins.

Par les soins d'un si grand Roi ; la France entiere n'est plus, pour ainsi parler, qu'une seule forteresse qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle est capable de tenir la paix avec sûreté dans son sein, mais aussi de porter la guerre

par-tout où il faut, & de frapper de près & de loin avec une égale force. Nos ennemis le sçavent bien dire, & nos alliés ont ressenti dans le plus grand éloignement, combien la main de Louis étoit secourable.

Avant lui, la France presque sans vaisseaux, tenoit en vain aux deux mers : maintenant on les voit couvertes depuis le Levant jusqu'au Couchant de nos flottes victorieuses, & la hardiesse Françoise porte par-tout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger riche des dépouilles de la Chrétienté. Tu disois en ton cœur avare : Je tiens la mer sous mes loix, & les nations sont ma proie. La légereté de tes vaisseaux te donnoit de la confiance ; mais tu te verras attaqué dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on iroit chercher parmi ses rochers & dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves, Louis a brisé les fers dont tu accablois ses Sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierre. Dans ta brutale fureur, tu te tournes contre toi-même, & tu ne sçais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les Pilotes étonnés s'écrient par avance : *Qui est semblable à Tyr ? & toutefois elle* *Ezéch.*
s'est tuée dans le milieu de la mer ; & la naviga- *27. 32.*
tion va être assurée par les armes de Louis.

L'éloquence s'est épuisés à louer la sagesse de ses Loix & l'ordre de ses Finances. Que n'a-t-on pas dit de la fermeté à laquelle nous voyons céder jusqu'à la fureur des Duels ? La

févere Justice de Louis, jointe à ses inclinations bienfaisantes fait aimer à la France l'autorité sous laquelle heureusement réunie elle est tranquille & victorieuse. Qui veut entendre combien la raison préside dans les Conseils de ce Prince, n'a qu'à prêter l'oreille quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrois ici prendre à témoin les sages Ministres des Cours Etrangeres, qui le trouvent aussi convaincant dans ses discours que redoutable par ses armes. La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentimens, & ses paroles précises sont l'image de la justesse qui regne dans ses pensées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs, & donne, je ne sçai comment un nouvel éclat à sa Majesté qu'elle tempere.

N'oublions pas ce qui faisoit la joie de la Reine. Louis est le rempart de la Religion: c'est à la Religion qu'il fait servir ses armes redoutées par mer & par terre. Mais songeons qu'il ne l'établit par-tout au-dehors que parce qu'il la fait régner au-dedans & au milieu de son cœur. C'est là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de Puissances jalouses de sa grandeur, & l'Europe entiere pourroit armer contre lui. Nos vrais ennemis sont en nous-mêmes, & Louis combat ceux-là plus que tous les autres. Vous voyez tomber de toutes parts les Temples de l'Hérésie : ce qu'il renverse au-dedans est un sacrifice bien plus agréable ; & l'ouvrage du Chrétien, c'est de détruire les passions qui feroient de nos cœurs un Temple d'Idoles. Que serviroit à Louis d'avoir étendu sa gloire par-tout où s'é-

tend le genre-humain ? Ce ne lui est rien d'être l'homme que les autres hommes admirent : il veut être avec David, *l'homme selon le cœur de Dieu.* C'est pourquoi Dieu le bénit. Tout le genre-humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il fait, si ce n'est qu'on veuille compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, & les bornes qu'il a données à sa puissance. Adorez donc, ô Grand Roi, celui qui vous fait régner, qui vous fait vaincre, & qui vous donne dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inspire, des sentimens si modérés. Puisse la Chrétienté ouvrir les yeux, & reconnoître le vengeur que Dieu lui envoie. Pendant, ô malheur, ô honte, ô juste punition de nos péchés ! pendant, dis-je, qu'elle est ravagée par les Infideles qui pénetrent jusqu'à ses entrailles ; que tarde-t-elle à se souvenir & des secours de Candie, & de la fameuse Journée de Raab, où Louis renouvella dans le cœur des Infideles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes Françoises fatales à leur tyrannie, & par des exploits inouis devint le rempart de l'Autriche, dont il avoit été la terreur ?

Ouvrez donc les yeux, Chrétiens, & regardez ce Héros, dont nous pouvons dire comme saint Paulin disoit du Grand Théodose, que nous voyons en Louis, * *Non un Roi, mais un serviteur de Jesus-Christ, & un*

* *In Theodosio non Imperatorem, sed Christi servum, nec regno, sed fide Principem prædicamus.* Paul. Ep. 9. Sev.

Prince qui s'éleve au-dessus des hommes plus encore par sa foi que par sa Couronne.

C'étoit, Messieurs, d'un tel Héros que Marie-Thérese devoit partager la gloire d'une façon particuliere, puisque non contente d'y avoir part comme compagne de son trône, elle ne cessoit d'y contribuer par la persévérance de ses vœux.

Pendant que ce grand Roi la rendoit la plus illustre de toutes les Reines, vous la faisiez, Monseigneur, la plus illustre de toutes les Meres. Vos respects l'ont consolée de la perte de ses autres enfans. Vous les lui avez rendus : elle s'est vue renaître dans ce Prince qui fait vos délices & les nôtres ; & elle a trouvé une fille digne d'elle dans cette Auguste Princesse, qui par son rare mérite, autant que par les droits du nœud sacré, ne fait avec vous qu'un même cœur. Si nous l'avons admirée dès le moment qu'elle parut, le Roi a confirmé notre jugement, & maintenant devenue, malgré ses souhaits, la principale décoration d'une Cour dont un si grand Roi fait le soutien, elle est la consolation de toute la France.

Ainsi notre Reine heureuse par sa naissance, qui lui rendoit sa piété aussi-bien que la grandeur comme héréditaires, par sa sainte édutation, par son mariage, par la gloire & par l'amour d'un si grand Roi, par le mérite & par les respects de ses enfans, & par la vénération de tous les peuples, ne voyoit rien sur la terre qui ne fût au-dessous d'elle. Elevez maintenant, ô Seigneur, & mes pensées, & ma voix. Que je puisse représenter à cette Auguste

guste Audience l'incomparable beauté d'une ame que vous avez toujours habitée, qui n'a jamais *affligé votre Esprit saint*, qui jamais n'a perdu *le goût du don céleste*, afin que nous commençions, malheureux pécheurs, à verser sur nous-mêmes un torrent de larmes; & que ravis des chastes attraits de l'innocence, jamais nous ne nous lassions d'en pleurer la perte. *Ep. 4. 30.* *Hab. 6. 4.*

A la vérité, Chrétiens, quand on voit dans l'Evangile la brebis perdue, préférée par le bon Pasteur à tout le reste du troupeau; quand on y lit cet heureux retour du Prodigue retrouvé, & ce transport d'un pere attendri, qui met en joie toute sa famille, on est tenté de croire que la pénitence est préférée à l'innocence même, & que le Prodigue retourné reçoit plus de graces que son aîné, qui ne s'est jamais échappé de la maison paternelle. Il est l'aîné toutefois, & deux mots que lui dit son pere, lui font bien entendre qu'il n'a pas perdu ses avantages. *Mon fils*, lui dit-il, *vous êtes toujours avec moi: & tout ce qui est à moi est à vous.* Cette parabole, Chrétiens, ne se traite guere dans les Chaires, parce que cette inviolable fidélité ne se trouve guere dans les mœurs. Expliquons-la toutefois, puisque notre illustre sujet nous y conduit, & qu'elle a une parfaite conformité avec notre texte. Une excellente doctrine de Saint Thomas nous la fait entendre, & concilie toutes choses. Dieu témoigne plus d'amour au juste toujours fidele; il en témoigne davantage aussi au pécheur réconcilié; mais en deux manieres différentes. L'un paroîtra plus *Luc. 15. 4. 20.* *Ibid. 31.*

favorisé ; si l'on a égard à ce qu'il est, & l'autre, si l'on remarque d'où il est sorti. Dieu conserve au juste un plus grand don ; il retire le pécheur d'un plus grand mal. Le juste semblera plus avantagé, si l'on pese son
Luc. 15. 31. mérite ; le pécheur plus chéri, si l'on considére son indignité. Le Pere du Prodigue l'explique lui-même : *Mon fils, vous êtes toujours avec moi, & tout ce qui est à moi est à vous* : c'est ce qu'il dit à celui à qui il conserve un plus grand don : *Il falloit se réjouir, parce que votre frere étoit mort, & il est ressuscité ;* c'est ainsi qu'il parle de celui qu'il retire d'un plus grand abyme de maux. Ainsi les cœurs sont saisis d'une joie soudaine par la grace inespérée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout-d'un-coup la face du monde ; mais on ne laisse pas de lui préférer la constante sérénité d'une saison plus bénigne : & s'il nous est permis d'expliquer les sentimens du Sauveur par ces sentimens humains, il s'émeut plus sensiblement sur les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête ; mais il réserve une plus douce familiarité aux Justes qui sont ses anciens & perpé-
Apoc. tuels amis : puisque s'il dit, parlant du Prodigue : *Qu'on lui rende sa premiere robe*, il ne
Ibid. 22. lui dit pas toutefois : *Vous êtes toujours avec*
14. 45. *moi*, ou, comme Saint Jean le répete dans l'Apocalypse : *ils sont toujours avec l'Agneau, & paroissent sans tache devant son Trône. Sine macula sunt ante thronum Dei.*

Comment se conserve cette pureté dans ce lieu de tentations, & parmi les illusions des grandeurs du monde ? vous l'apprendrez

de la Reine. Elle eſt de ceux dont le Fils de Dieu a prononcé dans l'Apocalypſe : *Celui qui ſera victorieux, je le ferai comme une colonne dans le Temple de mon Dieu. Faciam illam columnam in templo Dei mei.* Il en ſera l'ornement, il en ſera le ſoutien par ſon exemple : il ſera haut, il ſera ferme. Voilà déja quelque image de la Reine. *Il ne ſortira jamais du temple. Foras non egredietur ampliùs.* Immobile comme une colonne, il aura ſa demeure fixe dans la maiſon du Seigneur, & n'en ſera jamais ſéparé par aucun crime. *Je le ferai*, dit Jeſus-Chriſt : & c'eſt l'ouvrage de ma grace. Mais comment affermira-t-il cette colonne ? Ecoutez, voici le myſtere ; & *J'écrirai deſſus*, pourſuit le Sauveur : j'éléverai la colonne ; mais en même-temps je mettrai deſſus une inſcription mémorable. Hé ! qu'écrirez-vous, ô Seigneur ! Trois noms ſeulement, afin que l'inſcription ſoit auſſi courte que magnifique. *J'y écrirai*, dit-il, *le nom de mon Dieu, & le nom de la Cité de mon Dieu, la nouvelle Jéruſalem, & mon nouveau nom.* Ces noms, comme la ſuite le fera paroître, ſignifient une foi vive dans l'intérieur, les pratiques extérieures de la piété dans les ſaintes obſervances de l'Egliſe, & la fréquentation des ſaints Sacremens : trois moyens de conſerver l'innocence & l'abrégé de la vie de notre ſainte Princeſſe. C'eſt ce que vous verrez écrit ſur la colonne, & vous lirez dans ſon inſcription les cauſes de ſa fermeté ; & d'abord ; *J'y écrirai*, dit-il, *le nom de mon Dieu*, en lui inſpirant une foi vive. C'eſt, Meſſieurs, par une telle foi que le nom de Dieu eſt gravé profondé-

Apoc. 3. 13.

Ibid.

ment dans nos cœurs. Une foi vive eſt le fondement de la ſtabilité que nous admirons : car d'où viennent nos inconſtances, ſi ce n'eſt de notre foi chancelante ; parce que ce fondement eſt mal affermi, nous craignons de bâtir deſſus, & nous marchons d'un pas douteux dans le chemin de la vertu. La foi ſeule a de quoi fixer l'eſprit vacillant : car écoutez les qualités que Saint Paul lui donne :
Hebr. 11. 1. *Fides ſperandarum ſubſtantia rerum. La Foi*, dit-il, *eſt une ſubſtance*, un ſolide fondement, un ferme ſoutien. Mais de quoi ? De ce qui ſe voit dans le monde ? Comment donner une conſiſtance, ou, pour parler avec ſaint Paul, *une ſubſtance*, & un corps à cette ombre fugitive ! La foi eſt donc un ſoutien, mais des choſes *qu'on doit eſpérer*. Et quoi encore ? *Argumentum non apparentium : c'eſt une pleine conviction de ce qui ne paroît pas*. La foi doit avoir en elle la conviction. Vous ne l'avez pas, direz-vous : j'en ſçai la cauſe ; c'eſt que vous craignez de l'avoir, au lieu de la demander à Dieu qui la donne. C'eſt pourquoi tout tombe en ruine dans vos mœurs, & vos ſens trop déciſifs emportent ſi facilement votre raiſon incertaine & irréſolue. Et que veut dire cette conviction dont parle l'Apôtre, ſi ce n'eſt, comme il dit ailleurs, une ſoumiſſion de l'*intelligence entierement captivée* ſous l'autorité d'un Dieu, qui parle ? Conſidérez la pieuſe Reine devant les Autels ; voyez comme elle eſt ſaiſie de la préſence de Dieu : ce n'eſt pas par ſa ſuite qu'on la connoît, c'eſt par ſon attention & par cette reſpectueuſe immobilité, qui ne lui permet pas

même de lever les yeux. Le Sacrement adorable approche : ah ! la foi du Centurion admirée par le Sauveur même, ne fut pas plus vive, & il ne dit pas plus humblement : *Je ne suis pas digne.* Voyez comme elle frappe cette poitrine innocente, comme elle se reproche les moindres péchés, comme elle abaisse cette tête auguste devant laquelle s'incline l'Univers. La terre, son origine & sa sépulture, n'est pas encore assez basse pour la recevoir : elle voudroit disparoître toute entiere devant la Majesté du Roi des Rois. Dieu lui grave par une foi vive dans le fond du cœur ce que disoit Isaïe : *Cherchez des antres profonds, cachez-vous dans les ouvertures de la terre devant la face du Seigneur, & devant la gloire d'une si haute Majesté.*

Matth. 8. 8. 10

Is. 2. 20.

Ne vous étonnez donc pas si elle est si humble sur le Trône. O spectacle merveilleux, & qui ravit en admiration le Ciel & la Terre ! Vous allez voir une Reine qui, à l'exemple de David, attaque de tous côtés sa propre grandeur, & tout l'orgueil qu'elle inspire : vous verrez, dans les paroles de ce grand Roi, la vive peinture de la Reine, & vous en reconnoîtrez tous les sentimens. *Domine, non est exaltatum cor meum ! O Seigneur, mon cœur ne s'est point haussé !* voilà l'orgueil attaqué dans sa source. *Neque elati sunt oculi mei ; mes regards ne se sont pas élevés* : voilà l'ostentation & le faste réprimés. Ah, Seigneur ! je n'ai pas eu ce dédain qui empêche de jetter les yeux sur les mortels trop rampans, & qui fait dire à l'ame arrogante : *Il n'y a que moi sur la terre.* Combien étoit

Ps. 130.

Isaï. 11. 7.

ennemie la pieuſe Reine de ces regards dédaigneux ; & dans une ſi haute élévation ; qui vit jamais paroître en cette Princeſſe ou le moindre ſentiment d'orgueil, ou le moindre air de mépris ? David pourſuit : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus ſuper me : Je ne marche point dans de vaſtes penſées, ni dans des merveilles qui me paſſent* Il combat ici les excès où tombent naturelle-

Pſ. 73. 24. ment les grandes Puiſſances. L'orgueil, qui *monte toujours*, après avoir porté ſes prétentions à ce que la grandeur humaine a de plus ſolide, ou plutôt de moins ruineux, pouſſe ſes deſſeins juſqu'à l'extravagance, & donne té-

Iſaïe, 14. 14. mérairement dans des projets inſenſés, comme faiſoit ce Roi ſuperbe (digne figure de l'Ange rebelle) lorſqu'*il diſoit en ſon cœur : Je m'éleverai au-deſſus des nues, je poſerai mon trône ſur les aſtres, & je ſerai ſemblable au Très-Haut.* Je ne me perds point, dit David, dans de tels excès ; & voilà l'orgueil mépriſé dans ſes égaremens. Mais après l'avoir ainſi rabattu dans tous les endroits par où il ſembloit vouloir s'élever, David l'attire tout-à-fait par ces paroles : *Si*, dit-il, *je n'ai pas eu d'humbles ſentimens, & que j'aie exalté mon ame. Si non humiliter ſentiebam ;* ou, comme traduit Saint Jérôme : *Si non ſilere feci animam meam : Si je n'ai pas fait taire mon ame* : ſi je n'ai pas impoſé ſilence à ces flatteuſes penſées qui ſe préſentent ſans ceſſe pour enfler nos cœurs. Et enfin il conclut ainſi ce beau Pſeaume : *Sicut ablactatus ad matrem ſuam, ſic ablactata eſt anima mea. Mon ame a été*, dit-il, *comme un enfant ſévré.* Je me ſuis arra-

ché moi-même aux douceurs de la gloire humaine, peu capables de me soutenir, pour donner à mon esprit une nourriture plus solide. Ainsi l'ame supérieure domine de tous côtés cette impérieuse grandeur, & ne lui laisse dorénavant aucune place. David ne donna jamais de plus beau combat. Non, mes Freres, les Philistins défaits, & les ours mêmes déchirés de ses mains, né sont rien en comparaison de sa grandeur qu'il a domptée. Mais la sainte Princesse que nous célébrons, l'a égalé dans la gloire d'un si beau triomphe.

Elle sçut pourtant se prêter au monde avec toute la dignité que demandoit sa grandeur. Les Rois, non plus que le Soleil, n'ont pas reçu en vain l'éclat qui les environne : il est nécessaire au genre-humain, & ils doivent pour le repos, autant que pour la décoration de l'Univers, soutenir une majesté qui n'est qu'un rayon de celle de Dieu. Il étoit aisé à la Reine de faire sentir une grandeur qui lui étoit naturelle. Elle étoit née dans une Cour où la Majesté se plaît à paroître avec tout son appareil, & d'un pere qui sçut conserver avec une grace, comme avec une jalousie particuliere, ce qu'on appelle en Espagne les coutumes de qualité & les bienséance du Palais. Mais elle aimoit mieux tempérer la Majesté, & l'anéantir devant Dieu, que de la faire éclater devant les hommes. Ainsi nous la voyions courir aux Autels, pour y goûter avec David un humble repos, & s'enfoncer dans son Oratoire, où malgré le tumulte de la Cour, elle trouvoit le Carmel d'Elie, le désert de Jean, & la montagne

si souvent témoin des gémissemens de Jesus.

J'ai appris de saint Augustin que l'*ame attentive se fait à elle-même une solitude. Gignis enim sibi ipsa mentis intentio solitudinem.* Mais, mes Freres, ne nous flattons pas; il faut sçavoir se donner des heures d'une solitude effective, si l'on veut conserver les forces de l'ame. C'est ici qu'il faut admirer l'inviolable fidélité que la Reine gardoit à Dieu. Ni les divertissemens, ni les fatigues des voyages, ni aucune occupation ne lui faisoit perdre ces heures particulieres qu'elle destinoit à la méditation & à la priere. Auroit-elle été si persévérante dans cet exercice, si elle n'y eût goûté la manne cachée, que *nul ne connoît que celui qui en ressent les saintes douceurs.* C'est là qu'elle disoit
Apoc. avec David : *O Seigneur, votre servante a trou-*
3. 17. 2. *vé son cœur pour vous faire cette priere. Invenit*
Reg. *servus tuus cor suum.* Où allez-vous, cœurs
22. 27. égarés ? Quoi ! même pendant la priere, vous laissez errer votre imagination vagabonde ; vos ambitieuses pensées vous reviennent devant Dieu ; elles sont même le sujet de votre priere ! Par l'effet du même transport qui vous fait parler aux hommes de vos prétentions, vous en venez encore parler à Dieu pour faire servir le ciel & la terre à vos intérêts. Ainsi votre ambition que la priere devoit éteindre, s'y échauffe : feu bien différent de celui que
38. 4. *David sentoit allumer dans sa méditation.* Ah! plutôt puissiez-vous dire avec ce grand Roi, & avec la pieuse Reine que nous honorons : *O Seigneur, votre serviteur a trouvé son cœur*, j'ai rappellé ce fugitif, & le voilà tout entier devant votre face.

Ange Saint, qui présidiez à l'oraison de cette sainte Princesse, & qui portiez cet encens au-dessus des nues pour le faire brûler sur l'Autel que saint Jean a vu dans le Ciel, racontez-nous les ardeurs de ce cœur blessé de l'amour divin ; faites-nous paroître ces torrens de larmes que la Reine versoit devant Dieu pour ses péchés. Quoi donc, les ames innocentes ont-elles aussi les pleurs & les amertumes de la pénitence ? Oui sans doute, puisqu'il est écrit que *rien n'est pur sur la terre*, & que *celui qui dit qu'il ne peche pas se trompe lui-même*. Mais c'est des péchés légers, légers par comparaison, je le confesse, légers en eux-mêmes ; la Reine n'en connoît aucun de cette nature. C'est ce que porte en son fonds toute ame innocente. La moindre ombre se remarque sur ces vêtemens qui n'ont pas encore été salis, & leur vive blancheur en accuse toutes les taches. Je trouve ici les Chrétiens trop sçavans. Chrétien, tu sçais trop la distinction des péchés véniels d'avec les mortels. Quoi, le nom commun de péché ne suffira pas pour te les faire détester les uns & les autres ? Sçais-tu que ces péchés qui semblent légers, deviennent accablans par leur multitude, à cause des funestes dispositions qu'ils mettent dans les consciences ? C'est ce qu'enseignent d'un commun accord tous les saints Docteurs après Saint Augustin & Saint Grégoire. Sçais-tu que les péchés qui seroient véniels par leur objet, peuvent devenir mortels par l'excès de l'attachement ? Les plaisirs innocens le deviennent bien, selon la doctrine des Saints ; & seuls ils ont pu

Apoc. 3.

Job. 15. 15. 1. Joan. 1. 8.

damner le mauvais riche, pour avoir été trop goûtés : Mais qui sçait le degré qu'il faut pour leur inspirer ce poison mortel? & n'est-ce pas une des raisons qui fait que David s'écrie : *Delicta quis intelligit? Qui peut connoître ses péchés.* Que je hais donc ta vaine science, & ta mauvaise subtilité, ame téméraire, qui prononce si hardiment : Ce péché que je commets sans crainte est véniel. L'ame vraiment pure n'est pas si sçavante. La Reine sçait en général qu'il y a des péchés véniels, car la Foi l enseigne : mais la Foi ne lui enseigne pas que les siens le soient. Deux choses vont vous faire voir l'éminent dégré de sa vertu. Nous le sçavons, Chrétiens, & nous ne donnons point de fausses louanges devant ces Autels. Elle a dit souvent dans cette bienheureuse simplicité qui lui étoit commune avec tous les Saints, qu'elle ne comprenoit pas comment on pouvoit commettre volontairement un seul péché, pour petit qu'il fût. Elle ne disoit donc pas, il est éniel, elle disoit, il est péché, & son cœur innocent se soulevoit. Mais comme il échappe toujours quelque péché à la fragilité humaine, elle ne disoit pas : il est léger : encore une fois, il est péché, disoit-elle. Alors pénétrée des siens, s'il arrivoit quelque malheur à sa personne, à sa famille, à l'Etat, elle s'en accusoit seule. Mais quels malheurs, direz-vous, dans cette grandeur & dans un si long cours de prospérités? Vous croyez donc que les deplaisirs & les plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre? ou qu'un Royaume est un remede universel à tous les

Ps. 18. 65.

maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante? Au lieu que par un conseil de la Providence divine, qui sçait donner aux conditions les plus élevées leur contrepoids, cette grandeur que nous admirons de loin comme quelque chose au-dessus de l'homme touche moins quand ont y est né, ou se confond elle-même dans son abondance, & qu'il se forme au contraire parmi les grandeurs une nouvelle sensibilité pour les déplaisirs, dont le coup est d'autant plus rude, qu'on est moins préparé à le soutenir.

Il est vrai que les hommes apperçoivent moins cette malheureuse délicatesse dans les ames vertueuses. On les croit insensibles, parce que non-seulement elles sçavent se taire, mais encore sacrifier leurs peines secretes. Mais le Pere céleste se plaît à les regarder dans ce secret; & comme il sçait leur préparer leur croix, il y mesure aussi leur récompense. Croyez-vous que la Reine pût être en repos dans ces fameuses Campagnes qui nous apportoient coup sur coup tant de surprenantes nouvelles? Non, Messieurs, elle étoit toujours tremblante, parce qu'elle voyoit toujours cette précieuse vie, dont la sienne dépendoit, trop facilement hasardée. Vous avez vu ses terreurs, vous parlerai-je de ses pertes, & de la mort de ses chers enfans? Ils lui ont tout déchiré le cœur. Représentons-nous ce jeune Prince que les Graces sembloient elles-mêmes avoir formé de leurs mains. Pardonnez-moi ces expressions. Il me semble que je vois encore tomber cette fleur. Alors triste messager d'un événement si

funeste, je fus aussi le témoin, en voyant le Roi & le Reine, d'un côté de la douleur la plus pénétrante, & de l'autre des plaintes les plus lamentables; & sous des formes différentes, je vis une affliction sans mesure. Mais je vis aussi des deux côtés la Foi également victorieuse; je vis le sacrifice agréable de l'ame humiliée sous la main de Dieu, & des victimes royales immoler d'un commun accord leur propre cœur.

Pourrai-je maintenant jetter les yeux sur la terrible menace du Ciel irrité, l'orsqu'il sembla si long-temps vouloir frapper ce Dauphin même, notre plus chere espérance? Pardonnez-moi, Messieurs, pardonnez-moi, si je renouvelle vos frayeurs. Il faut bien, & je le puis dire, que je me fasse moi-même cette violence, puisque je ne puis montrer qu'à ce prix la constance de la Reine. Nous vîmes alors dans cette Princesse, au milieu des alarmes d'une Mere, la Foi d'une Chrétienne. Nous vîmes un Abraham prêt à immoler Isaac, & quelques traits de Marie quand elle offrit son Jesus. Ne craignons point de le dire, puisqu'un Dieu ne s'est fait homme que pour assembler autour de lui des exemples pour tous les états. La Reine pleine de foi ne se propose pas un moindre modele que de Marie. Dieu lui rend aussi son fils unique qu'elle lui offre d'un cœur déchiré, mais soumis; & veut que nous lui devions encore une fois un si grand bien.

On ne se trompe pas, Chrétiens, quand on attribue tout à la priere. Dieu qui l'inspire ne lui peut rien refuser. *Un Roi*, dit David, *ne se sauve pas par ses armées, & le puissans*

ne se sauve pas par sa valeur. Ce n'est pas Psal.
aussi aux sages conseils qu'il faut attribuer les 32. 16.
heureux succès. *Il s'éleve*, dit le Sage, *plu-* Prov.
sieurs pensées dans le cœur de l'homme : recon- 19. 21.
noissez l'agitation & les pensées incertaines
des conseils humains : *Mais*, poursuit-il, *la*
volonté du Seigneur demeure ferme ; & pendant
que les hommes déliberent, il ne s'exécute
que ce qu'il résout. *Le Terrible*, le Tout- Ps. 75.
Puissant, *qui ôte*, quand il lui plaît, *l'esprit des* 12. 13.
Princes, le leur laisse aussi quand il veut, Job. 5.
pour les confondre davantage, & les *prendre* 13.
dans leurs propres finesses. Car il n'y a point 1. Cor.
de prudence, il n'y a point de sagesse, il n'y 3. 19.
a point de conseils contre le Seigneur. Les Ma- Ps. 21.
chabées étoient vaillans, & néanmoins il est 30.
écrit qu'*ils combattoient par leurs prieres*, plus
que par leurs armes : *Per orationes congressi* 2 Marc.
sunt : assurés par l'exemple de Moïse, que les 15. 25.
mains élevées à Dieu enfoncent plus de batail-
lons que celles qui frappent. Quand tout cédoit
à Louis & que nous crûmes voir revenir le temps
des miracles, où les murailles tomboient au bruit
des trompettes, tous les peuples jettoient les
yeux sur la Reine, & croyoient voir partir de
son Oratoire la foudre qui accabloit tant de
Villes.

Que si Dieu accorde aux prieres les pros-
pérités temporelles, combien plus leur ac-
corde-t-il les vrais biens, c'est-à-dire les ver-
tus ? Elles sont le fruit naturel d'une ame unie
à Dieu par l'Oraison. L'Oraison qui nous les
obtient nous apprend à les pratiquer, non-seu-
lement comme nécessaires, mais encore comme Jac. 1.
reçues *du Pere des lumieres, d'où descend sur* 17.

nous tout don parfait : & c'est là le comble de la perfection, parce que c'est là le fondement de l'humilité. C'est ainsi que Marie - Thérese attira par sa priere toutes les vertus dans son ame. Dès sa premiere jeunesse elle fut dans les mouvemens d'une Cour alors assez turbulente, la consolation & le seul soutien de la vieillesse infirme du Roi son pere. La Reine sa belle-mere, malgré ce nom odieux, trouva en elle non - seulement un respect, mais encore une tendresse, que ni le temps, ni l'éloignement, n'ont pu altérer. Aussi pleure-t-elle sans mesure, & ne veut point recevoir de consolation. Quel cœur, quel respect, quelle soumission n'a-t-elle pas eus pour le Roi? Toujours vive pour ce grand Prince, toujours jalouse de sa gloire, uniquement attachée aux intérêts de son Etat, infatigable dans les voyages : & heureuse pourvu qu'elle fût en sa compagnie : Femme enfin où Saint Paul auroit vu l'Eglise occupée de Jesus-Christ, & unie à ses volontés par une éternelle complaisance. Si nous osions demander au grand Prince qui lui rend ici avec tant de piété les derniers devoirs, quelle Mere il a perdu, il nous répondroit par ses sanglots; & je vous dirai en son nom, ce que j'ai vu avec joie, ce que je répete avec admiration, que les tendresses inexplicables de Marie-Thérese tendoient toutes à lui inspirer la foi, la piété, la crainte de Dieu, un attachement inviolable pour le Roi, des entrailles de miséricorde pour les malheureux, une immuable persévérance dans tous ses devoirs, & tout ce que nous louons dans la conduite de ce Prince. Parlerai-je des bontés de

Eph. 5. 24.

la Reine tant de fois éprouvées par ses domestiques, & ferai-je retentir encore devant ces Autels les cris de sa Maison désolée ? Et vous, pauvres de Jesus-Christ, pour qui seule elle ne pouvoit endurer qu'on lui dit que ses trésors étoient épuisés, vous premierement pauvres volontaires, victimes de Jesus-Christ, Religieux, Vierges sacrées, ames pures dont le monde n'étoit pas digne ; & vous pauvres, quelque nom que vous portiez, pauvres connus, pauvres honteux, malades impotens, estropiés, *restes d'hommes*, pour parler avec Saint Grégoire de Naziance ; car la Reine respectoit en vous tous les caracteres de la Croix de Jesus-Christ : vous donc qu'elle assistoit avec tant de joie, qu'elle visitoit avec de si saints empressemens, qu'elle servoit avec tant de foi, heureuse de se dépouiller d'une majesté empruntée, & d'adorer dans votre bassesse la glorieuse pauvreté de Jesus-Christ ; quel admirable panégyrique prononceriez-vous par vos gémissemens à la glore de cette Princesse, s'il m'étoit permis de vous introduire dans cette Auguste assemblée ? Recevez, Pere Abraham, dans votre sein cette héritiere de votre foi ; comme vous, servante des pauvres, & digne de trouver en eux, non plus des Anges, mais Jesus-Christ même. Que dirai-je davantage ? Ecoutez tout en un mot, Fille, Femme, Mere, Maîtresse, Reine telle que nos vœux l'auroient pu faire, plus que tout cela Chrétienne, elle accomplit tous ses devoirs sans présomption, & fut humble non-seulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus.

Orat. 16.

J'expliquerai en peu de mots les deux autres noms que nous voyons écrits sur la colonne mystérieuse de l'Apocalypse, & dans le cœur de la Reine. Par le nom de la *sainte*
Apoc. *Cité de Dieu la nouvelle Jérusalem*, vous voyez
5. 11. bien, Messieurs, qu'il faut entendre le nom de l'Eglise Catholique, Cité sainte dont toutes
1. Per. *les pierres sont vivantes*, dont Jesus-Christ est
2. 4. 5. le fondement, qui *descend du Ciel* avec lui,
Apoc. 2. parce qu'elle y est renfermée comme dans le Chef dont tous les membres reçoivent leur vie; Cité qui se répand par toute la terre, & s'éleve jusqu'aux Cieux pour y placer ses Citoyens. Au seul nom de l'Eglise, toute la Foi de la Reine se réveilloit. Mais une vraie fille de l'Eglise, non contente d'en embrasser la sainte doctrine, en aime les observances, où elle fait consister la principale partie des pratiques extérieures de la piété.

L'Eglise inspirée de Dieu, & instruite par les saints Apôtres, a tellement disposé l'année, qu'on y trouve avec la vie, avec les mysteres, avec la prédication & la doctrine de Jesus-Christ, le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs, & dans les exemples de ses Saints: & enfin un mystérieux abrégé de l'Ancien & du Nouveau Testament, & de toute l'Histoire Ecclésiastique. Par là toutes les saisons sont fructueuses pour les Chrétiens; tout y est plein
If. 9. 6. de Jesus-Christ, qui est toujours *admirable*, se-
Ps. 57. lon le Prophete, & non-seulement en lui-mê-
36. me, mais encore *dans ses Saints*. Dans cette
Luc. 10. variété qui aboutit tout à l'unité sainte tant
22. recommandée par Jesus-Christ, l'ame inno-

cente & pieuse trouve avec des plaintes célestes une solide nourriture, & un perpétuel renouvellement de sa ferveur. Les jeûnes y sont mêlés dans les temps convenables, afin que l'ame toujours sujette aux tentations & au péché, s'affermisse & se purifie par la pénitence. Toutes ces pieuses observances avoient dans la Reine l'effet bienheureux que l'Eglise même demande : elle se renouvelloit dans toutes les Fêtes, elle se sacrifioit dans tous les jeûnes, & dans toutes les abstinences. L'Espagne sur ce sujet a des coutumes que la France ne suit pas ; mais la Reine se rangea bientôt à l'obéissance : l'habitude ne put rien contre la regle : & l'extrême exactitude de cette Princesse marquoit la délicatesse de sa conscience. Quel autre a mieux profité de cette parole, *qui vous écoute m'écoute ?* Jesus-Christ nous y enseigne cette excellente pratique de marcher dans les voies de Dieu sous la conduite particuliere de ses serviteurs, qui exercent son autorité dans son Eglise. Les Confesseurs de la Reine pouvoient tout sur elle dans l'exercice de leur ministere, & il n'y avoit aucune vertu où elle ne pût être élevée par son obéissance. Quel respect n'avoit-elle pas pour le Souverain Pontife, Vicaire de Jesus-Christ, & pour tout l'Ordre Ecclésiastique ? Qui pourroit dire combien de larmes lui ont coûté ces divisions toujours trop longues, & dont on ne peut demander la fin avec trop de gémissemens ? Le nom même & l'ombre de division faisoit horreur à la Reine comme à toute ame pieuse. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le Saint Siege ne peut jamais oublier la

Luc. 10. 16.

France, ni la France manquer au Saint Siege. Et ceux qui pour leurs intérêts particuliers, couverts, ſelon les maximes de leur politique, du prétexte de piété, ſemblent vouloir irriter le Saint Siege contre un Royaume qui en a toujours été le principal ſoutien ſur la terre, doivent penſer qu'une Chaire ſi éminente, à qui Jeſus-Chriſt a tant donné, ne veut pas être flattée par les hommes, mais honorée ſelon la regle avec une ſoumiſſion profonde : qu'elle eſt faite pour attirer tout l'Univers à ſon unité, & y rappeller à la fin tous les Hérétiques ; & que ce qui eſt exceſſif, loin d'être le plus attirant, n'eſt pas même le plus ſolide ni le plus durable.

Avec le ſaint Nom de Dieu & avec le nom de la Cité ſainte la nouvelle Jéruſalem, je vois, Meſſieurs, dans le cœur de notre pieuſe Reine le nom nouveau du Sauveur. Quel eſt, Seigneur, votre nom nouveau, ſinon celui
Joan. 6. 48. 58. que vous expliquez, quand vous dites : *Je ſuis le pain de vie, & ma chair eſt vraiment*
Matth. 26. 26. *viande ; prenez & mangez, ceci eſt mon Corps ?* Ce nom nouveau du Sauveur eſt celui de l'Euchariſtie, nom compoſé de biens & de graces, qui nous montre dans cet adorable Sacrement une ſource de miſéricordes, un miracle d'amour, un mémorial & un abrégé de toutes les graces, & le Verbe même tout changé en grace & en douceur pour ſes Fideles. Tout eſt nouveau dans ce Myſtere,
Matth. 26. 28. 9. c'eſt le *Nouveau Teſtament* de notre Sauveur, & on commence à boire ce *vin nouveau* dont la céleſte Jéruſalem eſt tranſportée. Mais pour le boire dans ce lieu de tentation & de péché,

il s'y faut préparer par la pénitence. La Rei ne fréquentoit ces deux Sacremens avec une ferveur toujours nouvelle. Cette humble Princesse se sentoit dans son état naturel, quand elle étoit comme pécheresse aux pieds d'un Prêtre, y attendant la miséricorde & la sentence de Jesus-Christ. Mais l'Eucharistie étoit son amour : toujours affamée de cette viande célèste, & toujours tremblante en la recevant, quoiqu'elle ne pût assez communier pour son desir, elle ne cessoit de se plaindre humblement & modestement des Communions fréquentes qu'on lui ordonnoit. Mais qui eût pu refuser l'Eucharistie à l'innocence, & J. C. à une foi si vive & si pure ? La regle que donne Saint Augustin est de modérer l'usage de la Communion quand elle tourne en dégoût. Ici on voyoit toujours une ardeur nouvelle, & cette excellente pratique de chercher dans la Communion la meilleure préparation, comme la plus parfaite action de graces pour la Communion même. Par ces admirables pratiques cette Princesse est venue à sa derniere heure, sans qu'elle eût besoin d'apporter à ce terrible passage une autre préparation que celle de sa sainte vie, & les hommes, toujours hardis à juger les autres sans épargner les Souverains, car on n'épargne que soi-même dans ses jugemens ; les hommes, dis-je, de tous les états, & autant les gens de bien que les autres, ont vu la Reine emportée avec une telle précipitation dans la vigueur de son âge, sans être en inquiétude pour son salut. Apprenez donc, Chrétiens, & vous principalement qui ne pouvez

vous accoutumer à la penfée de la mort ; en attendant que vous méprifiez celle que Jefus-Chrift a vaincue, ou même que vous aimiez celle qui met fin à nos péchés & nous introduit à la vraie vie, apprenez à la défarmer d'une autre forte, & embraffez la belle pratique, ou fans fe mettre en peine d'attaquer la mort, on n'a befoin que de s'appliquer à fanctifier fa vie.

La France a vu de nos jours deux Reines plus unies encore par la piété que par le fang, dont la mort également précieufe devant Dieu, quoiqu'avec des circonftances différentes a été d'une finguliere édification à toute l'Eglife. Vous entendez bien que je veux parler d'Anne d'Autriche & de fa chere Niece, ou plutôt de fa chere fille Marie-Thérefe - Anne dans un âge déjà avancé, & Marie-Thérefe dans fa vigueur, mais toutes deux d'une fi heureufe conftitution, qu'elles fembloient nous promettre le bonheur de les pofféder un fiecle entier, nous font enlevés contre notre attente, l'une par une longue maladie, & l'autre par un cou imprévu. Anne avertie de loin par un mal auffi cruel qu'irrémédiable, vit avancer la mort à pas lents, & fous la figure qui lui avoit toujours paru la plus affreufe: Marie-Thérefe auffi-tôt emportée que frappée par la maladie, fe trouve toute vive & toute entiere entre les bras de la mort fans prefque l'avoir envifagée. A ce fatal avertiffement, Anne pleine de foi, ramaffe toutes les forces qu'un long exercice de la piété lui avoit acquifes, & regarde fans fe troubler toutes les approches de la mort. Humiliée fous la

main de Dieu, elle lui rend graces de l'avoir ainsi avertie; elle multiplie ses aumônes toujours abondantes; elle redouble ses dévotions toujours assidues, elle apporte de nouveaux soins à l'examen de sa conscience toujours rigoureux. Avec quel renouvellement de foi & d'ardeur lui vîmes-nous recevoir le saint Viatiques? Dans de semblables actions, il ne fallut à Marie-Thérese que sa ferveur ordinaire: sans avoir besoin de la mort pour exciter sa piété, sa piété s'excitoit toujours assez elle-même, & prenoit dans sa propre force un continuel accroissement. Que dirons-nous, Chrétiens, de ces deux Reines? Par l'une, Dieu nous apprit comment il faut profiter du temps, & l'autre nous a fait voir que la vie vraiment Chrétienne n'en a pas besoin. En effet, Chrétiens, qu'attendons-nous? Il n'est pas digne d'un Chrétien de ne s'évertuer contre la mort qu'au moment qu'elle se présente pour l'enlever. Un Chrétien toujours attentif à combattre ses passions, *meurt tous les jours* avec l'Apôtre; *Quotidie morior.* Un Chrétien n'est jamais vivant sur la terre, parce qu'il est toujours mortifié, & que la mortification est un essai, un apprentissage, un commencement de la mort. Vivons-nous, Chrétiens, vivons-nous? Cet âge que nous comptons, & où tout ce que nous comptons n'est plus à nous? est-ce une vie; & pouvons-nous n'appercevoir pas ce que nous perdons sans cesse avec les années? Le repos & la nourriture ne font-ils pas de foibles remedes de la continuelle maladie qui nous travaille? & celle que nous appellons la derniere, qu'est-ce autre chose à la bien en-

1. Cor. 15. 3.

tendre qu'un redoublement, & comme le dernier accès du mal que nous apportons au monde en naissant! Quelle santé nous couvroit la mort que la Reine portoit dans le sein? De combien près la menace a-t-elle été suivie du coup; & où en étoit cette grande Reine avec toute la Majesté qui l'environnoit, si elle eût été moins préparée? Tout-d'un-coup on voit arriver le moment fatal, où la te re n'a plus rien pour elle que des pleurs. Que peuvent tant de fideles domestiques empressés autour de son lit? Le Roi même que pouvoit-il, lui, Messieurs, lui qui succomboit à la douleur avec toute sa puissance & tout son courage! Tout ce qui environne le Prince l'accable. Monsieur, Madame venoient partager ses déplaisirs, & les augmentoient par les leurs. Et vous, Monseigneur, que pouviez-vous que de lui percer le cœur par vos sanglots! Il l'avoit assez percé par le tendre ressouvenir d'un amour qu'il trouvoit toujours également vif après vingt-trois ans écoulés. On en gémit, on en pleure; voilà ce que peut la terre pour une Reine si chérie: voilà ce que nous avons à lui donner des pleurs, des cris inutiles. Je me trompe, nous avons encore des prieres; nous avons ce saint Sacrifice, rafraîchissement de nos peines, expiation de nos ignorances & des restes de nos péchés. Mais songeons que ce Sacrifice d'une valeur infinie, où toute la Croix de Jesus est renfermée, ce Sacrifice seroit inutile à la Reine, si elle n'avoit mérité par sa bonne vie que l'effet en pût passer jusqu'à elle-même: autrement, dit S. Augustin, qu'o-

pere un tel sacrifice? Nul soulagement pour les morts, une foible consolation pour les vivans. Ainsi tout le salut vient de cette vie, dont la fuite précipitée nous trompe toujours. *Je viens*, dit Jesus-Christ, *comme un voleur.* Il a fait selon sa parole; il est venu surprendre la Reine dans le temps que nous la croyions la plus saine, dans le temps qu'elle se trouvoit la plus heureuse. Mais c'est ainsi qu'il agit: il trouve pour nous tant de tentations & une telle malignité dans tous les plaisirs, qu'il vient troubler les plus innocens dans ses Elus. Mais il vient, dit-il, *comme un voleur*, toujours surprenant, & impénétrable dans ses démarches. C'est lui-même qui s'en glorifie dans toute son Ecriture. Comme un voleur, direz-vous, indigne comparaison! N'importe qu'elle soit indigne de lui, pourvu qu'elle nous effraie, & qu'en nous effrayant elle nous sauve. Tremblons donc, Chrétiens, tremblons devant lui à chaque moment; car qui pourroit ou l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il se cache? *Ils mangeoient*, dit-il, *ils buvoient, ils achetoient, ils vendoient, ils plantoient, ils bâtissoient, ils faisoient des mariages aux jours de Noé, & aux jours de Loth*, & une subite ruine les vint accabler. Ils mangeoient, ils buvoient, ils se marioient C'étoit des occupations innocentes: que sera-ce, quand en contentant nos impudiques desirs, en assouvissant nos vengeances & nos secretes jalousies, en accumulant dans nos coffres des trésors d'iniquité, sans jamais vouloir séparer le bien d'autrui avec le nôtre, trompés par nos plaisirs, par nos jeux,

Luc. 17. 26. 28.

par notre santé, par notre jeunesse, par l'heureux succès de nos affaires, par nos flatteurs, parmi lesquels il faudroit peut-être compter des Directeurs infideles que nous avons choisis pour nous séduire ; & enfin par nos fausses pénitences qui ne sont suivies d'aucun changement de nos mœurs, nous viendrons tout-à-coup au dernier jour. La sentence partira d'en haut. *La fin est venue, la fin est venue, Finis venit, venit finis. La fin est venue sur nous. Nunc finis super te*: Tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez, *concluez*: *Fac conclusionem.* Frappez l'arbre infructueux qui n'est plus bon que pour le feu: *Coupez l'arbre, arrachez ses branches, secouez ses feuilles, abattez ses fruits*: périsse par un seul coup tout ce qu'il avoit avec lui-même. Alors s'éleveront des frayeurs mortelles, & des grincemens de dents, préludes de ceux de l'enfer. Ah, mes freres, n'attendons pas ce coup terrible ! Le glaive qui a tranché les jours de la Reine est encore levé sur nos têtes: nos péchés en ont affilé le tranchant fatal. *Le glaive que je tiens en main, dit le Seigneur notre Dieu, est aiguisé & poli: il est aiguisé, afin qu'il perce ; il est poli & limé, afin qu'il brille.* Tout l'Univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de faire ! Toute la terre en est étonnée. Mais que nous sert ce brillant qui nous étonne, si nous ne prévenons le coup qui tranche. Prévenons-le, Chrétiens, par la pénitence. Qui pourroit n'être pas ému à ce spectacle ? Mais ces émotions d'un jour qu'operent-elles ? Un dernier endurcissement, parce

Ezech. 21. 9. & 30.

ce qu'à force d'être touchés inutilement, on ne se laisse plus toucher d'aucun objet. Le sommes-nous des maux de la Hongrie & de l'Autriche ravagées ? Leurs habitans passés au fil de l'épée, & ce sont encore les plus heureux ; la captivité entraîne bien d'autres maux & pour le corps & pour l'ame : ces habitans désolés, ne sont-ce pas des Chrétiens & des Catholiques, nos freres, nos propres membres, enfans de la même Eglise, & nourris à la même table du pain de vie ? Dieu accomplit sa parole : *Le jugement commence par sa maison*, & le reste de la maison ne tremble pas ! Chrétiens, laissez-vous fléchir, faites pénitence, appaisez Dieu par vos larmes. Ecoutez la pieuse Reine, qui parle plus haut que tous les Prédicateurs. Ecoutez-la, Princes, écoutez-la, Peuples, écoutez-la, Monseigneur, plus que tous les autres. Elle vous dit par ma bouche & par une voix, qui vous est connue, que la grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, & la santé un nom trompeur. Amassez donc les biens qu'on ne peut perdre. Prêtez l'oreille aux graves discours que Saint Grégoire de Nazianze adressoit aux *Orat.* Princes & à la Maison régnante. *Respectez*, *27.* leur disoit-il, *votre pourpre*, respectez votre puissance, qui vient de Dieu, & ne l'employez que pour le bien. *Connoissez ce qui vous a été confié, & le grand mystere que Dieu accomplit en vous. Il se réserve à lui seul les choses d'en haut : il partage avec vous celles d'en bas : montrez-vous Dieu aux Peuples soumis*, en imitant la bonté & la magnificence Divine,

C'eſt, Monſeigneur, ce que vous demandent ces empreſſemens de tous les peuples, ces perpétuels applaudiſſemens de tous ces regards qui vous ſuivent. Demandez à Dieu, avec Salomon, la Sageſſe qui vous rendra digne de l'amour des Peuples & du Trône de vos ancêtres; & quand vous ſongerez à vos devoirs, ne manquez pas de conſidérer à quoi vous obligent les immortelles actions de Louis le Grand, & l'incomparable piété de Marie-Thérese.

Sap. 3.





ORAISON FUNEBRE

D'ANNE DE GONZAGUE

DE CLEVES,

PRINCESSE PALATINE.

Apprehendi te ab extremis terræ, & à longinquis ejus vocavi te : elegi te, & non abjeci te : ne timeas, quia ego tecum ſum.

Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre : je t'ai appellé des lieux les plus éloignés : je t'ai choiſi, & je ne t'ai pas rejetté : ne crains point, parce que je ſuis avec toi. C'eſt Dieu même qui parle ainſi. Iſ. 41. 9. 10.



MONSEIGNEUR,

Je voudrois que toutes les ames éloignées de Dieu, que tous ceux qui ſe perſuadent qu'on ne peut ſe vaincre ſoi-même, ni ſoutenir ſa conſtance parmi les combats & les dou-

leurs ; tous ceux enfin qui désespèrent de leur conversion ou de leur persévérance, fussent présens à cette assemblée. Ce discours leur feroit connoître qu'une ame fidelle à la grace, malgré les obstacles les plus invincibles s'éleve à la perfection la plus éminente. La Princesse à qui nous rendons les derniers devoirs, en récitant selon sa coutume l'Office divin, lisoit les paroles d'Isaïe que j'ai rapportées. Qu'il est beau de méditer l'Ecriture-Sainte ; & que Dieu y sçait bien parler, non-seulement à toute l'Eglise, mais encore à chaque fidele selon ses besoins ! Pendant qu'elle méditoit ces paroles (c'est elle-même qui le raconte dans une lettre admirable) Dieu lui imprima dans le cœur que c'étoit à elle qu'il les adressoit. Elle crut entendre une voix douce & paternelle,
Is. 41. v. 10. qui lui disoit : *Je t'ai ramené des extrémités de la terre, des lieux les plus éloignés*, des voies détournées, où tu te perdois, abandonnée à ton propre sens, si loin de la céleste Patrie, & de la véritable voie qui est Jesus-Christ. Pendant que tu disois en ton cœur rebelle, je ne puis me captiver, j'ai mis sur toi ma puissante main, *& j'ai dit, tu seras ma servante : je t'ai choisie* dès l'Eternité, & je *n'ai pas rejetté* ton ame superbe & dédaigneuse. Vous voyez par quelles paroles Dieu lui fait sentir l'état d'où il l'a tirée. Mais écoutez comme il l'encourage parmi les dures épreuves où il met sa patience : *Ne crains point* au milieu des maux dont tu te sens accablée, *parce que je suis ton Dieu* qui te fortifie : *ne te détourne pas de la voie* où je t'engage, *puisque je suis avec toi ;* jamais je ne cesserai de te se-

courir, *& le Juste que j'envoie au monde*, ce Sauveur miséricordieux, ce Pontife compâtissant, *te tient par la main Tenebit te dextera justi mei.* Voilà, Messieurs, le passage entier du saint Prophete Isaïe, dont je n'avois récité que les premieres paroles. Puis-je mieux vous représenter les conseils de Dieu sur cette Princesse, que par des paroles dont il s'est servi pour lui expliquer les secrets de ses admirables conseils ? Venez maintenant, pécheurs, quels que vous soyez, en quelques régions écartées que la tempête de vos passions, vous ait jettés, fussiez-vous dans ces terres ténébreuses dont il est parlé dans l'Ecriture, & dans l'ombre de la mort; s'il vous reste quelque pitie de votre ame malheureuse, venez voir d'où la main de Dieu a retiré la Princesse Anne; venez voir où la main de Dieu l'a élevée. Quand on voit de pareils exemples dans une Princesse d'un si haut rang, dans une Princesse qui fut niece d'une Impératrice, & unie par ce lien à tant d'Empereurs, sœur d'une puissante Reine, épouse d'un fils de Roi, mere de deux grandes Princesses, dont l'une est un ornement dans l'auguste Maison de France, & l'autre s'est fait admirer dans la puissante Maison de Brunswic; enfin dans une Princesse dont le mérite passe la naissance, encore que sortie d'un pere & de tant d'aïeux Souverains, elle ait réuni en elle avec le sang de Gonzague & de Cleves, celui des Paléologues, celui de Lorraine & celui de France par tant de côtés : quand Dieu joint à ces avantages une égale réputation, & qu'il choisit une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son

Is. 9. 4.

éternelle miséricorde, il ne se propose rien moins que d'instruire tout l'Univers. Vous donc qu'il assemble en ce saint lieu ; & vous principalement, pécheurs, dont il attend la conversion avec une si longue patience, n'endurcissez pas vos cœurs : ne croyez pas qu'il vous soit permis d'apporter seulement à ce discours des oreilles curieuses. Toutes les vaines excuses dont vous couvrez votre impénitence, vont vous être ôtées. Ou la Princesse Palatine portera la lumiere dans vos yeux, ou elle fera tomber, comme un déluge de feu, la vengeance de Dieu sur vos têtes. Mon discours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera au dernier jour : ce sera sur vous un nouveau fardeau, comme parloient les Prophetes : *Onus verbi Domini super Israël* ; & si vous n'en sortez plus, Chrétiens, vous en sortirez plus coupables. Commençons donc avec confiance l'œuvre de Dieu. Apprenons, avant toutes choses, à n'être pas éblouis du bonheur qui ne remplit pas le cœur de l'homme, ni des belles qualités, qui ne rendent pas meilleur, ni des vertus dont l'enfer est rempli, qui nourrissent le péché & l'impénitence, & qui empêchent l'horreur salutaire que l'ame pécheresse auroit d'elle-même. Entrons encore plus profondément dans les voies de la divine Providence, & ne craignons pas de faire paroître notre Princesse dans les états différens où elle a été. Que ceux-là craignent de découvrir les défauts des ames saintes, qui ne sçavent pas combien est puissant le bras de Dieu, pour faire servir ces défauts, non-seu-

Zach. 12. 1.

lément à sa gloire, mais encore à la perfection de ses Elus. Pour nous mes freres, qui sçavons à quoi ont servi à Saint Pierre ses renimens, à Saint Paul les persécutions qu'il a fait souffrir à l'Eglise, à Saint Augustin ses erreurs, à tous les Saints Pénitens leurs péchés, ne craignons pas de mettre la Princesse Palatine dans ce rang, ni de la suivre jusques dans l'incrédulité où elle étoit enfin tombée. C'est de là que nous la verrons sortir pleine de gloire & de vertu, & nous bénirons avec elle la main qui l'a relevée : heureux si la conduite que Dieu tien sur elle nous fait craindre la justice, qui nous abandonne à nous-mêmes, & desirer la miséricorde, qui nous en arrache. C'est ce que demande de vous Très-Haute & Très-Puissante Princesse Anne de Gonzague de Cleves, Princesse de Mantoue & de Montferrat, & Comtesse Palatine du Rhin.

Jamais plante ne fut cultivée avec plus de soin, ni ne se vit plutôt couronnée de fleurs & de fruits que la Princesse Anne. Dès ses plus tendres années elle perdit sa pieuse mere, Catherine de Lorraine. Charles Duc de Nevers, & depuis Duc de Mantoue, son pere, lui en trouva une digne d'elle ; & ce fut la vénérable Mere Françoise de la Châtre, d'heureuse & sainte mémoire, Abbesse de Faremonstier, que nous pouvons appeller la Restauratrice de la Regle de Saint Benoît, & la lumiere de la vie Monastique. Dans la solitude de Sainte Fare, autant éloignée des voies du siecle, que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde : dans

cette ſainte montagne que Dieu avoit choiſie depuis mille ans, où les Epouſes de Jeſus-Chriſt faiſoient revivre la beauté des anciens jours; où les joies de la terre étoient inconnues; où les veſtiges des hommes du monde, des curieux & des vagabonds ne paroiſſoient pas; ſous la conduite de la ſainte Abbeſſe, qui ſçavoit donner le lait aux enfans, auſſi-bien que le pain aux forts, les commencemens de la Princeſſe Anne étoient heureux. Les Myſteres lui furent révélés : l'Ecriture lui devint familiere : on lui avoit appris la Langue Latine, parce que c'étoit celle de l'Egliſe; & l'Office divin faiſoit ſes délices. Elle aimoit tout dans la vie religieuſe juſqu'à ſes auſtérités & à ſes humiliations; & durant douze ans qu'elle fut dans ce Monaſtere, on lui voyoit tant de modeſtie & tant de ſageſſe, qu'on ne ſçavoit à quoi elle étoit le plus propre, ou à commander, ou à obéir. Mais la ſage Abbeſſe, qui la crut capable de ſoutenir ſa réforme, la deſtinoit au Gouvernement; & déjà on la comptoit parmi les Princeſſes qui avoient conduit cette célebre Abbaye, quand ſa famille, trop empreſſée à exécuter ce pieux projet, le rompit. Nous ſera-t-il permis de le dire? La Princeſſe Marie, pleine alors de l'eſprit du monde, croyoit, ſelon la coutume des grandes Maiſons, que ſes jeunes ſœurs devoient être ſacrifiées à ſes grands deſſeins. Qui ne ſçait où ſon rare mérite & ſon éclatante beauté, avantage toujours trompeur, lui firent porter ſes eſpérances? & d'ailleurs, dans les plus puiſſantes Maiſons, les partages ne ſont-ils pas regardés comme une eſpece de

dissipation, par où elles se détruisent d'elles-mêmes, tant le néant y est attaché ? La Princesse Bénédictine, la plus jeune des trois sœurs, fut la premiere immolée à ces intérêts de famille. On la fit Abbesse, sans que dans un âge si tendre elle sçût ce qu'elle faisoit : & la marque d'une si grave dignité fut comme un jouet entre ses mains. Un sort semblable étoit destiné à la Princesse Anne. Elle eût pu renoncer à sa liberté, si on lui eût permis de la sentir ; & il eût fallu la conduire, & non pas la précipiter dans le bien. C'est ce qui renversa tout-à-coup les desseins de Faremonstier. Avenai parut avec un air plus libre, & la Princesse Bénédictine y présentoit à sa sœur une retraite agréable. Quelle merveille de la grace ! Malgré une vocation si peu réguliere, la jeune Abbesse devint un modele de vertu. Ses douces conversations rétablirent dans le cœur de la Princesse Anne, ce que d'importuns empressemens en avoient banni. Elle prêtoit de nouveau l'oreille à Dieu qui l'appelloit avec tant d'attraits à la vie Religieuse ; & l'asyle qu'elle avoit choisi pour défendre sa liberté, devint un piege innocent pour la captiver. On remarquoit dans les deux Princesses la même noblesse dans les sentimens, le même agrément ; & si vous me permettez de parler ainsi, les mêmes insinuations dans les entretiens : au-dedans les mêmes desirs, au-dehors les mêmes graces ; & jamais sœurs ne furent unies par des liens ni si doux, ni si puissans. Leur vie eût été heureuse dans leur éternelle union ; & la Princesse Anne n'aspiroit plus qu'au bonheur d'être une humble Reli-

gieuſe d'une ſœur dont elle admiroit la vertu. En ce temps le Duc de Mantoue, leur pere, mourut : les affaires les appellerent à la Cour ; la Princeſſe Bénédictine qui avoit ſon partage dans le Ciel, fut jugée propre à concilier les intérêts différens dans ſa famille. Mais, ô coup funeſte pour la Princeſſe Anne ! la pieuſe Abbeſſe mourut dans ce beau travail, & dans la fleur de ſon âge. Je n'ai pas beſoin de vous dire combien le cœur tendre de la Princeſſe Anne fut profondément bleſſé par cette mort. Mais ce ne fut pas là ſa plus grande plaie. Maîtreſſe de ſes deſirs, elle vit le monde, elle en fut vue : bientôt elle ſentit qu'elle plaiſoit ; & vous ſçavez le poiſon ſubtil qui entre dans un jeune cœur avec ces penſées. Ces beaux deſſeins furent oubliés. Pendant que tant de naiſſance, tant de biens, tant de graces qui l'accompagnoient, lui attiroient les regards de toute l'Europe, le Prince Edouard de Baviere, fils de l'Electeur Fréderic V, Comte Palatin du Rhin, & Roi de Boheme, jeune Prince qui s'étoit refugié en France durant les malheurs de ſa Maiſon, la mérita. Elle préféra aux richeſſes les vertus de ce Prince, & cette noble alliance, où de tous côtés on ne trouvoit que des Rois. La Princeſſe Anne l'invite à ſe faire inſtruire : il connut bientôt les erreurs où les derniers de ſes Peres, déſerteurs de l'ancienne foi, l'avoient engagé. Heureux préſages pour la Maiſon Palatine ! Sa converſion fut ſuivie de celle de la Princeſſe Louiſe ſa ſœur, dont les vertus font éclater par toute l'Egliſe la gloire du Saint Monaſtere de Maubuiſſon & ces bienheureuſes prémices on-

attiré une telle bénédiction sur la Maison Palatine, que nous la voyons enfin Catholique dans son Chef. Le mariage de la Princesse Anne fut un heureux commencement d'un si grand ouvrage. Mais, hélas! tout ce qu'elle aimoit devoit être de peu de durée. Le Prince son Epoux lui fut ravi, & lui laissa trois Princesses, dont les deux qui restent pleurent encore la meilleure mere qui fut jamais, & ne trouvent de consolation que dans le souvenir de ses vertus. Ce n'est pas encore le temps de vous parler. La Princesse Palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie. Que le monde voit peu de ces veuves, dont parle saint Paul, qui *vraiment veuves & désolées*, s'ensevelissent, pour ainsi dire, elles-mêmes dans 1. Tim.
le tombeau de leurs époux, y enterrent tout 5. 5.
amour humain avec ces cendres chéries; & délaissées sur la terre, *mettent leur espérance en Dieu, & passent les nuits & les jours dans la priere!* Voilà l'état d'une veuve Chrétienne, selon les préceptes de Saint Paul : état oublié parmi nous, où la vuiduité est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état desirable, où affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même; sans songer à cette terrible Sentence de Saint Paul : *La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs* : remarquez qu'il ne dit pas, la veuve qui passe sa vie dans les crimes, il dit : *la* Ibid. 6.
veuve qui la passe dans les plaisirs ; elle est morte toute vive ; parce qu'oubliant le deuil éternel & le caractere de désolation, qui fait le soutien comme la gloire de son état, elle

s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devroit-on pleurer comme mortes de ces veuves jeunes & riantes, que le monde trouve si heureuses ! Mais sur-tout quand on a connu Jesus-Christ, & qu'on a eu part à ses graces, quand la lumiere divine s'est dé-
Heb. 6. couverte & qu'avec des yeux illuminés on
A. 5, 6. se jette dans les voies du siecle : qu'arrive-t-il à une ame qui tombe d'un si haut état, qui renouvelle contre Jesus-Christ, & encore contre Jesus-Christ connu & goûté, tous les outrages des Juifs, & le crucifie encore une fois ? Vous reconnoissez le langage de Saint Paul. Achevez donc, grand Apôtre, & dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chose si déplorable. *Il est impossible*, dit-il, *qu'une telle ame soit renouvellée par la pénitence.* Impossible : quelle parole ! Soit, Messieurs, qu'elle signifie que la conversion de ces ames autrefois si favorisées, surpasse toute la mesure des dons ordinaires, & demande, pour ainsi parler, le dernier effort de la Puissance divine ; soit que l'impossibilité dont parle Saint Paul, veuille dire qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premieres douceurs qu'a goûtées une ame innocente, quand elle y a renoncé une connoissance, de sorte qu'elle ne peut rentrer dans la grace que par des chemins difficiles & avec des peines extrêmes. Quoi qu'il en soit, Chrétiens, l'un & l'autre s'est vérifié dans la Princesse Palatine. Pour la plonger entierement dans l'amour du monde, il falloit ce dernier malheur ! Quoi ! La faveur de la Cour. La Cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a

rien de plus férieux ni enfemble de plus enjoué. Enfoncez ; vous trouvez par-tout des intérêts cachés, des jaloufies délicates qui caufent une extrême fenfibilité, & dans une ardente ambition, des foins & un férieux auffi trifte qu'il eft vain. Tout eft couvert d'un air gai, & vous diriez qu'on ne fonge qu'à s'y divertir. Le génie de la Princeffe Palatine fe trouva également propre aux divertiffemens & aux affaires. La Cour ne vit jamais rien de plus engageant ; & fans parler de fa pénétration, ni de la fertilité infinie de fes expédiens, tout cédoit au charme fecret de fes entretiens. Que vois-je durant ce temps ? quel trouble, quel affreux fpectacle fe préfente ici à mes yeux ! La Monarchie ébranlée jufqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangere, le feu au-dedans & au-dehors, les remedes de tous côtés plus dangereux que les maux : les Princes arrêtés avec grand péril, & délivrés avec un péril encore plus grand : ce Prince, que l'on regardoit comme le héros de fon fiecle, rendu inutile à fa patrie dont il avoit été le foutien ; & enfuite je ne fçai comme, contre fa propre inclination, armé contre elle : un Miniftre perfécuté & devenu néceffaire, non-feulement par l'importance de fes fervices mais encore par fes malheurs, où l'autorité fouveraine étoit engagée. Que dirai-je ! Etoit-ce là de ces tempêtes, par où le Ciel a befoin de fe décharger quelquefois ? & le calme profond de nos jours devoit-il être précédé par de tels orages ? Ou bien étoit-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui alloit céder la place

à l'autorité légitime ? Ou bien étoit-ce comme un travail de la France prête à enfanter le
1. Reg. regne miraculeux de Louis ? Non, non, c'eſt
11. 6. Dieu, qui vouloit montrer qu'il donne la
Pſ. 59. 4. mort, & qu'il reſſuſcite ; qu'il plonge jûſqu'aux enfers, & qu'il en retire ; & qu'il ſecoue la terre, & la briſe ; qu'il guérit en un moment toutes ſes briſures. Ce fut là que la Princeſſe Palatine ſignala ſa fidélité, & fit paroître toutes les richeſſes de ſon eſprit. Je ne dis rien qui ne ſoit connu. Toujours fidelle à l'Etat & à la grande Reine Anne d'Autriche, on ſçait qu'avec le ſecret de cette Princeſſe, elle eut encore celui de tous les partis, tant elle étoit pénétrante, tant elle s'attiroit de confiance, tant il lui étoit naturel de gagner les cœurs ! Elle déclaroit aux Chefs des partis juſqu'où elle pouvoit s'engager, & on la croyoit incapable ni de tromper, ni d'être trompée. Mais ſon caractere particulier étoit de concilier les intérêts oppoſés, & en s'élevant au-deſſus, de trouver le ſecret endroit, comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui ſervirent ſes rares talens ? que lui ſervit d'avoir mérité la confiance intime de la Cour ? d'en ſoutenir le Miniſtre deux fois éloigné, contre ſa mauvaiſe fortune, contre ſes propres frayeurs, contre la malignité de ſes ennemis, & enfin contre ſes amis, ou partagés, ou irréſolus, ou infideles. Que ne lui promit-on pas dans ces beſoins ! Mais quel fruit lui en revint-il, ſinon de connoître par expérience le foible des grands Politiques ; leurs volontés changeantes, ou leurs paroles trompeuſes ? la diverſe face des temps

les amusemens des promesses ; l'illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années & les intérêts ; & la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sçait jamais ce qu'il voudra, & qui souvent ne sçait pas bien ce qu'il veut, & qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres ? O éternel Roi des siecles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfere ; voilà ce qui éblouit les ames qu'on appelle grandes ! Dans ces déplorables erreurs, la Princesse Palatine avoit les vertus que le monde admire, & qui font qu'une ame séduite s'admire elle-même : inébranlable dans ses amitiés, & incapable de manquer aux devoirs humains. La Reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étoient désunis. Un nouveau conquérant s'éleve en Suede. On y voit un autre Gustave non moins fier, ni moins hardi, ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Gustave parut à la Pologne surprise & trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles tout prêt à la mettre en pieces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voyoit fondre sur l'ennemi avec la vîtesse d'un aigle ? Où sont ces ames guerrieres, ces marteaux d'armes tant vantés, & ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain ! Ni les chevaux ne sont vîtes, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur ? En même-temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidele, & plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à son secours dans son désespoir :

Tout nage dans le ſang, & on ne tombe que ſur des corps morts. La Reine n'a plus de retraite ; elle a quitté le Royaume : après de courageux, mais de vains efforts, le Roi eſt contraint de la ſuivre : réfugiés dans la Siléſie, où ils manquent des choſes les plus néceſſaires, il ne leur reſte qu'à conſidérer de quel côté alloit tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains, & frappé de tant de coups à ſa racine, ou qui enleveroit les rameaux épars.
Dan. 9. Dieu en avoit diſpoſé autrement. La Pologne
21. 10. étoit néceſſaire à ſon Egliſe, & lui devoit un
Ezech. vengeur. Il la regardoit en pitié. Sa main puiſ-
31. 30. ſante ramene en arriere le Suédois indompté,
2. *Reg.* tout frémiſſant qu'il étoit. Il ſe venge ſur le
19. 28. Danois, dont la ſoudaine invaſion l'avoit rappellé, & déja il la réduit à l'extrêmité. Mais l'Empire & la Hollande ſe remuent contre un Conquérant, qui menaçoit tout le Nord de la ſervitude. Pendant qu'il raſſemble de nouvelles forces, & médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des Cieux : le redouté Capitaine tombe au plus beau temps de ſa vie, & la Pologne eſt délivrée. Mais le premier rayon d'eſpérance vint de la Princeſſe Palatine, honteuſe de n'envoyer que cent mille livres au Roi & à la Reine de Pologne, elle les envoie du moins avec une incroyable promptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou de ce que ce ſecours vint ſi à propos, ou de ce qu'il vint d'une main dont on ne l'attendoit pas, ou de ce que, ſans chercher d'excuſe dans le mauvais état où ſe trouvoient ſes affaires, la Princeſſe Palatine s'ôta tout pour ſoulager une ſœur qui ne l'aimoit pas : Les

deux Princesses ne furent plus qu'un même cœur : la Reine parut vraiment Reine par une bonté & par une magnificence dont le bruit a retenti par toute la terre ; & la Princesse Palatine joignit au respect qu'elle avoit pour une aînée de ce rang & de ce mérite, une éternelle reconnoissance.

Quel est, Messieurs, cet aveuglement dans une ame chrétienne, & qui le pourroit comprendre, d'être incapable de manquer aux hommes, & de ne craindre pas de manquer à Dieu, comme si le culte de Dieu ne tenoit aucun rang parmi les devoirs ? Contez-nous donc maintenant, vous qui le sçavez, toutes les grandes qualités de la Princesse Palatine ; faites-nous voir, si vous le pouvez, toutes les graces de cette douce éloquence qui s'insinuoit dans les cœurs par des tours si nouveaux & si naturels ; dites qu'elle étoit généreuse, libérale, reconnoissante, fidelle dans ses promesses, juste : vous ne faites que raconter ce qui l'attachoit à elle-même. Je ne vois dans tout ce récit que le Prodigue de l'Evangile, qui veut avoir son partage, qui veut jouir de soi-même & des biens que son pere lui a donnés, qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maison paternelle *dans un pays écarté*, où il dissipe tant de rares trésors ; & en un mot, où il donne au monde tout ce que Dieu vouloit avoir. Pendant qu'elle contentoit le monde, & se contentoit elle-même, la Princesse Palatine n'étoit pas heureuse : & le vuide des choses humaines se faisoit sentir à son cœur. Elle n'étoit heureuse, ni pour avoir avec l'estime du monde qu'elle avoit tant

Luc. 15. 12. 31.

desirée, celle du Roi même ; ni pour avoir l'amitié & la confiance de Philippe, & des deux Princesses qui ont fait successivement avec lui la seconde lumiere de la Cour : de Philippe, dis-je, ce grand Prince, que ni sa naissance, ni sa valeur, ni la victoire elle-même, quoiqu'elle se donne à lui avec tous ses avantages, ne peuvent enfler, & de ces deux grandes Princesses, dont on ne peut nommer l'une sans douleur, ni connoître l'autre sans l'admirer. Mais peut-être que le solide établissement de la famille de notre Princesse achevera son bonheur. Non, elle n'étoit heureuse, ni pour avoir placé auprès d'elle la Princesse Anne sa chere fille, & les délices de son cœur, ni pour l'avoir placée dans une Maison où tout est grand. Que sert de s'expliquer davantage ? On dit tout ; quand on prononce seulement le nom de Louis de Bourbon, Prince de Condé, & de Henri-Jules de Bourbon, Duc d'Anguien. Avec un peu plus de vie, elle auroit vu les grands dons, & le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus après lui, se plaire à le reconnoître par de dignes distinctions. C'est ce qu'elle devoit attendre du mariage de la Princesse Anne. Celui de la Princesse Bénédictine ne fut guere moins heureux, puisqu'elle épousa Jean Frédéric, Duc de Brunswic & de Hanovre, Souverain puissant, qui avoit joint le sçavoir avec la valeur, la Religion Catholique avec les vertus de sa Maison, & pour comble de joie à notre Princesse, le service de l'Empire avec les intérêts de la France. Tout étoit grand dans sa fa-

mille ; & la Princeſſe Marie ſa fille n'auroit eu à deſirer ſur la terre qu'une vie plus longue. Que s'il falloit avec tant d'éclat la tranquillité & la douceur, elle trouvoit dans un Prince auſſi grand d'ailleurs que celui qui honore cette audience, avec les grandes qualités, celles qui pouvoient contenter ſa délicateſſe ; dans la Ducheſſe ſa chere fille, un naturel tel qu'il le falloit à un cœur comme le ſien, un eſprit qui ſe fait ſentir ſans vouloir briller, une vertu qui devoit bientôt forcer l'eſtime du monde, & comme une vive lumiere, percer tout-à-coup avec grand éclat un beau, mais ſombre nuage. Cette alliance fortunée lui donnoit une perpétuelle & étroite liaiſon avec la Princeſſe qui de tout temps avoit le plus ravi ſon eſtime : Prince qu'on admire autant dans la paix que dans la guerre, en qui l'Univers attentif ne voit plus rien à deſirer, & s'étonne de trouver enfin toutes les vertus en un ſeul homme. Que falloit-il davantage, & que manquoit-il au bonheur de notre Princeſſe ? Dieu qu'elle avoit connu, & tout avec lui. Une fois elle lui avoit rendu ſon cœur. Les douceurs céleſtes qu'elle avoit goûtées ſous les ailes de Saint Fare, étoient revenues dans ſon eſprit. Retirée à la campagne, ſéqueſtrée du monde, elle s'occupa trois ans entiers à régler ſa conſcience & ſes affaires. Un million qu'elle retira du Duché de Réthelois, ſervit à multiplier ſes bonnes œuvres ; & la premiere fut d'acquitter ce qu'elle devoit avec une ſcrupuleuſe régularité, ſans ſe permettre ces compoſitions ſi adroitement colorées, qui ſouvent ne ſont

qu'une injuſtice, couverte d'un nom ſpécieux. Eſt-ce donc ici cet heureux retour que je vous promets depuis ſi long-temps ? non, Meſſieurs : vous ne verrez encore à cette fois qu'un plus déplorable éloignement. Ni les conſeils de la Providence, ni l'état de la Princeſſe ne permettoient qu'elle partageât tant ſoit peu ſon cœur : une ame comme la ſienne ne ſouffre point de tels partages : & il falloit ou tout-à-fait rompre, ou ſe rengager tout-à-fait avec le monde. Les affaires l'y rappellerent : ſa piété s'y diſſipa encore une fois : elle éprouva que Jeſus-Chriſt n'a pas dit en vain : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus* : *L'Etat de l'homme qui retombe devient pire que le premier.* Tremblez, ames réconciliées, qui renoncez ſi ſouvent à la grace de la pénitence : tremblez, puiſque chaque chûte creuſe ſous vos pas de nouveaux abymes : tremblez enfin au terrible exemple de la Princeſſe Palatine. A ce coup le Saint-Eſprit irrité ſe retire : les ténebres s'épaiſſiſſent, la foi s'éteint. Un ſaint Abbé, dont la doctrine & la vie ſont un ornement de notre ſiecle, ravi d'une converſion auſſi admirable & auſſi parfaite que celle de notre Princeſſe, lui ordonna de l'écrire pour l'édification de l'Egliſe. Elle commence ce récit en confeſſant ſon erreur. Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien donné aux hommes de plus efficace pour effacer leurs péchés, que la grace de les reconnoître, recevez l'humble confeſſion de votre ſervante ; & en mémoire d'un tel ſacrifice, s'il lui reſte quelque choſe à expier après une ſi longue pénitence, faites-lui ſentir aujourd'hui vos mi-

Luc. 11. 28.

féricordes. Elle confeffe donc, Chrétiens, qu'elle avoit tellement perdu les lumieres de la Foi, que lorfqu'on parloit férieufement des Myfteres de la Religion, elle avoit peine à retenir ces ris dédaigneux qu'excitent les perfonnes fimples, lorfqu'on leur voit croire des chofes impoffibles: *Et*, pourfuit-elle, *c'eût été pour moi le plus grand de tous les miracles, que de me faire fermement croire le Chriftianifme*. Que n'eût-elle pas donné pour obtenir ce miracle? Mais l'heure marquée par la divine Providence n'étoit pas encore venue. C'étoit le temps où elle devoit être livrée à elle-même pour mieux fentir dans la fuite la merveilleufe victoire de la Grace. Ainfi elle gémiffoit dans fon incrédulité qu'elle n'avoit pas la force de vaincre. Peu s'en faut qu'elle ne s'emporte jufqu'à la dérifion qui eft le dernier excès, & comme le triomphe de l'orgueil; & qu'elle ne fe trouve parmi *ces moqueurs dont le jugement eft fi proche*, felon la parole du Sage: *Parata funt derisoribus judicia*. Déplorable aveuglement! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui détaché de toute autre caufe, & ne tenant qu'à lui feul, remplit tous les temps & tous les lieux, & porte par toute la terre, avec l'impreffion de fa main, le caractere de fon autorité: c'eft Jesus-Chrift & fon Eglife. Il a mis dans cette Eglife une autorité, feule capable d'abaiffer l'orgueil, & de relever la fimplicité; & qui également propre aux fçavans & aux ignorans, imprime aux uns & aux autres un même refpect. C'eft contre cette autorité que les libertins fe révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu ces

Prov. 19. 29.

rares genies, qu'ont-ils vu plus que les autres? Quelle ignorance est la leur! & qu'il seroit aisé de les confondre, si, foibles & présomptueux, ils ne craignoient d'être instruits! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés, à cause qu'ils y succombent, & que les autres qui les ont vues, les ont méprisées? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien, ils n'ont pas même de quoi établir le néant, auxquels ils esperent après cette vie, & ce misérable partage ne leur est pas assuré. Ils ne sçavent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice & à la vertu: qu'elle idole! que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, & encore ce qu'il a créé capable d'un bon & d'un mauvais choix: qui leur dira, ou ce qu'il lui plaît, ou ce qui l'offense, ou ce qui l'appaise? Par où ont-ils deviné, que tout ce qu'on pense de ce premier Être, soit indifférent, & que toutes les Religions qu'on voit sur la terre lui soient également bonnes? Parce qu'il y en a de fausses, s'ensuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puisse plus connoître l'ami sincere, parce qu'on est environné de trompeurs? Est-ce peut-être que tous ceux qui errent sont de bonne foi? l'homme ne peut-il pas, selon sa coutume, s'en imposer à lui-même? Mais quel supplice ne méritent pas les obstacles qu'il aura mis par ses préventions à des lumieres plus pures? Où a-t-on pris que la peine & la récompense ne soient que pour les jugemens humains; & qu'il n'y ait pas en Dieu une justice, dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle? Que s'il est une telle

juſtice, ſouveraine, & par conſéquent inévitable; divine, & par conſéquent infinie : qui nous dira qu'elle n'agiſſe jamais ſelon ſa nature, & qu'une juſtice infinie ne s'exerce pas à la fin par un ſupplice infini & éternel ? Où en ſont donc les impies, & quelle aſſurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace ? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin ſe plonger dans l'abyme de l'athéïſme, & mettront-ils leur repos dans une fureur, qui ne trouve preſque point de place dans les eſprits ? qui leur réſoudra ces doutes, puiſqu'ils veulent les appeller de ce nom ? Leur raiſon, qu'ils prennent pour guide, ne préſente à leur eſprit que des conjectures & des embarras. Les abſurdités où ils tombent en niant la Religion, deviennent plus inſoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne ; & pour ne vouloir pas croire des Myſteres incompréhenſibles, ils ſuivent, l'un après l'autre, d'incompréhenſibles erreurs. Qu'eſt-ce donc après tout, Meſſieurs, qu'eſt-ce que leur malheureuſe incrédulité, ſinon une erreur ſans fin, une témérité qui haſarde tout, un étourdiſſement volontaire, & en un mot un orgueil qui ne peut ſouffrir ſon remede, c'eſt-à-dire, qui ne peut ſouffrir une autorité légitime ? Ne croyez pas que l'homme ne ſoit emporté que par l'intempérance des ſens. L'intempérance de l'eſprit n'eſt pas moins flatteuſe. Comme l'autre, elle ſe fait des plaiſirs cachés, & s'irrite par la défenſe. Ce ſuperbe croit s'élever au-deſſus de tout & au-deſſus de lui-même, quand il s'éleve, ce lui ſemble, au-deſſus de la Religion qu'il a ſi

long-temps révérée : il ſe met au rang des gens déſabuſés : il inſulte en ſon cœur aux foibles eſprits qui ne font que ſuivre les autres ſans rien trouver par eux-mêmes ; & devenu le ſeul objet de ſes complaiſances, il ſe fait lui-même ſon Dieu. C'eſt dans cet abyme profond que la Princeſſe Palatine alloit ſe perdre. Il eſt vrai qu'elle deſiroit avec ardeur de connoître la vérité. Mais où eſt la vérité ſans la foi, qui lui paroiſſoit impoſſible, à moins que Dieu ne l'établit en elle par un miracle? Que lui ſervoit d'avoir conſervé la connoiſſance de la Divinité? Les eſprits même les plus déréglés n'en rejettent pas l'idée, pour n'avoir point à ſe reprocher un aveuglement trop viſible. Un Dieu qu'on fait à ſa mode, auſſi patient, auſſi inſenſible que nos paſſions le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on ſe donne de penſer tout ce qu'on veut, fait qu'on croit reſpirer un air nouveau. On s'imagine jouir de ſoi-même & de ſes deſirs; & dans le droit qu'on penſe acquérir de ne ſe rien refuſer, on croit tenir les biens, & on les goûte par avance.

En cet état, Chrétiens, où la foi même eſt perdue, c'eſt-à-dire, où le fondement eſt renverſé, que reſtoit-il à notre Princeſſe, que reſtoit-il à une ame, qui par un juſte Jugement de Dieu étoit déchue de toutes les graces, & ne tenoit à J. C. par aucun lien? qu'y reſtoit-il, Chrétiens, ſi ce n'eſt ce que dit S. Auguſtin? Il reſtoit la ſouveraine miſere, &
Pſ. 50. la ſouveraine miſericorde: *Reſtabat magna miſeria, & magna miſericordia.* Il reſtoit ce ſecret regard d'une Providence miſéricordieuſe qui la

vouloit

vouloit rappeller des extrémités de la terre; & voici quelle fut la premiere touche. Prêtez l'oreille, Messieurs, elle a quelque chose de miraculeux. Ce fut un songe admirable, de ceux que Dieu même fait venir du Ciel par le ministere des Anges, dont les images sont si nettes & si démêlées, où l'on voit je ne sçai quoi de céleste. Elle crut, c'est elle-même qui le raconte au saint Abbé : Ecoutez, & prenez garde sur-tout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertissemens divins, & la conduite de la Grace. Elle crut, dis-je, *que marchant seule dans une forêt, elle y avoit rencontré un aveugle dans une petite loge. Elle s'approche pour lui demander s'il étoit aveugle de naissance, ou s'il l'étoit devenu par quelque accident. Il répondit qu'il étoit aveugle né. Vous ne sçavez donc pas, reprit-elle, ce que c'est que la lumiere qui est si belle & si agréable, & le soleil qui a tant d'éclat & de beauté. Je n'ai, dit-il, jamais joui de ce bel objet, & je ne m'en puis former aucune idée. Je ne laisse pas de croire, continua-t-il, qu'il est d'une beauté ravissante. L'aveugle parut alors changer de voix & de visage, & prenant un ton d'autorité : Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choses très-excellentes & très-admirables qui échappent à notre vue, & qui n'en sont ni moins vraies, ni moins désirables, quoiqu'on ne les puisse ni comprendre, ni imager.* C'est en effet qu'il manque un sens aux incrédules comme à l'aveugle, & ce sens, c'est Dieu qui le donne selon ce que dit saint Jean : *Il nous a donné un sens pour connoître le vrai Dieu, & pour être en son vrai fils : Dedit nobis sensum, ut cognosca-* 1. Joa. 5. 28.

mus verum Deum, & simus in vero Filio ejus. Notre Princesse le comprit. En même-temps, au milieu d'un songe si mystérieux, *elle fit l'application de la belle comparaison de l'aveugle aux vérités de la Religion & de l'autre vie* : ce sont ses mots que je vous rapporte. Dieu, qui n'a besoin ni de temps ni d'un long circuit de raisonnemens pour se faire entendre, tout-à-coup lui ouvrit les yeux. Alors, par une soudaine illumination, *elle se sentit si éclairée*, c'est elle-même qui continue à vous parler, *& tellement transportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchoit depuis si long-temps, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, dont le discours lui découvroit une plus belle lumiere que celle dont il étoit privé : Et*, dit-elle, *il se répandit dans mon cœur une joie si douce, & une foi si sensible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer.* Vous attendez, Chrétiens, quel sera le réveil d'un sommeil si doux & si merveilleux. Ecoutez, & reconnoissez que ce songe est vraiment divin. *Elle s'éveilla là dessus*, dit-elle, *& se trouva dans le même état où elle s'étoit vue dans cet admirable songe, c'est-à-dire, tellement changée, qu'elle avoit peine à le croire.* Le miracle qu'elle attendoit est arrivé ; elle croit, elle qui jugeoit la foi impossible : Dieu la change par une lumiere soudaine, & par un songe qui tient de l'extase. Tout suit en elle de la même force. *Je me levai*, poursuit-elle, *avec précipitation : mes actions étoient mêlées d'une joie & d'une activité extraordinaires.* Vous le voyez, cette nouvelle vivacité qui animoit ses actions, se ressent encore dans ses paroles. *Tout ce que je lisois sur la Religion me*

touchoit jusqu'à répandre des larmes. Je me trouvois à la Messe dans un état bien différent de celui où j'avois accoutumée d'être. Car c'étoit de tous les mysteres celui qui me paroissoit le plus incroyable. *Mais alors*, dit-elle, *il me sembloit sentir la présence réelle de Notre-Seigneur, à-peu-près comme l'on sent les choses visibles, & dont l'on ne peut douter.* Ainsi elle passa tout-à-coup d'une profonde obscurité à une lumiere manifeste. Les nuages de son esprit sont dissipés : miracle aussi étonnant que celui où Jesus-Christ fit tomber en un instant des yeux de Saul converti, cette espece décaille dont ils étoient couverts. Qui donc ne s'écrieroit à un si soudain changement : *Le doigt de Dieu est ici.* La suite ne permet pas d'en douter ; & l'opération de la grace se reconnoît dans ses fruits. Depuis ce bienheureux moment, la foi de notre Princesse fut inébranlable ; & même cette joie sensible qu'elle avoit à croire, lui fût continuée quelque-temps. Mais au milieu de ces célestes douceurs, la justice divine eut son tour. L'humble Princesse ne crut pas qu'il lui fût permis d'approcher d'abord des saints Sacremens. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés parmi tant d'illusions, & à préparer sa Confession. Dans l'approche du jour desiré où elle espéroit de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissa ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si longue & si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal ; & aux approches de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des Sacremens de l'Eglise ! qui, donnés ou dif-

Act. 9. 18.
Exod. 8. 19.

férés, font sentir à l'ame la miséricorde de Dieu, ou tout le poids de ses vengeances. Son Confesseur qu'elle appelle la trouve sans force, incapable d'application, & prononçant à peine quelques mots entrecoupés : il fut contraint de remettre la confession au lendemain. Mais il faut qu'elle vous raconte elle-même quelle nuit elle passa dans cette attente. Qui sçait si la Providence n'aura pas amené ici quelque ame égarée, qui doive être touchée de ce récit ? *Il est*, dit-elle, *impossible de s'imaginer les étranges peines de mon esprit, sans les avoir éprouvées. J'appréhendois à chaque moment le retour de ma syncope, c'est-à-dire, ma mort & ma damnation. J'avouois bien que je n'étois pas digne d'une miséricorde que j'avois si long-temps négligée : & je disois à Dieu dans mon cœur, que je n'avois aucun droit de me plaindre de sa justice ; mais qu'enfin, chose insupportable ! je ne le reverrois jamais ; que je serois éternellement avec ses ennemis, éternellement sans l'aimer, éternellement haïe de lui. Je sentois tendrement ce déplaisir, & je le sentois même, comme je crois*, ce sont ses propres paroles, *entierement détachée des autres peines de l'enfer.* Le voilà, mes cheres Sœurs, vous le connoissez, le voilà ce pur amour que Dieu lui-même répand dans les cœurs, avec toutes ses délicatesses & dans toute sa vérité. La voilà cette crainte qui change les cœurs ; non point la crainte de l'esclave qui craint l'arrivée d'un maître fâcheux ; mais la crainte d'une chaste épouse, qui craint de perdre ce qu'elle aime. Ces sentimens tendres, mêlés de larmes & de frayeur, aigrissoient son mal jusqu'à la dernie-

re extrêmité. Nul n'en pénétroit la cause, on attribuoit ces agitations à la fievre dont elle étoit tourmentée. Dans cet état pitoyable, pendant qu'elle se regardoit comme une personne réprouvée & presque sans espérance de salut, Dieu, qui fait entendre ses vérités en telle maniere, & sous telle figure qu'il lui plaît, continua de l'instruire comme il a fait Joseph & Salomon; & durant l'assoupissement que l'accablement lui causa, il lui mit dans l'esprit cette parabole si semblable à celle de l'Evangile. Elle voit paroître ce que Jesus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de sa tendresse; une poule devenue mere, empressée autour des petits qu'elle conduisoit. Un d'eux s'étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide. Elle accourt, elle lui arrache cet innocent animal. En même-temps on lui crie d'un autre côté qu'il falloit le rendre au ravisseur, dont on étendroit l'ardeur en lui enlevant sa proie. *Non*, dit-elle, *je ne le rendrai jamais*. En ce moment elle s'éveilla, & l'application de la figure qui lui avoit été montrée, se fit en un instant dans son esprit, comme si on lui eût dit: *Si vous, qui êtes mauvaise, ne pouvez vous résoudre à rendre ce petit animal que vous avez sauvé; pourquoi croyez-vous que Dieu, infiniment bon, vous redonnera au Démon, après vous avoir tirée de sa puissance? Espérez & prenez courage.* A ces mots elle demeura dans un calme & dans une joie qu'elle ne pouvoit exprimer, *comme si un Ange lui eût appris*, ce sont encore ses paroles, *que Dieu ne l'abandonneroit pas*. Ainsi tomba tout-à-coup la fu-

Matth. 23. 37.

Matth. 7. 11.

Marc. 4. 39.

Luc. 8. 24. reur des vents & des flots à la voix de Jesus-Christ qui les menaçoit, & il ne fit pas un moindre miracle dans l'ame de notre sainte Pénitente, lorsque parmi les frayeurs d'une conscience alarmée, & *les douleurs de l'Enfer*, Ps. 17. 6. il lui fit sentir tout-à-coup par une vive confiance, avec la rémission de ses péchés, cette *paix qui surpasse toute intelligence*. Philip. 4. 7. Alors une joie céleste saisit tous ses sens, *les os humiliés tressaillirent*. Ps. 50. 20. Souvenez-vous, ô sacré Pontife, quand vous tiendrez en vos mains la sainte Victime qui ôte les péchés du monde, souvenez-vous de ce miracle de sa grace. Et vous, saints Prêtres, venez; & vous, saintes Filles, & vous Chrétiens, venez aussi, ô pécheurs: tous ensemble, commençons d'une même voix le cantique de la délivrance, & ne cessons de répéter avec David: *Que Dieu est bon! que sa miséricorde est éternelle!* Ps. 135. Il ne faut point manquer à de telles graces, ni les recevoir avec mollesse. La Princesse Palatine change en un moment toute entiere: nulle parure que la simplicité; nul ornement que la modestie. Elle se montre au monde à cette fois, mais ce fut pour lui déclarer qu'elle avoit renoncé à ses vanités. Car aussi, quelle erreur à une Chrétienne, & encore à une Chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'est digne que de son mépris? de peindre & de parer l'idole du monde? de retenir comme par force, & avec mille artifices autant indignes qu'inutiles, ces graces qui s'envolent avec le temps? Sans s'effrayer de ce qu'on diroit, sans craindre, comme autrefois, ce vain fantôme des ames infirmes, dont les Grands sont épouvantés plus que tous les autres, la

Princesse Palatine parut à la Cour si différente d'elle-même, & dès-lors elle renonça à tous les jeux, jusqu'aux plus innocens, se soumettant aux séveres loix de la pénitence chrétienne, & ne songeant qu'à restreindre & à punir une liberté qui n'avoit pu demeurer dans ses bornes. Douze ans de persévérance au milieu des épreuves les plus difficiles, l'ont élevée à un éminent degré de sainteté. La regle qu'elle se fit dès le premier jour fut immuable, toute sa maison y entra : chez elle on ne faisoit que penser d'un exercice de piété à un autre. Jamais l'heure de l'oraison ne fut changée ni interrompue, pas même par les maladies. Elle sçavoit que dans ce commerce sacré tout consiste à s'humilier sous la main de Dieu, & moins à donner qu'à recevoir. Ou plutôt, selon le précepte de Jesus-Christ, son oraison fut perpétuelle pour être égale au besoin. La lecture de l'Evangile & des Livres saints en fournissoit la matiere : si le travail *Luc. 18. 13.* sembloit l'interrompre, ce n'étoit que pour la continuer d'une autre sorte. Par le travail on charmoit l'ennui, on ménageoit le temps, on guérissoit la langueur de la paresse, & les pernicieuses rêveries de l'osiveté. L'esprit se relâchoit pendant que les mains industrieusement occupées, s'exerçoient dans des ouvrages dont la piété avoit donné le dessein : c'étoit ou des habits pour les pauvres, ou des ornemens pour les Autels. Les Pseaumes avoient succédé aux Cantiques des joies du siecle. Tant qu'il n'étoit point nécessaire de parler, la sage Princesse gardoit le silence : la vanité & les médisances qui soutiennent

tout le commerce du monde, lui faisoient craindre tous les entretiens : & rien ne lui paroissoit ni agréable, ni sûr que la solitude. Quand elle parloit de Dieu, le goût intérieur d'où sortoient toutes ses paroles, se communiquoit à ceux qui conversoient avec elle, & les nobles expressions qu'on remarquoit dans ses discours ou dans ses écrits, venoient de la haute idée qu'elle avoit conçue des choses divines. Sa foi ne fut pas moins simple que vive : dans les fameuses questions qui ont troublé en tant de manieres le repos de nos jours, elle déclaroit hautement qu'elle n'avoit autre part à y prendre, que celle d'obéir à l'Eglise. Si elle eût la fortune des Ducs de Nevers ses peres, elle en auroit surpassé la pieuse magnificence, quoique cent Temples fameux en portent la gloire jusqu'au Ciel, *& que les Eglises des Saints publient leurs aumônes.* Le Duc son pere avoit fondé dans ses terres de quoi marier tous les ans soixante filles : riche oblation, présent agréable. La Princesse sa fille en marioit aussi tous les ans ce qu'elle pouvoit, ne croyant pas assez honorer les libéralités de ses ancêtres, si elle ne les imitoit. On ne peut retenir ses larmes quand on lui voit épancher son cœur sur de vielles femmes qu'elle nourrissoit. Des yeux si délicats firent leurs délices de ces visages ridés, de ces membres courbés sous les ans. Ecoutez ce qu'elle en écrit au fidele Ministre de ses charités ; & dans un même discours, apprenez à goûter la simplicité & la charité chrétienne. *Je suis ravie*, dit-elle, *que l'affaire de nos bonnes vieilles soit si avancée. Achevons vite*

Eccl. 31. 11.

au nom de Notre-Seigneur ; ôtons vîtement une bonne femme de l'étable où elle eſt , & la mettons dans un de ces petits lits. Quelle nouvelle vivacité ſuccede à celle que le monde inſpire: Elle pourſuit : *Dieu me donnera peut-être de la ſanté, pour aller ſervir cette paralytique : au moins je le ferai par mes ſoins, ſi les forces me manquent ; & joignant mes maux aux ſiens, je les offrirai plus hardiment à Dieu. Mandez-moi ce qu'il faut pour la nourriture & les uſtenſiles de ces pauvres femmes ; peu à peu nous les mettrons à leur aiſe.* Je me plais à répéter toutes ces paroles, malgré les oreilles délicates : elles effacent les diſcours les plus magnifiques, & je voudrois ne parler plus que ce langage. Dans les néceſſités extraordinaires, ſa charité faiſoit de nouveaux efforts. Le rude hiver des années dernieres, acheva de la dépouiller de ce qui lui reſtoit de ſuperflu ; tout devint pauvre dans ſa maiſon & ſur ſa perſonne : elle voyoit diſparoître avec une joie ſenſible les reſtes des pompes du monde ; & l'aumône lui apprenoit à ſe retrancher tous les jours quelque choſe de nouveau. C'eſt en effet la vraie grace de l'aumône, en ſoulageant les beſoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres beſoins, c'eſt-à-dire, ces beſoins honteux qu'y fait la délicateſſe, comme ſi la nature n'étoit pas aſſez accablée de néceſſités. Qu'attendez-vous, Chrétiens, à vous convertir, & pourquoi déſeſpérez-vous de votre ſalut ? Vous voyez la perfection où s'éleve l'ame pénitente, quand elle eſt fidelle à la grace. Ne craignez ni la maladie, ni les dégoûts, ni les tentations, ni les peines les plus

cruelles. Une perſonne ſi ſenſible & ſi déli-cate, qui ne pouvoit ſeulement entendre nommer les maux, a ſouffert douze ans entiers, & preſque ſans intervalle, ou les plus vives douleurs, ou des langueurs qui épuiſoient le corps & l'eſprit; & cependant durant tout ce temps, & dans les tourmens inouis de ſa derniere maladie, où ſes maux s'augmenterent juſqu'aux derniers excès, elle n'a eu à ſe repentir que d'avoir une ſeule fois ſouhaité une mort plus douce. Encore réprima-t-elle ce foible deſir, en diſant auſſi-tôt après avec Jeſus-Chriſt, la priere du ſacré myſtere du Jardin; c'eſt ainſi qu'elle appelloit la priere de l'agonie de notre Sauveur : *O mon Pere, que votre volonté ſoit faite, & non pas la mienne.* Ses maladies lui ôterent la conſolation qu'elle avoit tant deſirée d'accomplir ſes premiers deſſeins, & de pouvoir achever ſes jours ſous la diſcipline & dans l'habit de Sainte Fare. Son cœur donné ou plutôt rendu à ce Monaſtere, où elle avoit goûté les premieres graces, a témoigné ſon deſir; & ſa volonté a été aux yeux de Dieu un ſacrifice parfait. C'eût été un ſoutien ſenſible à une ame comme la ſienne d'accomplir de grands ouvrages pour le ſervice de Dieu; mais elle eſt menée par une autre voie, par celle qui crucifie d'avantage, qui ſans rien laiſſer entreprendre à un eſprit courageux, le tient accablé & anéanti ſous la rude loi de ſouffrir. Encore s'il eût plu à Dieu de lui conſerver ce goût ſenſible de la piété, qu'il avoit renouvellé dans ſon cœur au commencement de ſa pénitence : mais non, tout lui eſt ôté; ſans ceſſe elle eſt travaillée de

Luc. 22. 42.

peines insupportables, *ô Seigneur*, disoit le saint homme Job, *vous me tourmentez d'une maniere merveilleuse!* C'est que sans parler ici de ses autres peines, il portoit au fond de son cœur une vive & continuelle appréhension de déplaire à Dieu. Il voyoit d'un côté sa sainte justice, devant laquelle les Anges ont peine à soutenir leur innocence. Il le voyoit avec ces yeux éternellement ouverts observer toutes les démarches, compter tous les pas d'un pécheur, & *garder ses péchés comme sous le sceau*, pour les lui représenter au dernier jour: *Signasti quasi in sacculo delicta mea.* D'un autre côté, il ressentoit ce qu'il y a de corrompu dans le cœur de l'homme! *Je craignois*, dit-il, *toutes mes œuvres.* Que vois-je? le péché! le péché par-tout! Et il s'écrioit jour & nuit: *O Seigneur, pourquoi n'ôtez-vous pas mes péchés?* & que ne retranchez-vous une fois ces malheureux jours où l'on ne fait que vous offenser, afin qu'il ne soit pas dit, *que je sois contraire à la parole du Saint?* Tel étoit le fonds de ses peine; & ce qui paroît de si violent dans ses discours, n'est que la délicatesse d'une conscience qui se redoute elle-même, ou l'excès d'un amour qui craint de déplaire.

Job. 10. 16.

Ibid 14. 16. 17.

Ibid. 9. 28.

Ibid. 7. 21.

Ibid. 6. 10.

La Princesse Palatine souffrit quelque chose de semblable. Quel supplice à une conscience timorée! Elle croyoit voir par-tout dans ses actions un amour-propre déguisé en vertu. Plus elle étoit clairvoyante, plus elle étoit tourmentée. Ainsi Dieu l'humilioit par ce qui a coutume de nourrir l'orgueil, & lui faisoit un remede de la cause de son mal. Qui pourroit dire par quelles terreurs elle arri-

rivoit aux délices de la sainte Table ? mais elle ne perdoit pas la confiance. *Enfin*, dit-elle, c'est ce qu'elle écrit au S. Prêtre que Dieu lui avoit donné pour la soutenir dans ses peines : *Enfin je suis parvenue au divin banquet. Je m'étois levée dès le matin pour être devant le jour aux portes du Seigneur : mais lui seul sçait les combats qu'il a fallu rendre.* La matinée se passoit dans un cruel exercice. *Mais à la fin*, poursuivit-elle, *malgré mes foiblesses, je me suis comme traînée moi-même aux pieds de notre-Seigneur ; & j'ai connu qu'il falloit, puisque tout s'est fait en moi par la force de la divine Bonté, que je reçusse encore avec une espece de force ce dernier & souverain bien.* Dieu lui découvroit dans ses peines l'ordre secret de sa Justice sur ceux qui ont manqué de fidélité aux graces de la pénitence. *Il n'appartient pas*, disoit-elle, *aux esclaves fugitifs, qu'il faut aller reprendre par force, de les ramener comme malgré eux, de s'asseoir au festin avec les enfans & les amis ; c'est assez qu'il leur soit permis de venir recueillir à terre les miettes qui tombent de la table de leur Seigneur.* Ne vous étonnez pas, Chrétiens, si je ne fais plus, foible orateur, que répéter les paroles de la Princesse Palatine : c'est que j'y ressens la manne cachée, & le goût des Ecritures divines, que ses peines & ses sentimens lui faisoient entendre. Malheur à moi, si dans cette Chaire j'aime mieux me chercher moi-même que votre salut, & si je ne préfere à mes inventions, quand elles pourroient vous plaire, les expériences de cette Princesse, qui peuvent vous convertir ! Je n'ai regret qu'à ce que je laif-

ſe, & je ne puis vous taire ce qu'elle a écrit touchant les tentations d'incrédulité. *Il eſt bien croyable*, diſoit-elle, *qu'un Dieu, qui aime infiniment, en donne des preuves proportionnées à l'infinité de ſon amour, & à l'infinité de ſa puiſſance: & ce qui eſt propre à la Toute-Puiſſance d'un Dieu, paſſe de bien loin la capacité de notre foible raiſon. C'eſt*, ajoute-t-elle, *ce que je me dis à moi-même quand les démons tâchent d'étonner ma foi; & depuis qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur*, remarquez ces belles paroles, *que ſon amour eſt la cauſe de tout ce que nous croyons, cette réponſe me perſuade plus que tous les livres.* C'eſt en effet l'abrégé de tous les ſaints Livres, & de toute la doctrine chrétienne. Sortez, parole éternelle, Fils unique du Dieu vivant, ſortez du bienheureux ſein de votre Pere, & venez annoncer aux hommes le ſecret que vous y voyez. Il l'a fait, & durant trois ans il n'a ceſſé de nous dire le ſecret des conſeils de Dieu. Mais *Joan. 8, 28.* tout ce qu'il en a dit eſt renfermé dans ce ſeul mot de ſon Evangile: *Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné ſon Fils unique.* Ne *Joan. 3, 16.* demandez plus ce qu'il a uni en Jeſus-Chriſt, le Ciel & la terre, & la croix avec les grandeurs; *Dieu a tant aimé le monde.* Eſt-il incroyable que Dieu aime, & que la bonté ſe communique? Que ne fait pas entreprendre aux ames courageuſes l'amour de la gloire, aux ames les plus vulgaires l'amour des richeſſes; à tous enfin, tout ce qui porte le nom d'amour? Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines: & voilà les prodiges dont l'homme eſt capable. Que ſi l'homme qui n'eſt

que foiblesse, tente l'impossible, Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire? Disons donc pour toute raison dans tous les mysteres: *Dieu a tant aimé le monde*. C'est la doctrine du Maître, & le Disciple bien aimé l'avoit bien comprise. De son temps un Cérinthe, un Hérésiarque, ne vouloit pas croire qu'un Dieu eût pu se faire homme, & se faire victime des pécheurs. Que lui répondit cet Apôtre Vierge, ce Prophete du Nouveau Testament, cet aigle, ce Théologien par excellence, ce saint Vieillard qui n'avoit de force que pour prêcher la charité, & pour dire: *Aimez-vous les uns les autres en Notre-Seigneur*; que répondit-il à cet Hérésiarque? Quel symbole, quelle nouvelle confession de foi opposa-t-il à son hérésie naissante? Ecoutez, & admirez. *Nous croyons*, dit-il, *& nous confessons l'amour que Dieu a pour nous: Et nos credimus charitati quam habet Deus in nobis*. C'est là toute la foi des Chrétiens: c'est la cause & l'abrégé de tout le symbole. C'est là que la Princesse Palatine a trouvé la résolution de ses anciens doutes. Dieu a aimé: c'est tout dire. S'il a fait, disoit-elle, de si grandes choses pour déclarer son amour dans l'Incarnation, que n'aura-t-il pas fait pour le consommer dans l'Eucharistie, pour se donner, non plus en général à la nature humaine, mais à chaque fidele en particulier? Croyons donc, avec Saint Jean, en l'amour d'un Dieu: la foi nous paroîtra douce, en la prenant par un endroit si tendre. Mais n'y croyons pas à demi à la maniere des Hérétiques, dont l'un en retranche

1 Joan. 5. 17.

une chose, & l'autre une autre; l'un le Mystere de l'Incarnation, & l'autre celui de l'Eucharistie, chacun ce qui lui déplaît : foibles esprits, ou plutôt cœurs étroits & entrailles resserrées, que la foi & la charité n'ont pas assez dilatées pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu. Pour nous, croyons sans réserve, & prenons le remede entier, quoi qu'il en coûte à notre raison. Pourquoi veut-on que les prodiges coûtent tant à Dieu? Il n'y a plus qu'un seul prodige que j'annonce aujourd'hui au monde. O Ciel, ô Terre, étonnez-vous à ce prodige nouveau! C'est que parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y a tant d'incrédules & tant d'insensibles. N'en augmentez pas le nombre qui va croissant tous les jours. N'alléguez plus votre malheureuse incrédulité, & ne faites pas une excuse de votre crime. Dieu a des remedes pour vous guérir, & il ne reste qu'à les obtenir par des vœux continuels. Il a sçu prendre la sainte Princesse dont nous parlons par le moyen qu'il lui a plu : il en a d'autres pour vous jusqu'à l'infini; & vous n'avez rien à craindre, que de désespérer de ses bontés. Vous osez nommer vos ennuis, apres les peines terribles où vous l'avez vue? Cependant, si quelquefois elle desiroit en être un peu soulagée, elle se le reprochoit à elle-même. *Je commence*, disoit-elle, *à m'appercevoir que je cherche le Paradis terrestre à la suite de* Jesus-Christ, *au lieu de chercher la montagne des Olives & le Calvaire par où il est entré dans sa gloire.* Voilà ce qu'il lui servit de méditer l'Evangile nuit & jour, & de se nourrir de la

2. Cor. 6. 11. 12.

parole de vie. C'eſt encore ce qui lui fit dire cette admirable parole : *Qu'elle aimoit mieux vivre & mourir ſans conſolation que d'en chercher hors de Dieu.* Elle a porté ces ſentimens juſqu'à l'agonie : & prête à rendre l'ame, on entendit qu'elle diſoit d'une voix mourante : *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera : mais j'eſpere en ſes miſéricordes.* Cette parole de confiance emporta ſon ame ſainte au ſéjour des Juſtes. Arrêtons ici, Chrétiens : & vous, Seigneur, impoſez ſilence à cet indigne Miniſtre, qui ne fait qu'affoiblir votre parole. Parlez dans les cœurs, Prédicateur inviſible, & faites que chacun ſe parle ſoi-même. Parlez, mes Freres, parlez : je ne ſuis ici que pour aider vos réflexions. Elle viendra cette heure derniere : elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il faut dire avec Anne de Gonzague : Il n'y a plus ni Princeſſe, ni Palatine ; ces grands noms dont on s'étourdit ne ſubſiſtent plus. Il faut dire avec elle : Je m'en vais, je ſuis emporté par une force inévitable ; tout fuit, tout diminue, tout diſparoît à mes yeux. Il ne reſte plus à l'homme que le néant & le péché : pour tout fond, le néant ; pour toute acquiſition, le péché. Le reſte qu'on croyoit tenir, échappe ; ſemblable à de l'eau gelée dont le vil cryſtal ſe fond entre les mains qui le ſerrent, & ne fait que le ſalir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achevera d'éteindre la voix, ce qui répandra la frayeur dans toutes les vaines : *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera* ; dans un moment, je ſerai entre ces mains, dont Saint Paul écrit en tremblant ;

Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas
de Dieu : & encore : *C'est une chose horrible* Gal. 6.
de tomber entre les mains du Dieu vivant ; en- 7.
tre ces mains, où tout est action, où tout est Heb. 10.
vie ; rien ne s'affoiblit, ni se relâche, ni ne 31.
se ralentit jamais. Je m'en vais voir, si ces mains toutes-puissantes me seront favorables ou rigoureuses ; si je serai éternellement, ou parmi leurs dons, ou sous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire nécessairement avec notre Princesse. Mais pourrons-nous ajouter avec
une conscience aussi tranquille : *J'espere en sa* Luc. 3.
miséricorde. Car, qu'aurions-nous fait pour 4.
la fléchir ? Quand aurions-nous écouté *la voix* Ibid. 8.
de celui qui crie dans le désert : *Préparez les voies du Seigneur* ? Comment ? par la pénitence ! Mais serons-nous fort contens d'une pénitence commencée à l'agonie, qui n'aura jamais été éprouvée, dont jamais on n'aura vu aucun fruit ; d'une pénitence imparfaite ; d'une pénitence nulle, douteuse, si vous le voulez, sans forces, sans réflexions, sans loisir pour en réparer les défauts ? N'en est-ce pas assez pour être pénétré de crainte jusques dans la moëlle des os ? Pour celle dont nous parlons, ah ! mes Freres, toutes les vertus qu'elle a pratiquées se ramassent dans cette derniere parole, dans ce dernier acte de sa vie : la foi, le courage, l'abandon à Dieu, la crainte de ses jugemens, & cet amour plein de confiance, qui seul efface tous les péchés. Je ne m'étonne donc pas, si le saint Pasteur qui l'assista dans sa derniere maladie, & qui recueillit ses derniers soupirs, pénétré de tant de vertus, les porta jusques dans la Chaire,

& ne put s'empêcher de les célébrer dans l'assemblée des Fideles. Siecle vainement subtil, où l'on veut pécher avec raison, où la foiblesse veut s'autoriser par des maximes, où tant d'ames insensées cherchent leur repos dans le naufrage de la foi, & ne font d'effort contre elles-mêmes pour la vaincre, au lieu de leurs passions, les remords de leur conscience : la Princesse Palatine s'est donnée
Is. 8. 18. *comme un signe & un prodige : in signum & in portentum.* Tu la verras au dernier jour comme je t'en ai menacé, confondre ton impénitence & tes vaines excuses : Tu la verras se joindre à ces saintes Filles, & à toute la troupe des Saints : & qui pourra soutenir
Zach. 12. 10. leurs redoutables clameurs ? Mais que sera-ce quand Jesus-Christ paroîtra lui-même à ces
Malac. 8. 9. malheureux, quand ils verront celui qu'ils auront percé, comme dit le Prophete, dont ils auront r'ouvert toutes les plaies, & qu'il leur dira d'une voix terrible : *Pourquoi me déchirez-vous par vos blasphêmes*, nation impie ? *Me configitis gens tota.* Ou si vous ne le faisiez pas par vos paroles, pourquoi le faisiez-vous par vos œuvres ? Ou pourquoi avez-vous marché dans mes voies d'un pas incertain, comme si mon autorité étoit douteuse ? Race infidele, me connoissez-vous à cette fois ? Suis-je votre Roi, suis-je votre Juge, suis-je votre Dieu ? Apprenez-le par votre supplice.
Matth. 8. 12. Là commencera ces pleurs éternelles ; là ce grincement de dents, qui n'aura jamais de fin. Pendant que les orgueilleux seront con-
Ps. 66. 25. fondus, vous Fideles, *qui tremblez à sa parole*, en quelqu'endroit que vous soyez de

cet Auditoire, peu connus des hommes & connus de Dieu, vous commencerez à lever la tête. *Luc* 22. 28. Si, touchés des saints exemples que je vous propose, vous laissez attendrir vos cœurs : si Dieu a béni le travail par lequel je tâche de vous enfanter en Jesus-Christ, & que trop indigne Ministre de ses conseils, je n'y aie pas été moi-même un obstacle, vous bénirez la volonté divine, qui vous aura conduits à la pompe funebre de cette pieuse Princesse, où vous aurez peut-être trouvé le commencement de la véritable vie. Et vous, Prince, qui l'avez tant honorée pendant qu'elle étoit au monde, qui, favorable interprete de ses moindres desirs, continuez votre protection & vos soins à tout ce qui lui fut cher, & qui lui donnez les dernieres marques de piété avec tant de magnificence & tant de zele : vous, Princesse, qui gémissez en lui rendant ce triste devoir, & qui avez espéré de la voir revivre dans ce discours : que vous dirai-je pour vous consoler ? Comment pourrai-je, Madame, arrêter ce torrent de larmes, que le temps n'a pas épuisé, que tant de justes sujets de joie n'ont pas tari? Reconnoissez ici le monde : reconnoissez ses maux toujours plus réels que ses biens & ses douleurs, par conséquent plus vives & plus pénétrantes que ces joies. Vous avez perdu ces heureux momens où vous jouissiez des tendresses d'une mere qui n'eut jamis son égale : vous avez perdu cette source inépuisable de sages conseils : vous avez perdu ces consolations qui par un charme secret faisoient oublier les maux dont la vie humaine n'est jamais exempte.

mais il vous reſte ce qu'il y a de plus précieux, l'eſpérance de la rejoindre dans le ſéjour de l'éternité; & en attendant ſur la terre, le ſouvenir de ſes inſtructions, l'image de ſes vertus, & les exemples de ſa vie.





ORAISON FUNEBRE

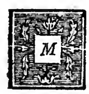
DE MESSIRE

MICHEL LE TELLIER,

CHANCELIER DE FRANCE.

Posside sapientiam, accuire prudentiam ; arripe illam, & exaltabit te : glorificaberis ab ea cùm eam fueris amplexatus. *Prov. 4.*

Possédez la sagesse, & acquérez la prudence ; si vous la cherchez avec ardeur, elle vous élèvera, & vous remplira de gloire quand vous l'aurez embrassée.



ESSEIGNEURS,

En louant l'homme incomparable dont cette illustre assemblée célebre les funérailles, & honore les vertus, je louerai la sagesse même : & la sagesse que je dois louer dans ce discours, n'est pas celle qui éleve les hommes & qui *A Mes- seigneurs les Ev- ques q*

étoient présens en habit. agrandit les maisons; ni celle qui gouverne les Empires, qui regle la paix & la guerre, & enfin qui dicte les loix, & qui dispense les graces. Car encore que ce grand Ministre, choisi par la divine Providence pour présider aux conseils du plus sage de tous les Rois, ait été le plus digne instrument des desseins les mieux concertés que l'Europe ait jamais vus; encore que la sagesse après l'avoir gouverné dès son enfance, l'ait porté aux plus grands honneurs & au comble des félicités humaines: sa fin nous a fait paroître que ce n'étoit pas pour ces avantages qu'il en écoutoit les conseils. Ce que nous lui avons vu quitter sans peine, n'étoit pas l'objet de son amour. Il a connu la sagesse que le monde ne connoît pas: cette sagesse *qui vient d'en haut*, *qui descend du Pere des lumieres*, & qui fait marcher les hommes dans les sentiers de la justice. C'est elle dont la prévoyance s'étend aux siecles futurs, & enferme dans ses desseins l'éternité toute entiere. Touché de ses immortels & invisibles attraits, il l'a recherchée avec ardeur, selon le précepte du Sage. *Sa Sagesse vous élevera*, dit Salomon, *& vous donnera de la gloire quand vous l'aurez embrassée.* Mais ce sera une gloire que le sens humain ne peut comprendre. Comme ce sage & puissant Ministre aspiroit à cette gloire, il l'a préférée à celle dont il se voyoit environné sur la terre. C'est pourquoi sa modération l'a toujours mis au-dessus de sa fortune. Incapable d'être ébloui des grandeurs humaines, comme il y paroît sans ostentation, il y est vu sans envie: & nous remarquons dans sa conduite ces trois

Jac. 3. 39.

caractères de la véritable ſageſſe : qu'élevé ſans empreſſement aux premiers honneurs, il a vécu auſſi modeſte que grand, que dans ſes importans emplois, ſoit qu'il nous paroiſſe, comme Chancelier, chargé de la principale adminiſtration de la Juſtice, ou que nous le conſidérions dans les autres occupations d'un long miniſtere, ſupérieur à ſes intérêts, il n'a regardé que le bien public : & qu'enfin dans une heureuſe vieilleſſe prête à rendre avec ſa grande ame le ſacré dépôt de l'autorité ſi bien confiée à ſes ſoins, il a vu diſparoître toute ſa grandeur avec ſa vie ſans qu'il lui en ait coûté un ſeul ſoupir ; tant il avoit mis en lieu haut & inacceſſible à la mort ſon cœur & ſes eſpérances, de ſorte qu'il nous paroît, ſelon la promeſſe du Sage, dans *une gloire immortelle*, pour s'être ſoumis aux loix de la véritable ſageſſe, & pour avoir fait céder à la modeſtie l'éclat ambitieux des grandeurs humaines, l'intérêt particulier à l'amour du bien public, & la vie même au deſir des biens éternels. C'eſt la gloire qu'a remporté Très-haut & Puiſſant Seigneur Meſſire Michel le Tellier, Chevalier Chancelier de France.

Le Grand Cardinal de Richelieu achevoit ſon glorieux miniſtere, & finiſſoit tout enſemble une vie pleine de merveilles. Sous ſa ferme & prévoyante conduite, la puiſſance d'Autriche ceſſoit d'être redoutée, & la France, ſortie enfin des guerres civiles, commençoit à donner le branle aux affaires de l'Europe. On avoit une attention particuliere à celle d'Italie : & ſans parler des autres raiſons, Louis XIII, de glorieuſe & triomphante mémoire,

devoit sa protection à la Duchesse de Savoye sa sœur & à ses enfans. Jules Mazarin, dont le nom devoit être si grand dans notre histoire, employé par la Cour de Rome en diverses négociations, s'étoit donné à la France, & propre par son génie & par ses correspondances à ménager les esprits de sa nation, il avoit fait prendre un cours si heureux aux conseils du Cardinal de Richelieu, que ce Ministre se crut obligé de l'élever à la Pourpre. Par là il sembla montrer son successeur à la France; & le Cardinal Mazarin s'avançoit secretement à la premiere place. En ce temps, Michel le Tellier, encore Maître des Requêtes, étoit Intendant de Justice en Piémont. Mazarin, que ses négociations attiroient souvent à Turin, fut ravi d'y trouver un homme d'une si grande capacité, & d'une conduite si sûre dans les affaires: car les ordres de la Cour obligeoient l'Ambassadeur à concerter toutes choses avec l'Intendant, à qui la divine Providence faisoit faire ce léger apprentissage des affaires d'Etat. Il ne falloit qu'en ouvrir l'entrée à un génie si perçant, pour l'introduire bien avant dans les secrets de la politique. Mais son esprit modéré ne se perdoit pas dans ces vastes pensées; & renfermé, à l'exemple de ses peres, dans les modestes emplois de la Robe, il ne jettoit pas seulement les yeux sur les engagemens éclatans, mais périlleux de la Cour. Ce n'est pas qu'il ne parut toujours supérieur à ses emplois. Dès sa premiere jeunesse tout cédoit aux lumieres de son esprit; aussi pénétrant & aussi net qu'il étoit grave & sérieux. Poussé par ses amis, il avoit passé du Grand Conseil,

sage

sage compagnie où sa réputation vit encore, à l'importante charge de Procureur du Roi. Cette grande Ville se souvient de l'avoir vu, quoique jeune, avec toutes les qualités d'un grand Magistrat, opposé non-seulement aux brigues & aux partialités qui corrompent l'intégrité de la Justice, & aux préventions qui en obscurcissent les lumieres, mais encore aux voies irrégulieres & extraordinaires où elle perd avec sa constance la véritable autorité de ses jugemens. On y vit enfin tout l'esprit & les maximes d'un Juge qui, attaché à la regle, ne porte pas dans son Tribunal ses propres pensées ni des adoucissemens ou des rigueurs arbitraires, & qui veut que les loix gouvernent & non pas les hommes. Telle est l'idée qu'il avoit de la Magistrature. Il apporta ce même esprit dans le Conseil, où l'autorité du Prince, qu'on y exerce avec un pouvoir plus absolu, semble ouvrir un champ plus libre à la Justice; & toujours semblable à lui-même, il y suivit dès-lors la même regle qu'il y a établie depuis, quand il en a été le Chef.

Et certainement, Messieurs, je puis dire avec confiance, que l'amour de la Justice étoit comme né avec ce grave Magistrat, & qu'il croissoit avec lui dès son enfance. C'est aussi de cette heureuse naissance que sa modestie se fit un rempart contre les louanges qu'on donnoit à son intégrité, & l'amour qu'il avoit pour la Justice ne lui parut pas mériter le nom de vertu, parce qu'il le portoit, disoit-il, en quelque maniere dans le sang. Mais Dieu, qui l'avoit prédestiné à être un exemple de justice dans un si beau regne & dans la premiere Charge

d'un si grand Royaume, lui avoit fait regarder le devoir de Juge où il étoit appellé, comme le moyen particulier qu'il lui donnoit pour accomplir l'œuvre de son salut. C'étoit la sainte pensée qu'il avoit toujours dans le cœur; c'étoit la belle parole qu'il avoit toujours à la bouche; & par-là il faisoit assez connoître combien il avoit pris le goût véritable de la piété Chrétienne. S. Paul en a mis l'exercice, non pas dans ces pratiques particulieres que chacun se fait à son gré, plus attaché à ces loix qu'à celles de Dieu; mais à se sanctifier dans son état, & *chacun dans les emplois de sa vocation* : *Unusquisque in quâ vocatione vocatus est*. Mais si, selon la doctrine de ce grand Apôtre, on trouve la sainteté dans les emplois les plus bas, & qu'un esclave s'éleve à la perfection dans le service d'un maître mortel, pourvu qu'il sçache regarder l'ordre de Dieu, à quelle perfection l'ame Chrétienne ne peut-elle pas aspirer dans l'auguste & saint ministere de la Justice, puisque, selon l'Ecriture, *l'on y exerce le Jugement, non des hommes; mais du Seigneur même* : Ouvrez les yeux, Chrétiens, contemplez ces augustes tribunaux où la Justice rend ses oracles : vous y verrez avec David *les Dieux de la terre, qui meurent à la vérité comme des hommes*, mais qui cependant doivent juger comme des Dieux, sans crainte, sans passion, sans intérêt; le Dieu des Dieux à leur tête, comme le chante ce grand Roi d'un ton si sublime dans ce divin Pseaume *Dieu assiste*, dit-il, *à l'assemblée des Dieux*, & *au milieu il juge les Dieux*. O Juges, quelle Majesté de vos séances! quel Président de vos assemblées! mais aussi quel censeur de

1. Cor. 7. 20.

2. Paral. 19. 6.

Ps. 81.

vos Jugemens ! Sous ses yeux redoutables, notre sage Magistrat écoutoit également le riche & le pauvre ; d'autant plus pur & d'autant plus ferme dans l'administration de la justice, que sans porter ses regards sur les hautes places dont tout le monde le jugeoit digne, il mettoit son élévation comme son étude, à se rendre parfait dans son état. Non, non, ne le croyez pas, que la justice habite jamais dans les ames où l'ambition domine. Toute ame inquiete & ambitieuse est incapable de regle. L'ambition a fait trouver ces dangereux expédiens, où, semblable à un sépulcre blanchi, un Juge artificieux ne regarde que les apparences de la justice. Ne parlons pas des corruptions qu'on a honte d'avoir à se reprocher. Parlons de la lâcheté ou de la licence d'une justice arbitraire, qui sans regle & sans maxime, se tourne au gré de l'ami puissant. Parlons de la complaisance, qui ne veut jamais ni trouver le fil, ni arrêter le progrès d'une procédure malicieuse. Que dirai-je du dangereux artifice qui fait prononcer à la justice, comme autrefois aux démons, des oracles ambigus & captieux ? Que dirai-je des difficultés qu'on suscite dans l'exécution, lorsqu'on n'a pu refuser la justice à un droit trop clair ? *La loi est déchirée*, comme disoit le Prophete, *& le jugement n'arrive jamais à sa perfection : Non pervenit usque ad finem judicium.* Lorsque le Juge veut s'agrandir, & qu'il change en une souplesse de cour le rigide & inexorable ministere de la justice, il fait naufrage contre ses écueils. On ne voit dans ses jugemens qu'une justice imparfaite ; semblable, je ne craindrai

Habac. 1. 6.

pas de le dire, à la justice de Pilate : justice qui fait semblant d'être vigoureuse à cause qu'elle résiste aux tentations médiocres, & peut-être aux clameurs d'un peuple irrité, mais qui tombe & disparoît tout-à-coup, lorsqu'on allegue, sans ordre même & mal-à-propos, le nom de César. Que dis-je, le nom de César ? Ces ames prostituées à l'ambition ne se mettent pas à si haut prix ; tout ce qui parle, tout ce qui approche, ou les gagne, ou les intimide, & la justice se retire d'avec elles. Que si elle s'est construit un sanctuaire éternel & incorruptible dans le cœur du sage Michel le Tellier, c'est que libre des empressemens de l'ambition, il se voit élevé aux plus grandes places, non par ses propres efforts, mais par la douce impulsion d'un vent favorable, ou plutôt, comme l'événement l'a justifié, par un choix particulier de la divine Providence. Le Cardinal de Richelieu étoit mort, peu regretté de son Maître, qui craignit de lui devoir trop. Le gouvernement passé fut odieux : ainsi de tous les Ministres le Cardinal Mazarin, plus nécessaire & plus important, fut le seul dont le crédit se soutint ; & le Secrétaire d'Etat chargé des ordres de la guerre, ou rebuté d'un traitement qui ne répondoit pas à son attente, ou déçu par la douceur apparente du repos qu'il crut trouver dans la solitude, ou flatté d'une secrete espérance de se voir plus avantageusement rappellé par la nécessité de ses services, ou agité de ces je ne sçai quelles inquiétudes dont les hommes ne sçavent pas se rendre raison à eux-mêmes, se résolut tout-à-coup à quitter cette grande charge. Le temps étoit arrivé que notre sage Ministre devoit être montré à son

Prince & à sa Patrie. Son mérite le fit chercher à Turin sans qu'il y pensât. Le Cardinal Mazarin, plus heureux, comme vous verrez, de l'avoir trouvé, qu'il ne le conçut alors, rappella au Roi ses agréables services; & le rapide moment d'une conjoncture imprévue, loin de donner lieu aux sollicitations, n'en laissa pas même aux desirs. Louis XIII rendit au Ciel son ame juste & pieuse; & il parut que notre Ministre étoit réservé au Roi son fils. Tel étoit l'ordre de la Providence, & je vois ici quelque chose de ce qu'on lit dans Isaïe. La sentence partit d'en-haut, & il fut dit à Sobna, chargé d'un ministere principal: *Je t'ôterai de ton poste, & je te déposerai de ton ministere: Expellam te de statione tua, & de ministerio tuo deponam te. En ce temps j'appellerai mon serviteur Eliakim, & je le revêtirai de ta puissance.* Mais un plus grand honneur lui est destiné: le temps viendra que par l'administration de la Justice, *il sera le pere des habitans de Jérusalem & de la maison de Juda: Erit pater habitantibus Jérusalem. La clef de la maison de David*, c'est-à-dire, de la maison régnante, *sera attachée à ses épaules: il ouvrira, & personne ne pourra fermer: il fermera, & personne ne pourra ouvrir:* il aura la souveraine dispensation de la justice & des graces.

Parmi ces glorieux emplois, notre Ministre a fait voir à toute la France que sa modération, durant quarante ans, étoit le fruit d'une sagesse consommée. Dans les fortunes médiocres, l'ambition encore tremblante se tient si cachée, qu'à peine se reconnoît-elle elle-même. Lorsqu'on se voit tout-d'un-coup élevé

aux places les plus importantes, & que je ne sçai quoi nous dit dans le cœur, qu'on mérite d'autant plus de si grands honneurs, qu'ils sont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne se possede plus ; & si vous me permettez de vous dire une pensée de saint Chrysostome, c'est aux hommes vulgaires un trop grand effort, que celui de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à eux. Mais notre sage Ministre ne s'y laissa pas emporter. Quel autre parut d'abord plus capable des grandes affaires ? Qui connoissoit mieux les hommes & les temps ? Qui prévoyoit de plus loin, & qui donnoit des moyens plus sûrs pour éviter les inconvéniens dont les grandes entreprises sont invironnées ? Mais dans une si haute capacité & dans une si belle réputation, qui jamais a remarqué ou sur son visage un air dédaigneux, ou la moindre vanité dans ses paroles ? Toujours libre dans la conversation, toujours grave dans les affaires, & toujours aussi modéré que fort & insinuant dans ses discours, il prenoit sur les esprits un ascendant que la seule raison lui donnoit. On voyoit & dans sa maison & dans sa conduite, avec des mœurs sans reproche, tout également éloigné des extrémités, tout enfin mesuré par la sagesse. S'il sçut soutenir le poids des affaires, il sçut aussi les quitter & reprendre son premier repos. Poussé par la cabale, Chavile le vit tranquille durant plusieurs mois au milieu de l'agitation de toute la France. La Cour le rappelle en vain : il persiste dans sa paisible retraite, tant que l'état des affaires le put souffrir, encore qu'il n'ignorât pas ce qu'on machinoit contre lui durant son absence ; &

il ne parut pas moins grand en demeurant sans action, qu'il l'avoit paru en se soutenant au milieu des mouvemens les plus harsardeux. Mais dans le plus grand calme de l'Etat aussitôt qu'il lui fut permis de se reposer des occupations de sa Charge sur un fils qu'il n'eût jamais donné au Roi, s'il ne l'eût sentit capable de le bien servir; après qu'il eut reconnu que le nouveau Secrétaire d'Etat sçavoit avec une ferme & continuelle action suivre les desseins, & exécuter les ordres d'un Maître si entendu dans l'art de le guerre: ni la hauteur des entreprises ne surpassoit sa capacité, ni les soins infinis de l'éxécution n'étoient au-dessus de sa vigilance; tout étoit prêts aux lieux destinés, l'Ennemi également menacé dans toutes ses places; les troupes aussi vigoureuses que disciplinées n'attendoient que les derniers ordres du grand Capitaine, & l'ardeur que ses yeux inspirent; tout tombe sous ses coups, & il se voit l'arbitre du monde; alors le zélé Ministre dans une entiere vigueur d'esprit & de corps, croit qu'il pouvoit se permettre une vie plus douce. L'épreuve en est hasardeuse pour un homme d'Etat; & la retraite presque toujours a trompé ceux qu'elle flattoit de l'espérance du repos. Celui-ci fut d'un caractere plus ferme. Les Conseils où il assistoit lui laissoient presque tout son temps, & après cette grande foule d'hommes & d'affaires qui l'environnoit, il s'étoit lui-même réduit à une espece d'oisiveté & de solitude; mais il la sçut soutenir. Les heures qu'il avoit libres furent remplies de bonnes lectures, & ce qui passe toutes les lectures, de sérieuses réflexions sur

les erreurs de la vie humaine, & sur les vains travaux des politiques, dont il avoit tant d'expérience. L'Eternité se présentoit à ses yeux, comme le digne objet du cœur de l'homme. Parmi ces sages pensées, & renfermé dans un doux commerce avec ses amis, aussi modestes que lui ; car il sçavoit les choisir de ce caractere, & il leur apprenoit à le conserver dans les emplois les plus importans & de la plus haute confiance, il goûtoit un véritable repos dans la maison de ses peres, qu'il avoit accommodée peu à peu à sa fortune présente, sans lui faire perdre les traces de l'ancienne simplicité, jouissant en sujet fidele des prospérités de l'Etat & de la gloire de son Maître. La Charge de Chancelier vaqua, & toute la France la destinoit à un Ministre si zélé pour la justice : Mais, comme dit le Sage, *autant que le Ciel s'éleve & que la terre s'incline au-dessous de lui, autant le cœur des Rois est impénétrable.* Enfin le moment du Prince n'étoit pas encore arrivé ; & le tranquille Ministre, qui connoissoit les dangereuses jalousies des Cours, & les sages tempéramens des conseils des Rois, sçut encore lever les yeux vers la divine Providence, dont les décrets éternels reglent tous ces mouvemens. Lorsqu'après de longues années il se vit élevé à cette grande Charge, encore qu'elle reçût un nouvel éclat en sa personne, où elle étoit jointe à la confiance du Prince ; sans s'en laisser éblouir, le modeste Ministre disoit seulement que le Roi, pour couronner plutôt la longueur que l'utilité de ses services, vouloit donner un titre à son tombeau, & un ornement à sa famille. Tout

Prov. 25. 3.

le reste de sa conduite répondit à de si beaux commencemens. Notre siecle, qui n'avoit point vu de Chancelier si autorisé, vit en celui-ci autant de modération & de douceur que de dignité & de force, pendant qu'il ne cessoit de se regarder, comme devant bientôt rendre compte à Dieu d'une si grande administration. Ses fréquentes maladies le mirent souvent aux prises avec la mort : exercé par tant de combats, il en sortoit toujours plus fort & plus résigné à la volonté divine. La pensée de la mort ne rendit pas sa vielleſſe moins tranquille ni moins agréable. Dans la même vivacité, on lui vit faire seulement de plus graves réfléxions sur la caducité de son âge, & sur le désordre extrême que causeroit dans l'Etat une si grande autorité dans des mains trop foibles. Ce qu'il avoit vu arriver à tant de sages vieillards qui sembloient n'être plus rien que leur ombre propre, le rendoit continuellement attentif à lui-même. Souvent il se disoit en son cœur, que le plus malheureux effet de cette foiblesse de l'âge, étoit de se cacher à ses propres yeux ; de sorte que tout-à-coup on se trouve plongé dans l'abyme, sans avoir pu remarquer le fatal moment d'un insensible déclin : il conjuroit ses enfans par toute la tendresse qu'il avoit pour eux, & par toute leur reconnoissance, qui faisoit sa consolation dans ce court reste de vie, de l'avertir de bonne-heure, quand ils verroient sa mémoire vaciller ou son jugement s'affoiblir, afin que par un reste de force il pût garantir le public & sa propre conscience des maux dont les menaçoit l'infirmité de son âge.

Et lors même qu'il sentoit son esprit entier, il prononçoit la même sentence, si le corps abattu n'y répondoit pas : car c'étoit la résolution qu'il avoit prise dans sa derniere maladie : & plutôt que de voir languir les affaires avec lui, si ses forces ne lui revenoient, il se condamnoit en rendant les Sceaux, à rentrer dans la vie privée, dont aussi jamais il n'avoit perdu le goût ; au hasard de s'ensévelir tout vivant, & de vivre peut-être assez pour se voir long-temps traversé par la dignité qu'il auroit quittée, tant il étoit au-dessus de sa propre élévation, & de toutes les grandeurs humaines.

Mais ce qui rend sa modération plus digne de nos louanges, c'est la force de son genie né pour l'action, & la vigueur qui durant cinq ans lui fit dévouer sa tête aux fureurs civiles. Si aujourd'hui je me vois contraint de retracer l'image de nos malheurs, je n'en ferai point d'excuse à mon Auditoire, où de quelque côté que je me tourne, tout ce qui frappe mes yeux, me montre une fidélité irréprochable, ou peut-être une courte erreur réparée par de longs services. Dans ces fatales conjonctures, il falloit à un Ministre étranger, un homme d'un ferme génie & d'une égale sûreté, qui nourri dans les compagnies, connût les ordres du Royaume & l'esprit de la Nation. Pendant que la magnanime & intrépide Régente étoit obligée à montrer le Roi enfant aux Provinces, pour dissiper les troubles qu'on y excitoit de toutes parts : Paris & le cœur du Royaume demandoient un homme capable de profiter des momens, sans attendre de nouveaux ordres, & sans

troubler le concert de l'Etat. Mais le Ministre lui-même souvent éloigné de la Cour, au milieu de tant de conseils, que l'obscurité des affaires, l'incertitude des événemens, & les différens intérêts faisoient hasarder, n'avoit-il pas besoin d'un homme que la Régente pût croire ? Enfin il falloit un homme, qui pour ne pas irriter la haine publique déclarée contre le ministere, sçût se conserver de la créance dans tous les parties, & ménager les restes de l'autorité. Cet homme si nécessaire au jeune Roi, à la Régente, à l'Etat, au Ministre, aux cabales mêmes, pour ne les précipiter pas aux dernieres extrémités par le désespoir : vous me prévenez, Messieurs, c'est lui dont nous parlons. C'est donc ici qu'il parut comme un génie principal. Alors nous le vîmes s'oublier lui-même ; & comme un sage Pilote, sans s'étonner ni des vagues, ni des orages, ni de son propre péril, aller droit comme au terme unique d'une si périlleuse navigation, à la conservation du corps de l'Etat, & au rétablissement de l'autorité Royale. Pendant que la Cour réduisoit Bordeaux, & que Gaston laissé à Paris pour le maitenir dans le dévoir, étoit environné de mauvais conseils : le Tellier fut le Chusai qui les confondit, & qui assura la victoire à l'Oint du Seigneur. Fallut-il éventer les Conseils d'Espagne, & découvrir le secret d'une paix trompeuse que l'on proposoit, afin d'exciter la sédition pour peu qu'on l'eût différée ? Le Tellier en fit d'abord accepter les offres : notre Plénipotentiaire partit ; & l'Archiduc, forcé d'avouer qu'il n'avoit pas de pouvoir,

2. Rég. 17.

Prov. 30. 5.

fit connoître lui-même au peuple ému ; si toutefois un peuple ému connoît quelque chose, qu'on ne faisoit qu'abuser de sa crédulité. Mais s'il y eut jamais une conjoncture où il fallut montrer de la prévoyance & un courage intrédide, ce fut lorsqu'il s'agit d'assurer la garde de trois illustres captifs. Quelle cause les fit arrêter : si ce fut ou des soupçons, ou des vérités, ou de vaines terreurs, en de vrais périls, & dans un pas si glissant des précautions nécessaires : qui le pourra dire à la postérité ? Quoi qu'il en soit, l'Oncle du Roi est persuadé : on croit pouvoir s'assurer des autres Princes & on fait des coupables, en les traitant comme tels. Mais où garder des lions toujours prêts à rompre leurs chaînes ; pendant que chacun s'efforce de les avoir en sa main, pour les retenir ou les lâcher au gré de son ambition ou de ses vengeances ? Gaston, que la Cour avoit attiré dans ses sentimens, étoit inaccessible aux factieux ? Ne vois-je pas au contraire autour de lui des ames hautaines, qui pour faire servir les Princes à leurs intérêts cachés, ne cessoient de lui inspirer qu'il devoit s'en rendre le maître ? De quelle importance, de quel éclat, de quelle réputation au-dedans & au-dehors d'être le maître du sort du Prince de Condé ? Ne craignons point de le nommer, puisqu'enfin tout est surmonté par la gloire de son grand nom & de ses actions immortelles. L'avoir entre ses mains, c'étoit avoir la victoire même qui le suit éternellement dans les combats. Mais il étoit juste que ce précieux dépôt de l'Etat demeurât entre les mains du Roi, & il lui appartenoit de garder une si noble partie de

son sang. Pendant donc que notre Ministre travailloit à ce glorieux ouvrage où il y alloit de la Royauté & du salut de l'Etat, il fut seul en bute aux factieux. Lui seul, disoient-ils, sçavoit dire & taire ce qu'il falloit. Seul, il sçavoit épancher & retenir son discours : & impénétrable, il pénétroit tout ; & pendant qu'il tiroit le secret des cœurs, il ne disoit, maître de lui-même, que ce qu'il vouloit. Il perçoit dans tous les secrets, démêloit toutes les intrigues ; découvroit les entreprises les plus cachées & les plus sourdes machinations. C'étoit ce sage dont il est écrit : *Les conseils se récelent dans le cœur de l'homme à la maniere d'un profond abyme, sous une eau dormante ; mais l'homme sage les épuise* ; il en découvre le fond : *Sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri : vir sapiens exauriet illud.* Lui seul réunissoit les gens de bien, rompoit les liaisons des factieux, en déconcertoit les desseins, & alloit recueillir dans les égarés ce qu'il y restoit quelquefois de bonnes intentions. Gaston ne croyoit que lui ; & lui seul sçavoit profiter des heureux momens, & des bonnes dispositions d'un si grand Prince. *Venez, venez, faisons contre lui de secretes menées : Venite, cogitemus adversùs eum cogitationes.* Unissons-nous pour le décréditer, tous ensemble, *frappons-le de notre langue, & ne souffrons plus qu'on écoute tous ses beaux discours : Percutiamus eum linguâ, neque attendamus universos sermones ejus.* Mais on faisoit contre lui de plus funestes complots. Combien reçut-il d'avis secrets que sa vie n'étoit pas en sûreté ? & il connoissoit dans le parti, de ces

Prov. 20. 5.

Jer. 18. 18.

fiers courages dont la force malheureuse & l'esprit extrême ose tout, & sçait trouver des exécuteurs. Mais sa vie ne lui fut pas précieuse, pourvu qu'il fût fidele à son ministere. Pouvoit-il faire à Dieu un plus beau sacrifice, que de lui offrir une ame pure de l'iniquité de son siecle, & dévouée à son Prince & à sa Patrie? Jesus nous a montré l'exemple : les Juifs mêmes le reconnoissoient pour un si bon citoyen, qu'ils crurent ne pouvoir donner auprès de lui une meilleure recommandation à ce Centenier, qu'en disant à notre Sauveur : *Il aime notre nation.* Jérémie a-t-il plus versé de larmes que lui sur les ruines de sa patrie? Que n'a pas fait ce Sauveur miséricordieux pour prévenir les malheurs de ces citoyens? Fidele au Prince comme à son pays, il n'a pas craint d'irriter l'envie des Pharisiens en défendant les droits de César : & lorsqu'il est mort pour nous sur le Calvaire, victime de l'Univers, il a voulu que le plus chéri de ses Evangélistes remarquât, qu'il mouroit spécialement *pour sa nation : quia moriturus erat pro gente.* Si notre zélé Ministre, touché de ces vérités, exposa sa vie, craignoit-il de hasarder sa fortune? Ne sçait-on pas qu'il falloit souvent s'exposer aux inclinations du Cardinal son bienfaiteur? Deux fois, en grand politique, ce judicieux favori sçut céder au temps, & s'éloigner de la Cour. Mais il le faut dire ; toujours il y vouloit revenir trop tôt. Le Tellier s'opposoit à ses impatiences jusqu'à se rendre suspect : & sans craindre ni ses envieux, ni les défiances d'un Ministre également soupçonneux & ennuyé de son état, il alloit d'un pas intrépide où la raison d'Etat

le déterminoit. Il sçut suivre ce qu'il conseilloit. Quand l'éloignement de ce grand Ministre eut attiré celui de ses confidens, supérieur par cet endroit au Ministre même dont il admiroit d'ailleurs les profonds conseils, nous l'avons vu retiré dans sa maison, où il conserva sa tranquillité parmi les incertitudes des émotions populaires & d'une Cour agitée ; & résigné à la Providence, il vit sans inquiétude frémir à l'entour des flots irrités : & parce qu'il souhaitoit le rétablissement du Ministre, comme un soutien nécessaire de la réputation & de l'autorité de la Régence, & non pas, comme plusieurs autres, pour son intérêt, que le poste qu'il occupoit lui donnoit assez de moyens de ménager d'ailleurs : aucun mauvais traitement ne le rebutoit. Un beau frere, sacrifié malgré ses services, lui montroit ce qu'il pouvoit craindre. Il sçavoit, crime irrémissible dans les Cours, qu'on écoutoit des propositions contre lui-même ; & peut-être que sa place eût été donnée, si on eût pu la remplir d'un homme aussi sûr. Mais il n'en tenoit pas moins la balance droite. Les uns donnoient aux Ministres des espérances trompeuses ; les autres lui inspiroient de vaines terreurs, & en s'empressant beaucoup, ils faisoient les zélés & les importans. Le Tellier lui montroit la vérité, quoique souvent importune, & industrieux à se cacher dans les actions éclatantes, il en renvoyoit la gloire au Ministre, sans craindre dans le même-temps de se charger des refus que l'intérêt de l'Etat rendoit nécessaires. Et c'est de là qu'il est arrivé qu'en méprisant par raison la haine de ceux dont il lui falloit combattre les préten-

tions, il en acquéroit l'estime, & souvent même l'amitié & la confiance. L'Histoire en racontera de fameux exemples : je n'ai pas besoin de les rapporter ; content de remarquer des actions de vertu dont les sages auditeurs puissent profiter, ma voix n'est pas destinée à satisfaire les politiques ni les curieux. Mais puis-je oublier celui que je vois par-tout dans le recit de nos malheurs ; Cet homme si fidele aux particuliers, si redoutable à l'Etat ; d'un caractere si haut qu'on ne pouvoit ni l'estimer ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi ; ferme génie, que nous avons vu en ébranlant l'Univers s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chérement achetée, ainsi qu'il eut le courage de le reconnoître dans le lieu le plus éminent de la Chrétienté, & enfin comme peu capable de contenter ses desirs, tant il connut son erreur, & le vuide des grandeurs humaines. Mais pendant qu'il vouloit acquérir ce qu'il devoit un jour mépriser, il remua tout par de secrets & puissans ressorts ; & après que tous les partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, & seul encore menacer le favori victorieux, de ses tristes & intrépides regards. La Religion s'intéresse dans ses infortunes ; la Ville royale s'émeut ; & Rome même menace. Quoi donc, n'est-ce pas assez que nous soyons attaqués au-dedans & au-dehors par toutes les Puissances temporelles ? Faut-il que la Religion se mêle dans nos malheurs, & qu'elle semble nous opposer de près & de loin une autorité sacrée ? Mais par les soins du sage Michel le Tellier, Rome n'eut point à reprocher au-

Cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il étoit revêtu : les affaires Ecclésiastiques prirent une forme réglée : ainsi le calme fut rendu à l'Etat : on revoit dans sa premiere vigueur l'autorité affoiblie : Paris & tout le Royaume, avec un fidele & admirable empressement, reconnoît son Roi gardé par la providence, & réservé à ses grands ouvrages : le zele des compagnies, que de tristes expériences avoient éclairées, est inébranlable : les pertes de l'Etat sont réparées ; le Cardinal fait la paix avec avantage : au plus haut point de sa gloire, sa joie est troublée par la triste apparition de la mort : intrépide, il domine jusqu'entre ses bras & au milieu de son ombre : il semble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe, que sa faveur attaquée par tant d'endroits, est si hautement rétablie, que tout devient foible contr'elle, jusqu'à une mort prochaine & lente. Il meurt avec cette triste consolation, & nous voyons commencer ces belles années, dont on ne peut assez admirer le cours glorieux. Cependant la grande & pieuse Anne d'Autriche, rendoit un perpétuel témoignage à l'inviolable fidélité de notre Ministre, où parmi tant de divers mouvemens elle n'avoit jamais remarqué un pas douteux. Le Roi, qui dès son enfance l'avoit vu toujours attentif au bien de l'Etat, & tendrement attaché à sa Personne sacrée, prenoit confiance en ses conseils ; & le Ministre conservoit sa modération, soigneux sur-tout de cacher l'important service qu'il rendoit continuellement à l'Etat, en faisant connoître les hommes capables de remplir les grandes places, & en leur

rendant à propos des offices qu'ils ne sçavoient pas. Car que peut faire de plus utile un zélé Ministre, puisque le Prince, quelque grand qu'il soit, ne connoît sa force qu'à demi, s'il ne connoît les grands hommes que la Providence fait naître en son temps pour la seconder ? Ne parlons pas des vivans, dont les vertus non plus que les louanges, ne sont jamais sûres dans le variable état de cette vie. Mais je veux ici nommer par honneur le sage, le docte, & le pieux Lamoignon, que notre Ministre proposoit toujours comme digne de prononcer les oracles de la Justice dans le plus majestueux de ses Tribunaux. La Justice, leur commune amie les avoit unis : & maintenant ces deux ames pieuses, touchées sur la terre du même desir de faire regner les loix, contemplent ensemble à découvert les loix éternelles d'où les nôtres sont dérivées : & si quelque légere trace de nos foibles distinctions paroît encore dans une si simple & si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de juste & de regle.

Ps. 32. *Ecce in justitia regnabit Rex, & Principes in judicio præerunt : Le Roi régnera selon la justice, & les Juges présideront en jugement.* La justice passe du Prince dans les Magistrats, & du Trône elle se répand sur les Tribunaux. C'est dans le regne d'Ezéchias le modele de nos jours. Un Prince zélé pour la justice nomme un principal & universel Magistrat capable de contenter ses desirs. L'infatigable Ministre ouvre des yeux attentifs sur tous les Tribunaux : animé des ordres du Prince, il y établit la regle, la discipline, le concert, l'esprit de justice. Il sçait que si la prudence du souve-

rain Magistrat est obligé quelquefois dans les cas extraordinaires de suppléer à la prévoyance des loix, c'est toujours en prenant leur esprit : & enfin qu'on ne doit sortir de la regle, qu'en suivant un fil qui tienne, pour ainsi dire, à la regle même. Consulté de toutes parts, il donne des réponses courtes, mais décisives, aussi pleines de sagesse que de dignité ; & le langage des loix est dans son discours. Par toute l'étude du Royaume chacun peut faire ses plaintes, assuré de la protection du Prince, & la justice ne fut jamais ni si éclairée ni si secourable. Vous voyez comme ce sage Magistrat modere tout le corps de la Justice. Voulez-vous voir ce qu'il fait dans la sphere où il est attaché, & qu'il doit mouvoir par lui-même ? Combien de fois s'est-on plaint que les affaires n'avoient ni regle ni fin, que la force des choses jugées n'étoit presque plus connue ; que la compagnie, où l'on renversoit avec tant de facilité les jugemens de toutes les autres, ne respectoit pas davantage les siens : enfin, que le nom du Prince étoit employé à rendre tout incertain, & souvent l'iniquité sortoit du lieu d'où elle devoit être foudroyée ? Sous le sage Michel le Tellier, le Conseil fit sa véritable fonction ; & l'autorité de ses Arrêts semblable à un juste contre-poids, tenoit par tout le Royaume la balance égale. Les Juges que leurs coups hardis & leurs artifices faisoient redouter, furent sans crédit : leur nom ne servit qu'à rendre la Justice plus attentive. Au conseil comme au Sceau, la multitude, la variété, la difficulté des affaires n'étonnerent jamais ce grand Magistrat : il n'y avoit rien de plus difficile, ni aussi

de plus harsardeux que de le surprendre ; & dès le commencement de son ministere, cette irrévoquable Sentence sortit de sa bouche., que le crime de le tromper seroit le moins pardonnable. De quelque belle apparence que l'iniquité se couvrît, il en pénétroit les détours ; & d'abord il sçavoit connoître, même sous les fleurs, la marche tortueuse de ce serpent. Sans châtiment, sans rigueur il couvroit l'injustice de confusion, en lui faisant seulement sentir qu'il la connoissoit ; & l'exemple de son inflexible régularité fut l'inévitable censure de tous les mauvais desseins. Ce fut donc par cet exemple admirable, plus encore que par ses discours & par ses ordres, qu'il établit dans le Conseil une pureté & un zele de la justice, qui attire la vénération des peuples, assure la fortune des particuliers, affermit l'ordre public & fait la gloire de ce regne. Sa justice n'étoit pas moins prompte qu'elle étoit exacte. Sans qu'il fallut le presser, les gémissemens des malheureux plaideurs qu'il croyoit entendre nuit & jour, étoient pour lui une perpétuelle & vive sollicitation. Ne dites pas à ce zélé Magistrat, qu'il travaille plus que son grand âge ne le peut souffrir ; vous irriterez le plus patient de tous les hommes. Est-on, disoit-il, dans les places pour se reposer & pour vivre? Ne doit-on pas sa vie à Dieu, au Prince, & à l'Etat ? Sacrés Autels, vous m'êtes témoins, que ce n'est pas aujourd'hui par ces artificieuses fictions de l'éloquence, que je lui mets en la bouche ces fortes paroles ! sçache la postérité si le nom d'un si grand Ministre fait aller mon discours jusqu'à elle, que j'ai moi-même souvent entendu ces saintes reponses. Après de grandes maladies

causées par de grands travaux, on voyoit revivre cet ardent desir de reprendre ses exercices ordinaires, au hasard de retomber dans les mêmes maux; & tout sensible qu'il étoit aux tendresses de sa famille, il l'acoutumoit à ces courageux sentimens. C'est, comme nous l'avons dit, qu'il faisoit consister avec son salut le service particulier qu'il devoit à Dieu dans une sainte administration de la Justice Il en faisoit son culte perpétuel, son sacrifice du matin & du soir, selon cette parole du Sage : *La justice vaut mieux devant Dieu, que de lui offrir des victimes.* Car quelle plus sainte Hostie, quel encens plus doux, quelle priere plus agréable, que de faire entrer devant soi la cause de la veuve, que d'essuyer les larmes du pauvre oppressé, & de faire taire l'iniquité par toute la terre? Combien le pieux Ministre étoit touché de ces vérités, ses paisibles audiences le faisoient paroître. Dans les audiences vulgaires, l'un toujours précipité vous trouble l'esprit; l'autre avec un visage inquiet, & des regards incertains, vous ferme le cœur; celui-là se présente à vous par coutume ou par bienséance, & il laisse vaguer ses pensées sans que vos discours arrêtent son esprit distrait, celui-ci plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ses préventions; & incapable de donner entrée aux raisons des autres, il n'écoute que ce qu'il a dans son cœur. A la facile audience de ce sage Magistrat, & par la tranquillité de son favorable visage, une ame agitée se calmoit. C'est là qu'on trouvoit *ces douces réponses qui appaisent la colere, & ses paroles qu'on préfere aux dons: Verbum melius quàm datum.* Il connoissoit les deux visages de la Justice: l'un facile dans le premier

Prov. 21. 5.

Prov. 15.

Eccl. 19. 18.

abord ; l'autre févere & impitoyable quand il faut conclure. Là elle veut plaire aux hommes, & également contenter les deux partis : ici elle ne craint, ni d'offenfer le puiffant ni d'affliger le pauvre & le foible. Ce charitable Magiftrat étoit ravi d'avoir à commencer par la douceur; & dans toute l'adminiftration de la juftice, il nous paroiffoit un homme que la nature avoit fait bienfaifant, & que la raifon rendoit inflexible. C'eft par où il avoit gagné les cœurs. Tout le Royaume faifoit des vœux pour la prolongation de fes jours : on fe repofoit fur fa prévoyance : fes longues expériences étoient pour l'Etat un tréfor inépuifable de fages confeils ; & fa juftice, la prudence, la facilité qu'il apportoit aux affaires, lui méritoient la vénération & l'amour de tous les peuples. O, Seigneur, vous avez fait, comme dit le Sage, *l'œil* *Prov. 20.* *qui regarde & l'oreille qui écoute !* Vous donc qui donnez aux Juges ces regards bénins, ces oreilles attentives, & ce cœur toujours ouvert à la vérité, écoutez-nous pour celui qui écoutoit tout le monde. Et vous, doctes interpretes des loix, fideles dépofitaires de leurs fecrets, & implacables vengeurs de leur fainteté méprifée, fuivez ce grand exemple de nos jours. Tout l'univers a les yeux fur vous : affranchis des intérêts & des paffions, fans yeux comme fans mains, vous marchez fur la terre femblables *Deut. 10. 17. 18.* aux efprits céleftes : où plutôt images de Dieu vous en imitez l'indépandance ; comme lui vous n'avez befoin ni des hommes ni de leurs préfens ; comme lui vous faites juftice à la veuve & au pupille ; l'étranger n'implore pas en vain votre fecours ; affuré que vous exercez la puif-

ſance du Juge de l'Univers, vous n'épargnez perſonne dans vos Jugemens. Puiſſe-t-il avec ſes lumieres & avec ſon eſprit de force, vous donner cette patience, cette attention & cette docilité toujours acceſſible à la raiſon, que Salomon lui demandoit pour juger ſon peuple.

Mais ce que cette Chaire, ce que les Autels, 3. Reg.
ce que l'Evangile que j'annonce, & l'exemple 3. 9.
du grand Miniſtre dont je célebre les vertus, m'oblige à recommander plus que toutes choſes, ce ſont les droits ſacrés de l'Egliſe. L'Egliſe ramaſſe enſemble tous les titres par où l'on peut eſpérer le ſecours de la juſtice. La juſtice doit une aſſiſtance particuliere aux foibles, aux orphelins, aux épouſes délaiſſées, & aux étrangers. Qu'elle eſt forte cette Egliſe, & que redoutable eſt le glaive que le fils de Dieu lui a mis dans la main! Mais c'eſt un glaive ſpirituel, dont les ſuperbes & les incrédules ne reſſentent pas le *double tranchant*. Elle eſt fille du Tout-Puiſſant: mais ſon Pere qui la ſoutient au-dedans, l'abandonne ſouvent aux per- *Apoc.*
ſécuteurs; & à l'exemple de Jeſus-Chriſt, elle 1. 16.
eſt obligée de crier dans ſon agonie: *Mon Dieu*, *Heb.* 12.
mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaiſſée? Son
Epoux eſt le plus puiſſant comme le plus beau *Matth.*
& le plus parfait de tous les enfans des hom- 27. 46.
mes; mais elle n'a entendu ſa voix agréable,
elle n'a joui de ſa douce & deſirable préſen- *Pſ.* 44.
ce qu'un moment: tout-d'un-coup il a pris la *Joan.*
fuite avec une courſe rapide: *& plus vîte qu'un* 3. 29.
faon de biche; il s'eſt élevé au-deſſus des plus *Cant.* 8.
hautes montagnes. Semblable à une épouſe dé- 24.

solée, l'Eglise ne fait que gémir, & le chant de la tourterelle délaissée est dans sa bouche. Enfin elle est étrangere & comme errante sur la terre, où elle vient recueillir les enfans de Dieu sous ses ailes ; & le monde, qui s'efforce de les lui ravir, ne cesse de traverser son pélerinage. Mere affligée, elle a souvent à se plaindre de ses enfans qui l'oppriment : on ne cesse d'entreprendre sur ses droits sacrés : sa puissance céleste est affoiblie, pour ne pas dire tout-à-fait éteinte. On se venge sur elle de quelques-uns de ses Ministres, trop hardis usurpateurs des droits temporels : à son tour la puissance temporelle a semblé vouloir tenir l'Eglise captive, & se récompenser de ses pertes sur Jesus-Christ même : les Tribunaux séculiers ne retentissent que des affaires Ecclésiastiques : on ne songe pas au don particulier qu'a reçu l'ordre Apostolique pour les décider ; don céleste que nous ne recevons qu'une fois *par l'imposition des mains ;* mais que S. Paul nous ordonne de ranimer, de renouveller & de rallumer sans cesse en nous-mêmes comme un feu divin, afin que la vertu en soit immortelle. Ce don nous est-il seulement accordé pour annoncer la sainte parole, ou pour sanctifier les ames par les Sacremens ? N'est-ce pas aussi pour policer les Eglises, pour y établir la discipline, pour appliquer les Canons inspirés de Dieu à nos saints Prédécesseurs, & accomplir tous les devoirs du ministere Ecclésiastique ? Autrefois & les Canons & les Loix, & les Evêques & les Empereurs concouroient ensemble à empêcher les Ministres des Autels de paroître,

Cant. 2. 12.

Tim. 2. 6.

paroître, pour les affaires, même temporelles, devant les Juges de la terre : on vouloit avoir des intercesseurs purs du commerce des hommes, & on craignoit de les rengager dans le siecle, d'où ils avoient été séparés pour être le partage du Seigneur. Maintenant c'est pour les affaires Ecclésiastiques qu'on les y voit entraînés : tant le siecle a prévalu, tant l'Eglise est foible & impuissante ! Il est vrai que l'on commence à l'écouter : l'auguste Conseil & le premier Parlement donnent du secours à son autorité blessée : les secours du droit sont relevés, les saintes maximes revivent. Un Roi zélé pour l'Eglise, & toujours prêt à lui rendre davantage qu'on ne l'accuse de lui ôter, opere ce changement heureux : son sage & intelligent Chancelier seconde ses desirs : sous la conduite de ce Ministre : nous avons comme un nouveau Code favorable à l'Episcopat ; & nous vanterons désormais, à l'exemple de nos Peres, les Loix unies aux Canons. Quand ce sage Magistrat renvoie les affaires Ecclésiastiques aux Tribunaux Séculiers, ses doctes Arrêts leur marquent la voie qu'ils doivent tenir, & le remede qu'il pourra donner à leurs entreprises. Ainsi la sainte Clôture, protectrice de l'humilité & de l'innocence, est établie : ainsi la puissance Séculiere ne donne plus ce qu'elle n'a pas ; & la sainte subordination des puissances Ecclésiastiques, image des célestes Hiérarchies & lien de notre unité, est conservée : ainsi la Cléricature jouit par-tout le Royaume de son privilege : ainsi sur le sacrifice des vœux & *Eph. 5.*
sur *ce grand Sacrement de* l'indissoluble *union* *27.*

de Jesus-Christ avec son Eglise, les opinions sont plus saines dans le barreau éclairé, & parmi les Magistrats intelligens, que dans les livres de quelques Auteurs qui se disent Ecclésiastiques & Théologiens. Un grand Prélat a par ces grands ouvrages, habile autant qu'agréable intercesseur auprès d'un Pere porté par lui-même à favoriser l'Eglise, il sçait ce qu'il faut attendre de la piété éclairée d'un grand Ministre, & il représente les droits de Dieu sans blesser ceux de César. Après ces commencemens, ne pourrons-nous pas enfin espérer que les jaloux de la France n'auront pas éternellement à lui reprocher les libertés de l'Eglise toujours employées contre elle-même ? Ame pieuse du sage Michel le Tellier, après avoir avancé ce grand ouvrage, recevez devant ces Autels ce témoignage sincere de votre foi & de notre reconnoissance, de la bouche d'un Evêque trop tôt obligé à changer en sacrifice pour votre repos, ceux qu'il offroit pour une vie si précieuse. Et vous, saints Evêques, interpretes du Ciel, Juges de la Terre, Apôtres, Docteurs & Serviteurs des Eglises, vous qui sanctifiez cette Assemblée par votre présence, & qui vous dispersez par tout l'Univers, entendez le bruit d'un Ministre si favorable à l'Eglise, offrez à jamais de saints sacrifices pour cette ame pieuse. Ainsi puisse la discipline Ecclésiastique être entiérement rétablie ; ainsi puisse être rendue la majesté à vos Tribunaux, l'autorité à vos jugemens, la gravité & le poids à vos censures. Puissiez-vous, souvent assemblés au nom de Jesus-Christ, l'avoir au milieu de vous, & recevoir la beauté des anciens jours. Qu'il me

soit permis du moins de faire des vœux devant ces Autels ; de soupirer après les antiquités devant une Compagnie si éclairée, & d'annoncer la sagesse entre les parfaits ! Mais, Seigneur, que ce ne soit pas seulement des vœux inutiles ? Que ne pouvons-nous obtenir de votre bonté, si, comme nos prédécesseurs, nous faisons nos chastes délices de votre Ecriture, notre principal exercice de la prédication de votre parole, & notre félicité de la sanctification de votre peuple ; si attachés à nos troupeaux par un saint amour, nous craignons d'en être arrachés ; si nous sommes soigneux de former des Prêtres que Louis puisse choisir pour remplir nos Chaires ; si nous lui donnons le moyen de décharger sa conscience de cette partie la plus périlleuse de ses devoirs ; & que par une regle inviolable, ceux-là demeurent exclus de l'Episcopat, qui ne veulent pas y arriver par des travaux Apostoliques ? Car aussi, comment pourrons-nous, sans ce secours, incorporer tout-à-fait à l'Eglise de Jesus-Christ tant de peuples nouvellement convertis ; & porter avec confiance un si grand accroissement de notre fardeau ? Ah ! si nous ne sommes infatigables à instruire, à reprendre, à consoler, à donner le lait aux infirmes & le pain aux forts, enfin à cultiver ces nouvelles plantes, & à expliquer à ce nouveau peuple la sainte parole, dont, hélas ! on s'est tant servi pour le séduire, *le fort armé, chassé de sa demeure, reviendra* plus furieux que jamais, *avec sept esprits plus malins que lui, & notre état deviendra pire que le précédent.* Ne laissons pas cependant de

1. Cor. 3. 6.

Luc. 11. 22. 24. 25. 26.

publier ce miracle de nos jours : faiſons-en paſſer le récit aux ſiecles futurs. Prenez vos plumes ſacrées, vous qui compoſez les Anna-
Pſ. 44. les de l'Egliſe : agiles inſtrumens *d'un prompt Ecrivain & d'une main diligente*, hâtez-vous de mettre Louis avec les Conſtantins & les Théodoſes. Ceux qui vous ont précédé dans ce beau travail, racontent *qu'avant qu'il y eût des Empereurs dont les loix euſſent ôté les aſſemblées aux Hérétiques, les Sectes demeuroient*
Soz. lib. 2. c. 23. *unies, & s'entretenoient long-temps.* Mais, pourſuit Sozomene, *depuis que Dieu ſuſcita des Princes Chrétiens, & qu'ils eurent défendu ces conventicules, la Loi ne permettoit pas aux Hérétiques de s'aſſembler en public; & le Clergé, qui veilloit ſur eux, les empêchoit de le faire en particulier. De cette ſorte, la plus grande partie ſe réuniſſoit, & les opiniâtres mouroient ſans laiſſer de poſtérité, parce qu'ils ne pouvoient ni communiquer entr'eux, ni enſeigner librement leurs dogmes.* Ainſi tomboit l'Héréſie avec ſon venin, & la diſcorde rentroit dans les enfers, d'où elle étoit ſortie. Voilà, Meſſieurs, ce que nos Peres ont admiré dans les premiers ſiecles de l'Egliſe. Mais nos Peres n'avoient pas vu, comme nous, une Héréſie invétérée tomber tout-à-coup; les troupeaux égarés revenir en foule, & nos Egliſes trop étroites pour les recevoir; leurs faux Paſteurs les abandonner, ſans même en attendre l'ordre, & heureux d'avoir à leur alléguer leur banniſſement pour excuſe : tout calme dans un ſi grand mouvement; l'Univers étonné de voir dans un événement ſi nouveau, la marque la plus aſſurée, comme le plus bel uſage de l'autorité, & le mérite du Prince,

plus reconnu & plus réveré que son autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis. Poussons jusqu'au Ciel nos acclamations, & disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cens trente Peres dirent autrefois dans le Concile de Chalcédoine : *Vous avez affermi la Foi ; vous avez exterminé les Hérétiques, c'est le digne ouvrage de votre regne ; c'en est le propre caractere. Par vous l'Hérésie n'est plus ; Dieu seul a pu faire cette merveille. Roi du Ciel, conservez le Roi de la terre : c'est le vœu des Eglises ; c'est le vœu des Evêques.*

Quand le sage Chancelier reçut l'ordre de dresser ce pieux Edit qui donne le dernier coup à l'Hérésie, il avoit déja ressenti l'atteinte de la maladie dont il est mort. Mais un Ministre si zélé pour la justice ne devoit pas mourir avec le regret de ne l'avoir pas rendue à tous ceux dont les affaires étoient préparées. Malgré cette fatale foiblesse qu'il commençoit de sentir, il écouta, il jugea & il goûta le repos d'un homme heureusement dégagé, à qui ni l'Eglise, ni le monde, ni son Prince, ni sa Patrie, ni les particuliers, ni le public n'avoient plus rien à demander. Seulement Dieu lui réservoit l'accomplissement du grand ouvrage de la Religion ; & il dit en scellant la révocation du fameux Edit de Nantes, qu'après ce triomphe de la Foi, & un si beau monument de la piété du Roi, il ne se soucioit plus de finir ses jours. C'est la derniere parole qu'il ait prononcé dans la fonc-

tion de sa Charge : parole digne de couronner un si glorieux ministere. En effet, la mort se déclare : on ne tente plus de remede contre ses funestes attaques ; dix jours entiers il la considere avec un visage assuré, tranquille, toujours assis, comme son mal le demandoit ; on croit assister jusqu'à la fin ou à la paisible audience d'un Ministre, ou à la douce conversation d'un ami commode. Souvent il s'entretient seul avec la mort : la mémoire, le raisonnement, la parole ferme, & aussi vivant par l'esprit qu'il étoit mourant par le corps, il semble lui demander d'où vient qu'on la nomme cruelle. Elle lui fut nuit & jour toujours présente, car il ne connoissoit plus le sommeil, & la froide main de la mort pouvoit seule lui clorre les yeux. Jamais il ne fut oisif : *Je suis*, disoit-il, *en faction* ; car il me semble que je lui vois prononcer encore cette courageuse parole. Il n'est pas temps de se reposer : à chaque attaque il se tient prêt, & il attend le moment de sa délivrance. Ne croyez pas que cette constance ait pu naître tout-à-coup entre les bras de la mort, c'est le fruit des méditations que vous avez vues, & de la préparation de toute la vie. La mort révele les secrets des cœurs. Vous, riches, vous qui vivez dans les joies du monde, si vous sçaviez avec quelle facilité vous vous laissez prendre aux richesses que vous croyez posséder, si vous sçaviez par combien d'imperceptibles liens elles s'attachent, & pour ainsi dire, elles s'incorporent à votre cœur, & combien sont forts & pernicieux ces liens que vous ne sentez pas, vous entendriez la vérité de cette parole du Sauveur : *Malheur à vous, riches !*

& vous pousseriez, comme dit Saint Jacques, *des cris lamentables, & des hurlemens à la vue de vos miseres.* Mais vous ne sentez pas un attachement si déréglé. Le desir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation & du mouvement. Mais dans la possession, on trouve comme dans un lit un repos funeste, & on s'endort dans l'amour des biens de la terre sans s'appercevoir de ce malheureux engagement. C'est, mes Freres, où tombe celui qui met sa confiance dans les richesses, je dis de même dans les richesses bien acquises. Mais l'excès de l'attachement que nous sentons dans la possession, se fait, dit Saint Augustin, sentir dans la perte. C'est là qu'on entend ce cri d'un Roi malheureux, d'un Agag outré contre la mort qui lui vient ravir tout-à-coup avec la vie sa grandeur & ses plaisirs : *Siccinè separat amara mors! Est-ce ainsi que la mort amere vient rompre tout-à-coup de si doux liens!* Le cœur saigne : dans la douleur de la plaie, on sent combien ces richesses y tenoient; & le péché que l'on commettoit par un attachement si excessif, se découvre tout entier : *Quantùm amando delinquerint, perdendo senserunt.* Par une raison contraire, un homme dont la fortune protégée du Ciel ne connoît pas les disgraces; qui élevé sans envie aux plus grands honneurs, heureux dans sa personne & dans sa famille, pendant qu'il voit disparoître une vie si fortunée, bénit la mort, & aspire aux biens éternels, ne fait-il pas voir qu'il n'avoit pas mis *son cœur dans le trésor que les voleurs peuvent enlever*, & que, comme un autre Abraham, il ne connoît de repos que *dans la Cité*

Luc. 6. Jac. 5. 1.

Aug. de Civ. lib. 1. c. 10. 1. Reg. 15. 32.

Matth. 6. 19. 20. 21.

permanente ? Un fils consacré à Dieu s'acquitte courageusement de son devoir comme de toutes les autres parties de son ministere, & il va porter la triste parole à un pere si tendre & si chéri ; il trouve ce qu'il espéroit, un Chrétien préparé à tout, qui attendoit ce dernier office de sa piété. L'Extrême-Onction annoncée par la même bouche à ce Philosophe Chrétien, excite autant sa piété, qu'avoit fait le saint Viatique : les saintes prieres des agonisans réveillent sa foi : son ame s'épanche dans les célestes cantiques ; & vous diriez qu'il soit devenu un autre David par l'application qu'il se fait à lui-même de ses divins Pseaumes. Jamais juste n'attendit la grace de Dieu avec une plus ferme confiance : jamais pécheur ne demanda un pardon plus humble, ni ne s'en crut plus indigne. Qui me donnera le burin que Job desiroit pour graver sur l'airain & sur le marbre cette parole sortie de sa bouche en ses derniers jours : que depuis quarante-deux ans qu'il servoit le Roi, il avoit la consolation de ne lui avoir jamais donné de conseil que selon sa conscience, & dans un si long ministere de n'avoir jamais souffert une injustice qu'il pût empêcher ? La Justice demeure constante, &, pour ainsi dire, toujours vierge & incorruptible parmi des occasions si délicates : quelle merveille de la grace ! Après ce témoignage de sa conscience, qu'avoit-il besoin de nos éloges ? Vous étonnez-vous de sa tranquillité ? Quelle maladie, ou quelle mort peut trouver celui qui porte au fond de son cœur un si grand calme ? Que vois-je durant ce temps des enfans percés de douleur : car ils veulent

Heb. 11. 20.

bien que je rende ce témoignage à leur piété, & c'est la seule louange qu'ils peuvent écouter sans peine. Que vois-je encore? une femme forte pleine d'aumônes & de bonnes œuvres, précédée malgré ses desirs par celui que tant de fois elle avoit cru devancer. Tantôt elle va offrir devant les Autels cette plus chere & plus précieuse partie d'elle-même: tantôt elle rentre auprès du malade, non par foiblesse, mais, dit-elle, *pour apprendre à mourir, & profiter de cet exemple.* L'heureux vieillard jouit jusqu'à la fin des tendresses de sa famille, où il ne voit rien de foiblesse: mais pendant qu'il en goûte la reconnoissance comme un autre Abraham, il la sacrifie, & en l'invitant à s'éloigner: *Je veux*, dit-il, *m'arracher jusqu'aux moindres vestiges de l'humanité.* Reconnoissez-vous un Chrétien qui acheve son sacrifice, qui fait le dernier effort, afin de rompre tous les liens de la chair & du sang, & ne tient plus à la terre? Ainsi parmi les souffrances & dans les approches de la mort, s'épure comme dans un feu l'ame Chrétienne. Ainsi elle se dépouille de ce qu'il y a de terrestre & de trop sensible, même dans les affections les plus innocentes. Telles sont les graces qu'on trouve à la mort. Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est quand on l'a souvent méditée, quand on s'y est long-temps préparé par de bonnes œuvres: suremenr la mort porte en elle-même ou l'insensibilité, ou un secret désespoir; ou dans ses justes frayeurs l'image d'une pénitence trompeuse, & enfin un trouble fatal à la piété. Mais voici dans la perfection de la charité, la consommation de

l'œuvre de Dieu. Un peu après, parmi ses langueurs, & percé de douleurs aiguës, le courageux vieillard se leve, & les bras en haut, après avoir demandé la persévérance, *Je ne desire point*, dit-il, *la fin de mes peines, mais je desire de voir Dieu.* Que vois-je ici, Chrétiens? la foi véritable, ni d'un côté ne se lasse pas de souffrir, vrai caractere d'un Chrétien; & de l'autre, ne cherche plus qu'à se développer de ses ténebres, & en dissipant le nuage, se changer en pure lumiere & claire vision. O moment heureux où nous sortirons des ombres & des énigmes pour voir la vérité manifeste! Courons-y, mes Freres, avec ardeur : hâtons-nous de *purifier notre* 1. *Cor.* 13. 12. *cœur*; *afin de voir Dieu*, selon la promesse de *Matth.* 5. 8. l'Evangile. Là est le terme du voyage : là se finissent les gémissemens : là s'acheve le travail de la Foi, quand elle va, pour ainsi dire, enfanter la vue. Heureux moment encore une fois! qui ne te desire pas n'est pas Chrétien. Après que ce pieux desir est formé par le Saint-Esprit dans le cœur de ce vieillard plein de foi, que reste-il, Chrétiens, sinon qu'il aille jouir de l'objet qu'il aime? Enfin prêt à rendre l'âme : *Je rends graces à Dieu*, dit-il, *de voir défaillir mon corps devant mon esprit.* Touché d'un si grand bienfait, & ravi de pouvoir pousser ses reconnoissances jusqu'au dernier soupir, il commença l'Hymne des divines miséricordes :
Ps. 88. *Misericordias Domini in æternum cantabo : Je chanterai*, dit-il, *éternellement les miséricordes du Seigneur.* Il expire en disant ces mots, & il continue avec les Anges le sacré Cantique. Reconnoissez maintenant que sa per-

pétuelle modération venoit d'un cœur détaché de l'amour du monde; & réjouissez-vous en Notre-Seigneur, de ce que riche il a mérité les graces & la récompense de la pauvreté. Quand je considere attentivement dans l'Evangile la parabole, ou plutôt l'histoire du mauvais riche, & que je vois de quelle sorte Jesus-Christ y parle des fortunes de la terre, il me semble d'abord qu'il ne leur laisse aucune espérance au siecle futur. Lazare pauvre & couvert d'ulceres *est porté par les Anges au sein d'Abraham*; pendant que le riche toujours heureux dans cette vie *est enseveli dans les enfers*. Voilà un traitement bien different que Dieu fait à l'un & à l'autre. Mais comment est-ce que le Fils de Dieu nous en explique la cause? *Le riche*, dit-il, *a reçu ses biens, & le pauvre ses maux dans cette vie*: & de là quelle conséquence? Ecoutez, riches, & tremblez *Et maintenant*, poursuit-il, *l'un reçoit sa consolation, & l'autre son juste supplice*. Terrible distinction! funeste partage pour les Grands du monde! Et toutefois ouvrez les yeux: c'est le riche Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans son sein & il vous montre, ô riches du siecle, à quelle gloire vous pouvez aspirer, si *pauvres en esprit*, & détachés de vos biens, vous vous tenez aussi prêts à la quitter, qu'un voyageur empressé à déloger de la tente où il passe une courte nuit. Cette grace, je le confesse, est rare dans le Nouveau Testament, où les afflictions & la pauvreté des enfans de Dieu, doivent sans cesse représenter à toute l'Eglise un Jesus-Christ sur la Croix; & cependant,

Luc. 16. 22.

Ibid. 25.

Ibid.

Ibid.

Matth. 5. 3.

Chrétiens, Dieu nous donne quelquefois de pareils exemples, afin que nous entendions qu'on peut méprifer les charmes de la grandeur même préfente, & que les pauvres apprennent à ne defirer pas avec tant d'ardeur ce qu'on peut quitter avec joie. Ce Miniftre fi fortuné & fi détaché tout enfemble, leur doit infpirer ce fentiment. La mort a découvert le fecret de fes affaires; & le public rigide cenfeur des hommes de cette fortune & de ce rang, n'y a rien vu que de modéré. On a vu fes biens accrus naturellement par un fi long miniftere & par une prévoyante économie, & on ne fait qu'ajouter à la louange de grand Magiftrat & de fage Miniftre, celle de fage & vigilant pere de famille, qui n'a pas été jugé indigne des faints Patriarches. Il a donc, à leur exemple, quitté fans peine ce qu'il avoit acquis fans empreffement : fes vrais biens ne lui font pas ôtés & fa juftice demeure aux fiecles des fiecles. C'eft d'elle que font découlés tant de graces & tant de vertus que fa derniere maladie a fait éclater. Ses aumônes, fi bien cachées dans le fein du pauvre, ont prié pour lui;
Ecc. 29. 25. fa main droite les cachoit à la main gauche; & à la réferve de quelque ami qui en a été le miniftre ou le témoin néceffaire, fes plus intimes confidens les ont ignorés : mais *le Pere qui*
Matth. 6. 3. 4. *les a vues dans le fecret, lui en a rendu la récompenfe.* Peuples, ne pleurez plus; & vous qui, éblouis de l'éclat du monde, admirez le tranquille cours d'une fi longue & fi belle vie, portez plus haut vos penfées. Quoi donc, quatre-vingt-trois ans paffés au milieu des profpérités, quand il n'en faudroit retrancher ni l'enfance où l'homme ne fe connoît pas, ni les

maladies où l'on ne vit point, ni tout le temps dont on a toujours tant de sujet de se repentir, paroîtront-ils quelque chose, à la vue de l'Eternité où nous avançons à si grands pas ? Après cent trente ans de vie, Jacob amené au Roi d'Egypte lui raconte la courte durée de son laborieux pélerinage, qui n'égale pas les jours de son pere Isaac, ni de son aïeul Abraham. Mais ces ans d'Abraham & d'Isaac, qui ont fait paroître si courts ceux de Jacob, s'évanouissent auprès de la vie de Sem, que celle d'Adam & de Noé efface. Que si le temps comparé au temps, la mesure à la mesure, & le terme au terme, se réduit à rien, que sera-ce si l'on compare le temps à l'éternité, où il n'y a ni mesure ni terme ? Comptons donc comme très-court, Chrétiens, ou plutôt comptons comme un pur néant tout ce qui finit ; puisqu'enfin quand on auroit multiplié les années au-delà de tous les nombres connus, visiblement ce ne sera rien, quand nous serons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que prêt à mourir, on comptera pour quelque chose cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans sa famille qu'on croira laisser solidement établie. Qui ne voit, mes Freres, combien vaines, mais combien courtes & combien fragiles sont encore ces secondes vies que notre foiblesse nous fait inventer pour couvrir en quelque sorte l'horreur de la mort. Dormez votre sommeil, riches de la terre, & demeurez dans votre poussiere. Ah ! si quelques générations, que dis-je ? si quelques années après votre mort, vous reveniez hommes, oubliés au milieu du monde, vous vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas

Gen. 47. 5.

votre nom terni, votre mémoire abolie & votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, & plus encore dans vos héritiers & dans vos enfans? Est-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes consommés sous le soleil, vous amassant un trésor de haine & de colere éternelle au juste jugement de Dieu? Sur-tout, mortels, désabusez-vous de la pensée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie, la mort vous sera plus douce & plus facile. Ce ne sont pas les années, c'est une longue préparation qui vous donnera de l'assurance. Autrement un Philosophe vous dira en vain que vous devez être rassasiés d'années & de jours, & que vous avez assez vu les saisons se renouveller, & le monde rouler autour de vous; ou plutôt, que vous vous êtes assez vu rouler vous-même & passer avec le monde. La derniere heure n'en sera pas moins insupportable, & l'habitude de vivre ne fera qu'en accroître le désir. C'est de saintes méditations: c'est de bonnes œuvres; ce sont ces véritables richesses, qui vous inspireront de la force, & c'est par ce moyen que vous affermirez votre courage. Le vertueux Michel le Tellier vous en a donné l'exemple: La Sagesse, la Fidélité, la Justice, la Modestie, la Prévoyance, la Piété; toute la troupe sacrée des vertus, qui veilloient, pour ainsi dire, autour de lui, en ont banni les frayeurs, & ont fait du jour de sa mort, le plus beau, le plus triomphant, le plus heureux jour de sa vie.

❀



ORAISON FUNEBRE

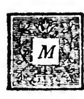
DE

LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ.

Dominus tecum, virorum fortiſſime..... Vade in hac fortitudine tua..... Ego ero tecum.

Le Seigneur eſt avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes. Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je ſerai avec vous. Aux Juges, 6. 12. 14. 16.



ONSEIGNEUR,

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, Prince de Condé, je me ſens également confondu & par la grandeur du ſujet, &, s'il m'eſt permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a

pas ouï les victoires du Prince de Condé, & les merveilles de sa vie ? On les raconte partout : le François qui les vante, n'apprend rien à l'Etranger ; & quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez, d'être demeuré beaucoup au-dessous. Nous ne pouvons rien, foibles orateurs, pour la gloire des ames extraordinaires : le Sage a raison de dire, que *leurs seules actions les peuvent louer* : toute autre louange languit auprès des grands noms ; & la seule simplicité d'un récit fidele pourroit soutenir la gloire du Prince de Condé. Mais en attendant que l'Histoire qui doit ce recit aux siecles futurs, le fasse paroître, il faut satisfaire comme nous pourrons à la reconnoissance publique, & aux ordres du plus grand de tous les Rois. Que ne doit point le Royaume à un Prince qui a honoré la Maison de France, tout le nom François, son siecle, & pour ainsi dire, l'humanité toute entiere ? Louis le Grand est entré lui-même dans ces sentimens. Après avoir pleuré ce grand Homme, & lui avoir donné par les larmes, au milieu de toute sa Cour, le plus glorieux éloge qu'il put recevoir, il assemble dans un Temple si célebre, ce que son Royaume a de plus auguste pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce Prince : & il veut que ma foible voix anime toutes ces tristes représentations & tout cet appareil funebre. Faisons donc cet effort sur notre douleur. Ici un plus grand objet, & plus digne de cette chaire, se présente à ma pensée. C'est Dieu qui fait les Guerriers & les Conquérans : *C'est vous*, lui disoit David, *qui*

Psal. 143. 1.

avez instruit mes mains à combattre , & mes doigts à tenir l'épée. S'il inſpire le courage , il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles & ſurnaturelles , & du cœur & de l'eſprit. Tout part de ſa puiſſante main : c'eſt lui qui envoie du Ciel les généreux ſentimens , les ſages conſeils , & toutes les bonnes penſées. Mais il veut que nous ſçachions diſtinguer entre les dons qu'il abandonne à ſes ennemis , & ceux qu'il réſerve à ſes ſerviteurs. Ce qui diſtingue ſes amis d'avec tous les autres , c'eſt la piété : juſqu'à ce qu'on ait reçu ce don du Ciel , tous les autres non - ſeulement ne ſont rien , mais encore tournent en ruine à ceux qui en ſont ornés. Sans ce don ineſtimable de la piété , que ſeroit-ce que le Prince de Condé avec tout ce grand cœur & ce grand génie ? Non , mes Freres , ſi la piété n'avoit comme conſacré ſes autres vertus , ni ces Princes ne trouveroient aucun adouciſſement à leur douleur , ni le Religieux Pontife aucune confiance dans ſes prieres., ni moi-même aucun ſoutien aux louanges que je dois à un ſi grand Homme. Pouſſons donc à bout la gloire humaine par cet exemple : détruiſons l'idole des ambitieux , qu'elle tombe anéantie devant ces Autels. Mettons enſemble aujourd'hui , car nous le pouvons dans un ſi noble ſujet , toutes les plus belles qualités d'une excellente nature ; & à la gloire de la vérité , montrons dans un Prince admiré de tout l'Univers , que ce qui fait le Héros , ce qui porte la gloire du monde juſqu'au comble ; valeur , magnanimité , bonté naturelle ; voilà pour le cœur , vivacité , pénétration , grandeur , & ſublimité de génie ; voilà pour

l'esprit, ne seroient qu'une illusion, si la piété ne s'y étoit jointe ; & enfin que la piété est le tout de l'homme. C'est, Messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de Très-Haut & Très-Puissant Prince Louis de Bourbon, Prince de Condé, premier Prince du Sang.

Dieu nous a révélé que lui seul fait les Conquérans, & que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avoit nommé deux cens ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe ? Tu n'es pas encore, lui disoit-il, *mais je te vois, & je t'ai nommé par ton nom : tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats : à ton approche je mettrai les Rois en fuite, je briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends les Cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est*, c'est-à-dire, c'est moi qui fais tout, & moi qui vois dès l'éternité tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu, qui en a fait voir de si loin, & par des figures si vives, l'ardeur indomptable, à son Prophete Daniel ? *Le voyez-vous*, dit-il, *ce Conquérant, avec quelle rapidité il s'éleve de l'Occident comme par bonds, & ne touche pas à terre.* Semblable dans ses sauts hardis, & dans sa légere démarche à ces animaux vigoureux & bondissans, il ne s'avance que par vives & impétueuses saillies, & n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déja le Roi de Perse est entre ses mains ; *à sa vue il est animé : efferatus est in eum*, dit le Prophete : *il l'abat, il le foule aux pieds, nul ne le peut*

Isaï. 45. 1. 2. 3. 4. 7.

Et non tangebat terram. Dan. 8. 5.

Ibid. 6. 7. 20.

défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie. A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, Messieurs, sous cette figure? Alexandre ou le Prince de Condé! Dieu donc lui avoit donné cette indomptable valeur pour le salut de la France durant la minorité d'un Roi de quatre ans. Laissez-le croître, ce Roi chéri du Ciel, tout cédera à ses exploits: supérieur aux siens comme aux ennemis, il sçaura tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux Capitaines; & seul sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses Etats. Mais Dieu avoit choisi le Duc d'Anguien pour le défendre dans son enfance. Aussi vers les premiers jours de son regne, à l'âge de vingt-deux ans, le Duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre; mais la victoire le justifia devant Rocroi. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai; elle est composée de ces vieilles bandes Valonnes, Italiennes & Espagnoles qu'on n'avoit pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien falloit-il compter le courage qu'inspiroit à nos troupes le besoin pressant de l'Etat, les avantages passés, & un jeune Prince du Sang qui portoit la victoire dans ses yeux? Dom Francisco de Mellos l'attend de pied ferme; & sans pouvoir reculer, les deux Généraux & les deux Armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois & dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves, en champ clos. Alors, que ne vit-on pas? Le jeune Prince parut un autre homme. Touché d'un si digne objet, sa grande ame se déclara toute entiere; son courage

croissoit avec les périls, & ses lumieres avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant Capitaine il reposa le dernier ; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, & dès la premiere bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel ; & on sçait que le lendemain à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort ? Aussi-tôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il étoit animé, on le vit presque en même temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le François à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter par-tout la terreur, & étonner de ses regards étincelans ceux qui échappoient à ses coups. Restoit cette redoutable Infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sçauroient réparer leurs breches demeuroient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, & lançoient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattans ; trois fois il fut repoussé par le valeureux Comte de Fontaines, qu'on voyoit porter dans sa chaise, & malgré ses infirmités montrer qu'une ame guerriere est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois, avec sa Cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés : le Prince l'a prévenu : les bataillons enfoncés demandent quartier : mais

la victoire va devenir plus terrible pour le Duc d'Anguien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci toujours en garde craignant la surprise de quelque nouvelle attaque, leur effroyable décharge met les nôtres en furie : on ne voit plus que carnage : le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand Prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, & joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'étonnement de ces vieilles troupes & de leurs braves Officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avoit plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur? De quels yeux regarderent-ils le jeune Prince, dont la victoire avoit relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutoit de nouvelles graces? Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave Comte de Fontaines! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne sçavoit pas que le Prince qui lui fit perdre tant de ses vieux Régimens à la journée de Rocroi, en devoit achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la premiere victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le Prince fléchit le génouil, & dans le champ de bataille il rend au Dieu des Armées la gloire qu'il lui envoyoit. Là on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la Régence affermie, la France en repos, & un regne qui devoit être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de graces: toute la France suivit: on

y élevoit jusqu'au Ciel le coup d'essai du Duc d'Anguien : c'en seroit assez pour illustrer une autre vie que la sienne : mais pour lui, c'est le premier pas de sa course.

Dès cette premiere campagne, après la prise de Thionville, digne prix de la victoire de Rocroi, il passa pour un Capitaine également redoutable dans les sieges & dans les batailles. Mais voici dans un jeune Prince victorieux quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La Cour qui lui préparoit à son arrivée les applaudissemens qu'il méritoit, fut surprise de la maniere dont il les reçut. La Reine Régente lui a témoigné que le Roi étoit content de ses services. C'est dans la bouche du Souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osoient le louer, il repoussoit leurs louanges comme des offenses ; & indocile à la flatterie, il en craignoit jusqu'à l'apparence. Telle étoit la délicatesse, ou plutôt telle étoit la solidité de ce Prince. Aussi avoit-il pour maxime : écoutez, c'est la maxime qui fait les grands hommes, que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, & laisser venir la gloire après la vertu. C'est ce qu'il inspiroit aux autres ; c'est ce qu'il suivoit lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le tentoit pas : tout tendoit au vrai & au grand. De là vient qu'il mettoit sa gloire dans le service du Roi, & dans le bonheur de l'Etat : c'étoit là le fond de son cœur ; c'étoient ses premieres & ses plus cheres inclinations. La Cour ne le retint guere, quoiqu'il en fût la merveille. Il falloit montrer par-tout, & à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous

donnoit. Arrêtez ici vos regards. Il se prépare contre le Prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroi ; & pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions & tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux ? Ce ne sont pas seulement des hommes à combattre, ce sont des montagnes inaccessibles : ce sont des ravines & des précipices d'un côté ; c'est de l'autre un bois impénétrable dont le fond est un marais ; & derriere des ruisseaux, de prodigieux retranchemens : ce sont par-tout des forts élevés, & des forêts abattues qui traversent des chemins affreux ; & au-dedans c'est Merci avec ses braves Bavarois enflés de tant de succès & de la prise de Fribourg ; Merci, qu'on ne vit jamais reculer dans les combats ; Merci, que le Prince de Condé & le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, & à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avoit perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc durant huit jours, & à quatre attaque différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir & entreprendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition des lieux, & le Prince se vît quelque-temps comme abandonné. Mais comme un autre Machabée, *son bras ne l'abandonna pas, & son courage irrité par tant de périls, vint à son secours.* On ne l'eut pas plutôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Merci voit sa perte assurée : ces meilleurs Régimens sont

Indignatio mea ipsa auxiliata est mihi. Is. 63. 5.

défaits, la nuit sauve les restes de son armée. Mais que de pluies excessives s'y joignent encore ! afin que nous ayons à la fois, avec tout le courage & tout l'art, toute la nature à combattre : quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, & dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au Duc d'Anguien, non-seulement son canon & son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle. Philisbourg est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche. Philisbourg, qui tint si long-temps le Rhin captif sous nos loix, & dont le plus grand des Rois a si glorieusement réparé la perte. Wormes, Spire, Mayence, Landau, vingt autres Places de nom ouvrent leurs portes. Merci ne les peut défendre, & ne paroît plus devant son vainqueur : ce n'est pas assez : il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur : Nordlingue en verra la chûte : il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les François en Allemagne qu'en Flandres, & on devra tous ces avantages au même Prince. Dieu, protecteur de la France & d'un Roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi.

Par ses ordres, tout paroissoit sûr sous la conduite du Duc d'Anguien ; & sans vouloir ici achever le jour à vous marquer seulement ses autres exploits, vous sçavez parmi tant de fortes places attaquées, qu'il n'y en eut qu'une seule qui put échapper à ses mains, encore releva-t-elle la gloire du Prince. L'Europe,

rope, qui admiroit la divine ardeur dont il étoit animé dans les combats ; s'étonna qu'il en fût le maître, & dès l'âge de vingt-six ans, aussi capable de ménager ses troupes, que de les pousser dans les hasards, & de céder à la fortune, que de la faire servir à ses desseins, nous le vîmes par-tout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les obstacles. La promptitude de son action ne donnoit pas le loisir de la traverser. C'est-là le caractere des Conquérans. Lorsque David, un si grand guerrier, déplora la mort de deux fameux Capitaines qu'on venoit de perdre, il leur donna cet éloge : *plus vîtes que les aigles, plus courageux que les lions*. C'est l'image du Prince que nous regrettons. Il paroît en un moment comme un éclair dans les Pays les plus éloignés. On le voit en même-temps à toutes les attaques, à tous les quartiers. Lorsqu'occupé d'un côté, il envoie reconnoître l'autre ; le diligent Officier qui porte ses ordres, s'étonne d'être prévenu, & trouve déja tout ranimé par la présence du Prince : il semble qu'il se multiplie dans une action : ni le fer ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls ; Dieu lui est une armure plus assurée ; les coups semblent perdre leur force en l'approchant, & laisser seulement sur lui des marques de son courage & de la protection du Ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier Prince du Sang si nécessaire à l'Etat doit être épargnée : il répond qu'un Prince du Sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire du Roi & de la

Aquilis velociores, leonibus fortiores. 2. Reg. 1. 25.

Couronne, doit, dans le besoin de l'Etat, être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat. Après avoir fait sentir aux ennemis durant tant d'années l'invincible puissance du Roi ; s'il fallut agir au-dedans pour la soutenir, je dirai tout en un mot, il fit respecter la Régente : & puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrois pouvoir me taire éternellement ; jusqu'à cette fatale prison ; il n'avoit pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'Etat ; & dans son plus grand crédit, s'il souhaitoit d'obtenir des graces, il souhaitoit encore plus de les mériter. C'est ce qui lui faisoit dire, je puis bien ici répéter devant ces Autels les paroles que j'ai recueillies de sa bouche, puisqu'elles marquent si bien le fond de son cœur : il disoit donc, en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y étoit entré le plus innocent de tous les hommes, & qu'il en étoit sorti le plus coupable. *Hélas*, poursuivoit-il, *je ne respirois que le service du Roi, & la grandeur de l'Etat !* On ressentoit dans ses paroles un regret sincere d'avoir été poussé si loin par ses malheurs. Mais sans vouloir excuser ce qu'il a si hautement condamné lui-même, disons pour n'en parler jamais : que comme dans la gloire éternelle les fautes des saints pénitens couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer, & de l'éclat infini de la divine miséricorde, ne paroissent plus : ainsi dans des fautes si sincérement reconnues, & dans la suite si glorieusement réparées par de fideles services, il ne faut plus regarder que l'humble reconnoissance du Prince, qui s'en

repentir, & la clémence du grand Roi qui les oublia.

Que s'il est enfin entraîné dans ces guerres infortunées, il y aura du moins cette gloire, de n'avoir pas laissé avilir la grandeur de sa Maison chez les Etrangers. Malgré la Majesté de l'Empire, malgré la fierté d'Autriche, & les Couronnes héréditaires attachées à cette Maison, même dans la branche qui domine en Allemagne; réfugié à Namur, soutenu de son seul courage & de sa seule réputation, il porta si loin les avantages d'un Prince de France, & de la premiere Maison de l'Univers; que tout ce qu'on put obtenir de lui, fut qu'il consentît de traiter d'égal avec l'Archiduc, quoique frere de l'Empereur, & fils de tant d'Empereurs, à condition qu'en lieu tiers ce Prince feroit les honneurs des Pays-Bas. Le même traitement fut assuré au Duc d'Anguien, & la Maison de France garda son rang sur celle d'Autriche jusques dans Bruxelles. Mais voyez ce que fait faire un vrai courage. Pendant que le Prince se soutenoit si hautement avec l'Archiduc qui dominoit, il rendoit au Roi d'Angleterre & au Duc d'Yorck, maintenant un Roi si fameux, malheureux alors, tous les honneurs qui leur étoient dûs; & il apprit enfin à l'Espagne, trop dédaigneuse, quelle étoit cette majesté que la mauvaise fortune ne pouvoit ravir à de si grands Princes. Le reste de sa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés que ses intérêts apportoient au Traité des Pyrénées, écoutez quels furent ses ordres; & voyez si jamais un particu-

lier traita si noblement ses intérêts. Il mande à ses Agens dans la Conférence, qu'il n'est pas juste que la paix dans la Chrétienté soit retardée davantage à sa considération, qu'on ait soin de ses amis ; & pour lui, qu'on lui laisse suivre sa fortune. Ah ! quelle grande victime se sacrifie au bien public ! Mais quand les choses changerent, & que l'Espagne lui voulut donner ou Cambray & ses environs, ou le Luxembourg en pleine souveraineté, il déclara qu'il préféroit à ces avantages & à tout ce qu'on pouvoit jamais lui accorder de plus grand : quoi ? son devoir & les bonnes graces du Roi. C'est ce qu'il avoit toujours dans le cœur ; c'est ce qu'il répétoit sans cesse au Duc d'Anguien. Le voilà dans son naturel : la France le vit alors accompli par ces derniers traits, & avec ce je ne sçai quoi d'achevé, que les malheurs ajoutent aux grandes vertus : elle le revit dévoué plus que jamais à l'Etat & à son Roi. Mais dans ses premieres guerres, il n'avoit qu'une seule vie à lui offrir : maintenant il en a une autre qui lui est plus chere que la sienne. Après avoir, à son exemple, glorieusement achevé le cours de ses études, le Duc d'Anguien est prêt à le suivre dans les combats. Non content de lui enseigner la guerre, comme il a fait jusqu'à la fin par ses discours, le Prince le mene aux leçons vivantes & à la pratique. Laissons le passage du Rhin, le prodige de notre siecle & de la vie de Louis le Grand. A la journée de Senef, le jeune Duc, quoiqu'il commandât, comme il avoit déja fait en d'autres campagnes, vient dans les plus rudes épreuves, apprendre la guerre aux côtés du

Prince ſon Pere. Au milieu de tant de périls, il voit ce grand Prince renverſé dans un foſſé, ſous un cheval, tout en ſang. Pendant qu'il lui offre le ſien, & s'occupe à relever le Prince abattu, il eſt bleſſé enrre les bras d'un pere ſi tendre ſans interrompre ſes ſoins, ravi de ſatisfaire à la fois à la piété & à la gloire. Que pouvoit penſer le Prince, ſi ce n'eſt que pour accomplir les plus grandes choſes, rien ne manquoit à ce digne fils, que les occaſions? Et ſes tendreſſes ſe redoubloient avec ſon eſtime.

Ce n'étoit pas ſeulement pour un fils, ni pour ſa famille qu'il avoit des ſentimens ſi tendres. Je l'ai vu, & ne croyez pas que j'uſe ici d'exagération, je l'ai vu vivement ému des périls de ſes amis : je l'ai vu, ſimple & naturel, changer de viſage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choſes comme dans les plus importantes, dans les accommodemens calmer les eſprits aigris avec une patience & une douceur qu'on n'auroit jamais attendue d'une humeur ſi vive, ni d'une ſi haute élévation. Loin de nous les Héros ſans humanité. Ils pourront bien forcer les reſpects, & ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorſque Dieu forma le cœur & les entrailles de l'homme, il y mit premierement la bonté, comme le propre caractere de la nature divine, & pour être comme la marque de cette main bienfaiſante dont nous ſortons. La bonté devoit donc faire comme le fond de notre cœur, & devoit être en même-temps le premier attrait que nous aurions en nous-mê-

mes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affoiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on éleve pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix; & les Grands, dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire, des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le Prince dont nous parlons; jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçoit les Villes, & qui gagnoit les batailles? Quoi, il me semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre! Reconnoissez le Héros, qui toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paroître grand, sans s'abaisser pour être civil & obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes: comme un fleuve majestueux & bienfaisant, qui porte paisiblement dans les Villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant; qui se donne à tout le monde, & ne s'éleve & ne s'enfle que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur, & telle a été la force du Prince de Condé. Avez-vous un secret important? versez-le hardiment dans ce noble cœur: votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce Prince, que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grace, c'est lui qui paroît l'obligé; & jamais on ne vit de joie ni si vive, ni si naturelle que cel-

le qu'il ressentoit à faire plaisir. Le premier argent qu'il reçut d'Espagne avec la permission du Roi, malgré les nécessités de sa maison épuisée ; fut donné à ses amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à esperer de leur secours : & quatre cens mille écus distribués par ses ordres, firent voir, chose rare dans la vie humaine, la reconnoissance aussi vive dans le Prince de Condé, que l'espérance d'engager les hommes l'est dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours son prix. Il la louoit jusques dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avoit à parler de ses actions, & même dans les relations qu'il en envoyoit à la Cour, il vantoit les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre, chacun avoit son rang dans ses discours ; & parmi ce qu'il donnoit à tout le monde, on ne sçavoit où placer ce qu'il avoit fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action & dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique & délicieuse Maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, & qu'il fortifiât une place, & qu'il marchât avec une armée parmi les périls, & qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets-d'eau qui ne se taisoient ni jour ni nuit : c'étoit toujours le même homme, & sa gloire le suivoit par-tout. Qu'il est beau, après les combats & le tumulte des armes, de sçavoir encore goûter ces vertus paisibles & cette gloire tranquille, qu'on n'a point à partager sa gloire avec le Soldat non plus qu'avec la fortune, où tout charme, & rien n'éblouit, qu'on regarde sans

être étourdit ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des blessés; où l'homme paroît tout seul aussi grand, aussi respecté, que lorsqu'il donne des ordres, & que tout marche à sa parole!

Venons maintenant aux qualités de l'esprit; & puisque pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à-dire, l'art Militaire, est en même-temps ce qu'elle a de plus ingénieux & ce qu'elle a de plus habile, considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre Prince. Et premierement, quel Général portat jamais plus loin sa prévoyance? C'étoit une de ses maximes, qu'il falloit craindre les ennemis de loin pour ne les plus craindre de près, & se réjouir à leur approche. Le voyez-vous comme il considere tous les avantages qu'il peut donner ou prendre? avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment, les temps, les lieux, les personnes, & non-seulement leurs intérêts & leurs talens, mais encore leurs humeurs & leurs caprices? Le voyez-vous comme il compte la Cavalerie & l'Infanterie des ennemis, par le naturel des pays, ou des Princes confédérés? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail & du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient; il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sçait, & pour ainsi dire, ce qu'il ne sçait pas, tant il est sûr dans ses conséquences. Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses; on l'éveille à chaque moment: car il tenoit encore pour maxime,

qu'un habile Capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui eſt permis d'être ſurpris. Auſſi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure, & de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours ſur ſes gardes, toujours prêt à fondre ſur eux, & à prendre ſes avantages: comme un aigle qu'on voit toujours, ſoit qu'il vole au milieu des airs, ſoit qu'il ſe poſe ſur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçans, & tomber ſi sûrement ſur ſa proie, qu'on ne peut éviter ſes ongles non plus que ſes yeux. Auſſi vifs étoient les regards, auſſi vîte & impétueuſe étoit l'attaque, auſſi fortes & inévitables étoient les mains du Prince de Condé. En ſon camp on ne connoît point les vaines terreurs, qui fatiguent & rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entieres pour les vrais périls : tout eſt prêts au premier ſignal; &, comme dit le Prophete, *Toutes les fleches ſont aiguiſées, & tous les arcs ſon tendus.* En attendant on repoſe d'un ſommeil tranquille, *Iſ.* 5.
comme on feroit ſous un toit & dans ſon enclos. 28.
Que dis-je qu'on repoſe ? A Piéton, près de ce corps redoutable que trois Puiſſances réunies avoient aſſemblé, c'étoit, dans nos troupes de continuels divertiſſemens: toute l'armée étoit en joie, & jamais elle ne ſentit qu'elle fût plus foible que celle des ennemis. Le Prince, par ſon campement, avoit mis en sûreté non-ſeulement toute notre frontiere & toutes nos places, mais encore tous nos ſoldats : il veille, c'eſt aſſez. Enfin l'ennemi décampe ; c'eſt ce que le prince at-

tendoit. Il part à ce premier mouvement : déjà l'Armée Hollandoise avec ses superbes Etendards, ne lui échappera pas : tout nage dans le sang, tout est en proie ; mais Dieu sçait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant les ennemis sont poussez par-tout. Oudenarde est délivrée de leurs mains : pour les tirer eux-mêmes de celles du Prince, le Ciel les couvre d'un brouillard épais : la terreur & la désertion se met dans leurs troupes, on ne sçait plus ce qu'est devenue cette formidable armée. Ce fut alors que Louis, qui après avoir achevé le rude siege de Besançon, & avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouie, étoit revenu tout brillant de gloire pour profiter de l'action de ses armées de Flandre & d'Allemagne, commanda ce détachement, qui fit en Alsace les merveilles que vous sçavez, & parut le plus grand de tous les hommes ; tant par les prodiges qu'il avoit fait en personne, que par ceux qu'il fit faire à ses Généraux.

Quoiqu'une heureuse naissance eût apporté de si grands dons à notre Prince, il ne cessoit de l'enrichir par ses réflexions. Les Campemens de César firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissoit en nous racontant comme dans un Catalogue, les lieux où ce fameux Capitaine, par l'avantage des postes, contraignit cinq Légions Romaines, & deux Chefs expérimentés à poser les armes sans combats ; lui-même il avoit été reconnoître les rivieres & les montagnes qui servirent à ce grand dessein : & jamais un si digne maître n'avoit expliqué par de si doctes leçons les Commentaires de César. Les Capitaines des siecles futurs

De Bel. Civili. Lib. 4.

lui rendront un honneur semblable. On viendra étudier sur les lieux ce que l'Histoire racontera du campement de Piéton, & des merveilles dont il fut suivi. On remarqua dans celui de Chatenoy l'éminence qu'occupa ce grand Capitaine, & le ruisseau dont il se couvrit sous le canon du retranchement de Séleſtad. Là on lui verra mépriser l'Allemagne conjurée, suivre à son tour les ennemis, quoique plus forts, rendre leurs projets inutiles, & leur faire lever le siege de Saverne, comme il avoit fait un peu auparavant celui de Haguenau. C'est par de semblables coups, dont sa vie est pleine, qu'il a porté si haut sa réputation, que ce sera dans nos jours s'être fait un nom parmi les hommes, & s'être acquis un mérite dans les troupes, d'avoir servi sous le Prince de Condé, & comme un titre pour commander, de l'avoir vu faire.

Mais si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé, & voir tranquillement toutes choses, c'est dans ces rapides momens d'où dépendent les victoires, & dans l'ardeur du combat. Par-tout ailleurs il délibere ; docile, il prête l'oreille à tous les conseils : ici tout se présente à la fois ; la multitude des objets ne le confond pas ; à l'instant le parti est pris ; il commande & il agit tout ensemble, & tout marche en concours & en sûreté. Le dirai-je ? mais pourquoi craindre que la gloire d'un si grand homme puisse être diminuée par cet aveu ? Ce n'est plus ses promptes saillies qu'il sçavoit si vîte & si agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voyoit quelquefois dans les occasions or-

dinaires: vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui sa grande ame abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout-à-coup je ne sçai quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux, de si agréable pour les siens, de si hautain, & de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sçait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires. Dans cette terrible journée, où aux portes de la ville & à la vue de ses citoyens, le Ciel sembla vouloir décider du sort de ce Prince, où avec l'élite des troupes il avoit en tête un Général si pressant, où il se vit plus que jamais exposé aux caprices de la fortune: pendant que les coups venoient de tous côtés, ceux qui combattoient auprès de lui nous ont dit souvent, que si l'on avoit à traiter quelque grande affaire avec ce Prince, on eût pu choisir de ces momens où tout étoit en feu autour de lui: tant son esprit s'élevoit alors, tant son ame leur paroissoit éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres; semblable à ces hautes montagnes, dont la cime au-dessus des nues & des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, & ne perd aucun rayon de la lumiere qui l'environne. Ainsi dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'Archiduc contre son dessein tiré d'un poste invincible par l'appas d'un succès trompeur; par un soudain mouvement du Prince qui lui oppose des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, est contraint à prendre la fuite. Ses vieilles troupes périssent, son canon où il avoit mis sa confiance est entre nos mains,

& Bek qu'il avoit flatté d'une victoire assurée, pris & blessé dans le combat, vient rendre en mourant un triste hommage à son vainqueur par son désespoir. S'agit-il ou de secourir ou de forcer une ville ? le Prince sçaura profiter de tous les momens. Ainsi, au premier avis que le hasard lui porta d'un siege important, il traverse trop promptement tout un grand pays ; & d'une premiere vue, il découvre un passage assuré pour le secours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore assez munir. Assiege-t-il quelque place ? il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On croit qu'il expose les troupes : il les ménage en abrégeant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de corps surprenans, les Gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promesses qu'ils ont faites à leurs Généraux : Dunkerque est pris en treize jours, au milieu des pluies de l'Automne ; & ces barques si redoutées de nos Alliés, paroissent tout-à-coup dans tout l'Océan avec nos étendards.

Mais ce qu'un sage Général doit le mieux connoître, ce sont ses soldats & ses chefs. Car de là vient ce parfait concert qui fait agir les Armées comme un seul corps, ou, pour parler avec l'Ecriture, *comme un seul homme* : *Egressus est Israël tanquam vir unus*. Pourquoi comme un seul homme ? parce que sous un même chef qui connoît & les soldats & les chefs comme ses bras & ses mains, tout est également vif & mesuré. C'est ce qui donne la victoire, & j'ai oui dire à notre grand Prince qu'à la journée de Nordingue, ce qui l'assuroit du

1. Reg. 11. 7.

succès, c'est qu'il connoissoit M. de Turenne, dont l'habileté consommée n'avoit besoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il falloit. Celui-ci publioit de son côté qu'il agissoit sans inquiétude, parce qu'il connoissoit le Prince, & ses ordres toujours sûrs. C'est ainsi qu'ils se donnoient mutuellement un repos qui les appliquoit chacun tout entier à son action : ainsi finit heureusement la bataille la plus hasardeuse & la plus disputée qui fut jamais.

Ç'a été dans notre siecle un spectacle de voir dans le même temps & dans les mêmes campagnes, ces deux hommes, que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands Capitaines des siecles passés, tantôt à la tête des corps séparés, tantôt unis plus encore par le concours des mêmes pensées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre ; tantôt opposés front à front, & redoublans l'un dans l'autre l'activité & la vigilance, comme si Dieu, dont souvent, selon l'Ecriture, la sagesse se joue dans l'Univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, & nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caracteres si divers, pour ne pas dire si contraires ? L'un paroît agir par des réflexions profondes ; & l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité : celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus

hardi à faire qu'à parler, résolu & déterminé au-dedans, lors même qu'il paroissoit embarrassé au-dehors. L'un, dès qu'il paroît dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, & fait attendre quelque chose d'extraordinaire ; mais toutefois s'avance par ordre, & vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie ; l'autre, comme un homme inspiré dès sa premiere bataille s'égale aux Maitres les plus consommés. L'un, par de vifs & continuels efforts, emporte l'admiration du genre-humain, & fait taire l'envie : l'autre jette d'abord une si vive lumiere, qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie & les incroyables ressources de son courage, s'éleve au-dessus des plus grands périls, & sçait même profiter de toutes les infidélités de la fortune : l'autre, & par l'avantage d'une si haute naissance, & par ces grandes pensées que le Ciel envoie, & par une espece d'instinct admirable dont les hommes ne connoissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins, & forcer les destinées. Et afin que l'on vit toujours dans ces deux hommes de grands caracteres, mais divers, l'un emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas Machabée ; l'armée le pleure comme son pere, & la Cour & tout le peuple gémit ; sa piété est louée comme son courage, & sa mémoire ne se flétrit point par le temps : l'autre élevé par les armes au comble de la gloire, comme un David, comme lui meurt dans son lit en publiant les louanges de Dieu, & instruisant sa famille, & laisse tous les cœurs remplis tant

de l'éclat de sa vie, que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir & d'étudier ces deux hommes, & d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritoit l'autre ! C'est ce qu'a vu notre siecle, & ce qui est encore plus grand, il a vu un Roi se servir de ces deux grands chefs, & profiter du secours du Ciel : & après qu'il en est privé par la mort de l'un & les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser & l'espérance des siens, & l'attente de l'Univers : tant est haut son courage, tant est vaste son intelligence, tant ses destinées sont glorieuses.

Voilà, Messieurs, les spectacles que Dieu donne à l'Univers, & les hommes qu'il y envoie quand il y veut faire éclater, tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses conseils éternels, sa puissance ou sa sagesse. Car ses divins attributs paroissent-ils mieux dans les Cieux qu'il a formés de ses doigts, que dans ces rares talens qu'il distribue comme il lui plaît aux hommes extraordinaires ? Quel astre brille davantage dans le firmament, que le Prince de Condé n'a fait dans l'Europe ! Ce n'étoit pas seulement la guerre qui lui donnoit de l'éclat : son grand génie embrassoit tout ; l'antique comme le moderne, l'Histoire, la Philosophie, la Théologie la plus sublime, & les Arts avec les Sciences. Il n'y avoit livre qu'il ne lût, il n'y avoit homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelque ouvrage, qu'il n'entretint, tous sortoient plus éclairés d'avec lui, & rectifioient leurs pensées, ou

par ses pénétrantes questions, où par ses réflexions judicieuses. Aussi sa conversation étoit un charme, parce qu'il sçavoit parler à chacun de ses talens; & non-seulement aux gens de guerre de leurs entreprises, aux courtisans de leurs intérêts, aux politiques de leurs négociations, mais encore aux voyageurs curieux de ce qu'ils avoient découvert, ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce; à l'artisan de ses inventions; & enfin aux sçavans de toutes les sortes, de ce qu'ils avoient trouvé de plus merveilleux. C'est de Dieu que viennent ces dons: qui en doute? Ces dons sont admirables! qui ne le voit pas? Mais pour confondre l'esprit humain qui s'énorgueillit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ses ennemis. Saint Augustin considere parmi les Païens tant de Sages, tant de Conquérans, tant de graves Législateurs, tant d'excellens Citoyens, un Socrate, un Marc-Aurelle, un Scipion, un César, un Alexandre, tous privés de la connoissance de Dieu, & exclus de son Royaume éternel. N'est-ce donc pas Dieu qui les a faits? Mais quel autre les pouvoit faire, si ce n'est celui qui fait tout dans le Ciel & dans la terre! Mais pourquoi les a-t-il faits? & quels étoient les desseins particuliers de cette Sagesse profonde, qui jamais ne fait rien en vain? Ecoutez la réponse de Saint Augustin: *Il les a faits*, nous dit-il, *pour orner le siecle présent : ut ordinem sæculi præsentis ornaret,* Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le soleil. Qui n'admire ce bel astre! qui n'est ravi de l'éclat de son midi, & de la superbe parure de

son lever & de son coucher ? Mais puisque Dieu le fait luire sur les bons & sur les mauvais, ce n'est pas un si bel objet qui nous rend heureux, Dieu l'a fait pour embellir & pour éclairer ce grand théatre du monde. De même quand il a fait dans ses ennemis aussi bien que dans ses serviteurs, ces belles lumieres d'esprit, ces rayons de son intelligence, ces images de sa bonté, ce n'est pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches présens; c'est une décoration de l'Univers, c'est un ornement du siecle présent. Et voyez la malheureuse destinée de ces hommes qu'il a choisis pour être les ornemens de leur siecle. Qu'ont-ils voulu ces hommes rares, sinon des louanges & la gloire que les hommes donnent ? Peut-être que pour les confondre, Dieu refusera cette gloire à leurs vains desirs ? Non : il les confond mieux en la leur donnant, & même au-delà de leur attente. Cet Alexandre qui ne vouloit que faire du bruit dans le monde, y en fait plus qu'il n'auroit osé espérer. Il faut encore qu'il se trouve dans tous nos panégyriques, & il semble, par une espece de fatalité glorieuse à ce Conquérant, qu'aucun Prince ne puisse recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompense à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a sçu trouver une convenable à leurs mérites comme à leurs desirs. Il leur donne pour récompense l'empire du monde, comme un présent de nul prix. O Rois, confondez-vous dans votre grandeur : Conquérans, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompense la gloire des hommes : récompense qui

ne vient pas jusqu'à eux ; qui s'efforce de s'attacher, quoi ? peut-être à leurs médailles ou à leurs statues déterrées, reste des ans & des Barbares ; aux ruines de leurs monumens & de leurs ouvrages qui disputent avec le temps : ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne prix de tant de travaux, & dans le comble de leurs vœux la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, Grands de la terre ! saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire ; à l'exemple de ces grands Hommes que vous admirez. Dieu, qui punit l'orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit Saint Augustin, cette gloire tant desirée, & *vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs desirs. Receperunt mercedem suam, vani vanam.*

Il n'en sera pas ainsi de notre grand Prince ; l'heure de Dieu est venue, heure attendue, heure desirée, heure de miséricorde & de grace. Sans être averti par la maladie, sans être pressé par le temps, il exécute ce qu'il méditoit. Un sage Religieux qu'il appelle exprès, regle les affaires de sa conscience ; il obéit, humble Chrétien, à sa décision ; & nul n'a jamais douté de sa bonne foi. Dès lors aussi on le vit toujours sérieusement occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ces insupportables douleurs, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice. Dieu, qu'il invoquoit avec foi, lui donna le goût de son Ecriture, & dans ce Livre divin, la solide nourriture de sa piété. Ces Conseils se régloient plus que jamais par la Justice : on y soulageoit

la veuve & l'orphelin, & le pauvre en approchoit avec confiance. Sérieux autant qu'agréable pere de famille, dans les douceurs qu'il goûtoit avec ses enfans, il ne cessoit de leur inspirer les sentimens de la véritable vertu; & ce jeune Prince son petit-fils se sentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute sa maison profitoit de son exemple. Plusieurs de ses domestiques avoient été malheureusement nourris dans l'errreur que la France toléroit alors combien de fois l'a-t-on vu inquiete de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion? Avec quelle incomparable netteté d'esprit leur faisoit-il voir l'antiquité & la vérité de la Religion Catholique? Ce n'étoit plus cet ardent vainqueur qui sembloit vouloir tout emporter: c'étoit une douceur, une patience, une charité qui songeoit à gagner les cœurs, & à guérir des esprits malades. Ce sont, Messieurs, ces choses simples, gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice & miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut, & souffrir les maux qu'il envoie; & ce sont ces communes pratiques de la vie Chrétienne, que Jesus-Christ louera au dernier jour devant ses saints Anges, & devant son Pere céleste. Les histoires seront abolies avec les empires, & il ne se parlera plus de tous ces faits éclatans dont elles sont pleines. Pendant qu'il passoit sa vie dans ses occupations, & qu'il portoit au-dessus de ses actions les plus renommées la gloire d'une si belle & si pieuse retraite, la nouvelle de la maladie de la Duchesse de Bourbon vint à Chantilly comme un coup de foudre. Qui ne fut frappé de voir éteindre

cette lumiere naiſſante. On appréhende qu'elle n'eût le ſort des choſes avancées. Quels furent les ſentimens du Prince de Condé, lorſqu'il ſe vit menacé de perdre ſe nouveau lien de ſa famille avec la perſonne du Roi? C'eſt donc dans cette occaſion que devoit mourir ce Héros! Celui que tant de ſieges & tant de batailles n'ont pu emporter, va périr par ſa tendreſſe! Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal affreux, ſon cœur, qui le ſoutient ſeul depuis ſi long-temps, acheve à ce coup de l'accabler: les forces qu'il lui fit trouver, l'épuiſent. S'il oublie toute ſa foibleſſe à la vue du Roi qui approche de la Princeſſe malade; ſi transporté de ſon zele, & ſans avoir beſoin de ſecours à cette fois, il accourt pour l'avertir de tous les périls que ce grand Roi ne craignoit pas, & qu'il empêche enfin d'avancer: il va tomber évanoui à quatre pas; & on admire cette nouvelle maniere de s'expoſer pour ſon Roi. Quoique la Ducheſſe d'Anguien, Princeſſe dont la vertu ne craignit jamais que de marquer à ſa famille & à ſes devoirs, eût obtenu de demeurer auprès de lui pour le ſoulager, la vigilance de cette Princeſſe ne calme pas les ſoins qui le travaillent, & après que la jeune Princeſſe eſt hors de péril, la maladie du Roi va bien cauſer d'autres troubles à notre Prince. Puis-je ne m'arrêter pas en cet endroit? A voir la ſérénité qui reluiſoit ſur ce front auguſte, eût-on ſoupçonné que ce grand Roi, en retournant à Verſailles, alla s'expoſer à ces cruelles douleurs où l'Univers à connu ſa piété, ſa conſtance; & tout l'amour de ſes peuples? De quels yeux

le regardions-nous lorsqu'aux dépens d'une santé qui nous est si chere, il vouloit bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la consolation de le voir ; & que maître de sa douleur comme de tout le reste des choses, nous le voyions tous les jours, non-seulement régler ses affaires selon sa coutume, mais encore entretenir sa Cour attendrie, avec la même tranquillité qu'il lui fait paroître dans ses Jardins enchantés ? Béni soit-il de Dieu & des hommes, d'unir ainsi toujours la bonté à toutes les autres qualités que nous admirons ! Parmi toutes ses douleurs il s'informoit avec soin de l'état du Prince de Condé, & il marquoit pour la santé de ce Prince une inquiétude qu'il n'avoit pas pour la sienne. Il s'affoiblissoit ce grand Prince, mais la mort cachoit ses approches. Lorsqu'on le crut en meilleur état, & que le Duc d'Anguien, toujours partagé entre les devoirs de fils & de sujet étoit retourné par son ordre auprès du Roi, tout change en un moment, & on déclara au Prince sa mort prochaine. Chrétiens, soyez attentifs & venez apprendre à mourir ; ou plutôt, venez apprendre à n'attendre pas la derniere heure pour commencer à bien vivre. Quoi ! attendre à commencer une vie nouvelle, lorsqu'entre les bras de la mort, glacés sous ses froides mains, vous ne sçaurez si vous êtes avec les morts ou encore avec les vivans ! Ah, prévenez par la pénitence cette heure de troubles & de ténebres ! Par là, sans être étonné de cette derniere sentence qu'on lui prononça, le Prince demeure un moment dans le silence, & tout-à-coup : *mon Dieu*, dit-il, *vous le voulez, votre volonté soit faite : je me jette entre vos bras ;*

donnez-moi la grace de bien mourir. Que desirez-vous davantage ? Dans cette courte priere, vous voyez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa providence, la confiance en sa grace, & toute la piété. Dès-lors aussi, tel qu'on l'avoit vu dans tous les combats, résolu, paisible, occupé sans inquiétude de ce qu'il falloit faire pour les soutenir : tel fut-il à ce dernier choc ; & la mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle & languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu sous l'éclat de la victoire qu'elle montre seule. Pendant que les sanglots éclatoient de toutes parts, comme si un autre que lui en eût été le sujet, il continuoit à donner ses ordres, & s'il défendoit les pleurs, ce n'étoit pas comme un objet dont il fût troublé, mais comme un empêchement qui le retardoit. A ce moment il étend ses soins jusqu'aux moindres de ses domestiques. Avec une libéralité digne de sa naissance & de leurs services, il les laisse comblés de ses dons, mais encore plus honorés des marques de son souvenir. Comme il donnoit des ordres particuliers & de la plus haute importance, puisqu'il y alloit de sa conscience & de son salut éternel, averti qu'il falloit écrire & ordonner dans les formes : quand je devrois, Monseigneur, renouveller vos douleurs, & rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si souvent : qu'il vous connoissoit; qu'il n'y avoit sans formalité qu'à vous dire ses intentions ; que vous iriez encore au-delà, & suppléeriez de vous-même à tout ce qu'il pourroit avoir oublié. Qu'un pere vous ait aimé, je ne

m'en étonne pas ; c'eſt un ſentiment que la nature inſpire : mais qu'un pere ſi éclairé vous ait témoigné cette confiance juſqu'au dernier ſoupir ; qu'il ſe ſoit repoſé ſur vous de choſes ſi importantes ; & qu'il meurt tranquillement ſur cette aſſurance, c'eſt le plus beau témoignage que votre vertu pouvoit remporter, & malgré tout votre mérite. Votre Alteſſe n'aura de moi aujourd'hui que cette louange.

Ce que le Prince commença enſuite pour s'acquitter des devoirs de la Religion, mériteroit d'être raconté à toute la terre, non à cauſe qu'il eſt remarquable ; mais à cauſe, pour ainſi dire, qu'il ne l'eſt pas, & qu'un Prince ſi expoſé à tout l'Univers, ne donne rien aux ſpectateurs. N'attendez donc pas, Meſſieurs, de ces magnifiques paroles qui ne ſervent qu'à faire connoître ſinon un orgueil caché, du moins les efforts d'une ame agitée, qui combat ou qui diſſimule ſon trouble ſecret. Le Prince de Condé ne ſçait ce que c'eſt que de prononcer de ces pompeuſes ſentences ; & dans la mort, comme dans la vie, la vérité fit toujours toute ſa grandeur. Sa confeſſion fut humble, pleine de componction & de confiance. Il ne lui fallut pas longtemps pour la préparer : la meilleure préparation pour celle des derniers temps, c'eſt de ne les attendre pas. Mais, Meſſieurs, prêtez l'oreille à ce qui va ſuivre. A la vue du ſaint Viatique qu'il avoit tant deſiré, voyez comme il s'arrête ſur ce doux objet. Alors il ſe ſouvint des irrévérances dont, hélas ! on déshonore ce divin Myſtere : Les Chrétiens ne connoiſſent plus la ſainte frayeur dont on étoit

étoit faisi autrefois à la vue du Sacrifice. On diroit qu'il eût cessé d'être terrible, comme l'appelloient les Saints Peres ; & que le sang de notre Victime n'y coule pas encore aussi véritablement que sur le Calvaire. Loin de trembler devant les Autels, on y méprise Jesus-Christ présent ; & dans un temps où tout un Royaume se remue pour la conversion des Hérétiques, on ne craint point d'en autoriser les blasphêmes. Gens du monde, vous ne pensez pas à ces horribles profanations ; à la mort vous y penserez avec confusion & saisissement. Le Prince se ressouvint de toutes les fautes qu'il avoit commises ; & trop foible pour expliquer avec force ce qu'il en sent, il emprunta la voix de son Confesseur pour en demander pardon au monde, à ses domestiques, & à ses amis : On lui répondit par des sanglots : ha, répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple ! Les autres devoirs de la Religion furent accomplis avec la même piété & la même présence d'esprit. Avec quelle foi & combien de fois pria-t-il le Sauveur des ames en baisant la Croix, que son Sang répandu pour lui, ne le fût pas inutilement ? C'est ce qui justifie le pécheur ; c'est ce qui soutient le juste ; c'est ce qui rassure le Chrétien. Que dirai-je des saintes prieres des Agonisans, ou dans les efforts que fait l'Eglise, on entend ses vœux les plus empressés ; & comme les derniers cris par où cette sainte Mere acheve de nous enfanter à la vie céleste ! Il se les fit répéter trois fois, & il trouva toujours de nouvelles consolations. En remerciant ses Médecins : *Voilà*, dit-il, *maintenant mes vrais*

Médecins : il montroit les Ecclésiastiques dont il écoutoit les avis, dont il continuoit les prieres ; les Pseaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur. S'il se plaignit, c'étoit seulement d'avoir si peu à souffrir pour expier ses péchés ; sensible jusqu'à la fin à la tendresse des siens, il ne s'y laissa jamais vaincre ; & au contraire il craignoit toujours de trop donner à la nature. Que dirai-je de ces derniers entretiens avec le Duc d'Anguien ? quelles couleurs assez vives pourroient vous représenter & la constance de pere, & les extrêmes douleurs du Fils ? D'abord le visage en pleurs, avec plus de sanglots que de paroles ; tantôt la bouche collée sur ces mains victorieuses, & maintenant défaillantes, tantôt se jettant entre ses bras & dans ce sein paternel, il semble, par tant d'efforts, vouloir retenir ce cher objet de ses respects & de ses tendresses. Les forces lui manquent : il tombe à ses pieds. Le Prince, sans s'émouvoir, lui laisse reprendre ses esprits : puis appellant la Duchesse sa belle-fille, qu'il voyoit aussi sans parole & presque sans vie, avec une tendresse qui n'eut rien de foible, il leur donne ses derniers ordres, où tout respiroit la piété. Il les finit en les bénissant avec cette foi & avec ces vœux que Dieu exauce : & en bénissant avec eux, ainsi qu'un autre Jacob, chacun de leurs enfans en particulier : & on vit de part & d'autre tout ce qu'on affoiblit en le répétant. Je ne vous oublierai pas, ô Prince son cher neveu, & comme son second fils, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu constamment à votre mérite, ni ses tendres em-

preſſemens, & la lettre qu'il écrivit en mourant pour vous rétablir dans les bonnes graces du Roi, le plus cher objet de vos vœux; ni tant de belles qualités qui vous ont fait juger digne d'avoir ſi vivement occupé les dernieres heures d'une ſi belle vie. Je n'oublierai pas non plus les bontés du Roi qui prévinrent les deſirs du Prince mourant, ni les généreux ſoins du Duc d'Anguien qui ménagea cette grace, ni le gré que lui ſçut le Prince d'avoir été ſi ſoigneux, en lui donnant cette joie d'obliger un ſi cher parent. Pendant que ſon cœur s'épanche, & que ſa voix ſe ranime en louant le Roi, le Prince de Conti arrive pénétré de reconnoiſſance & de douleur. Les tendreſſes ſe renouvellent: les deux Princes ouirent enſemble ce qui ne ſortira jamais de leur cœur: & le Prince conclut en leur confirmant qu'ils ne ſeroient jamais ni grands Hommes, ni grands Princes, ni honnêtes gens qu'autant qu'ils ſeroient gens de bien, fideles à Dieu & au Roi. C'eſt la derniere parole qu'il laiſſa gravée dans leur mémoire; c'eſt avec la derniere marque de la tendreſſe, l'abrégé de leurs devoirs. Tout retentiſſoit de cris, tout fondoit en larmes: le Prince ſeul n'étoit pas ému, & le trouble n'arrivoit pas dans l'aſyle où il s'étoit mis. O Dieu, vous étiez ſa force, ſon inébranlable refuge, &, comme diſoit David, ce ferme rocher où s'appuyoit ſa conſtance: Puis-je taire durant ce temps ce qui ſe faiſoit à la Cour & en la préſence du Roi? Lorſqu'il y fit lire la derniere lettre que lui écrivit ce grand homme, & qu'on y vit dans les trois temps que marquoit le Prince, ſes

services qu'il y passoit si légerement au commencement & à la fin de sa vie, & dans le milieu ses fautes, dont il faisoit une si sincere reconnoissance : il n'y eut cœur qui ne s'attendrit à l'entendre parler de lui-même avec tant de modestie ; & cette lecture suivie, des larmes du Roi, fit voir ce que les Héros sentent les uns pour les autres. Mais lorsqu'on vint à l'endroit du remerciement, où le Prince marquoit qu'il mouroit content, & trop heureux d'avoir encore assez de vie pour témoigner au Roi sa reconnoissance, son dévouement, & s'il l'osoit dire, sa tendresse : tout le monde rendit témoignage à la vérité de ses sentimens, & ceux qui l'avoient oui parler si souvent de ce grand Roi dans ses entretiens familiers, pouvoient assurer que jamais ils n'avoient rien entendu ni de plus respectueux & de plus tendre pour sa personne sacrée, ni de plus fort pour célébrer ses vertus royales, sa piété, son courage, son grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en disoit ce grand Prince avec aussi peu d'exagération que de flatterie. Pendant qu'on lui rendoit ce beau témoignage, ce grand homme n'étoit plus. Tranquille entre les bras de son Dieu, où il s'étoit une fois jetté, il attendoit sa miséricorde & imploroit son secours, jusqu'à ce qu'il cessât enfin de respirer & de vivre. C'est ici qu'il faudroit laisser éclater ses justes douleurs à la perte d'un si grand homme. Mais pour l'amour de la vérité, & à la honte de ceux qui la méconnoissent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il lui rendit en mourant. Aver-

ti par son Confesseur que si notre cœur n'étoit pas encore entierement selon Dieu, il falloit en s'adressant à Dieu même obtenir qu'il nous fît un cœur comme il le vouloit, & lui dire avec David ces tendres paroles: *O Dieu, créez en moi un cœur pur*: A ces mots, le Prince s'arrête comme occupé de quelque grande pensée; puis appellant le saint Religieux qui lui avoit inspiré ce beau sentiment: *Je n'ai jamais douté*, dit-il, *des Mysteres de la Religion, quoi qu'on ait dit.* Chrétiens, vous l'en devez croire; & dans l'état où il est, il ne doit plus rien au monde que la vérité. *Mais*, poursuit-il, *j'en doute moins que jamais. Que ces vérités*, continuoit-il avec une douleur ravissante, *se démêlent & s'éclaircissent dans mon esprit! Oui*, dit-il, *nous verrons Dieu comme il est face à face.* Il répétoit en latin avec un goût merveilleux ces grands mots: *Sicuti est facie ad faciem*; 1. *Joan.* 3. 2.
& on ne se lassoit point de le voir dans ce doux transport. Que faisoit-il dans cette ame? quelle nouvelle lumiere lui apparoissoit-il? quel soudain rayon perçoit la nue, & faisoit comme évanouir en ce moment, avec toutes les ignorances des sens, les ténebres mêmes, si je l'ose dire, & les saintes obscurités de la Foi? Que devinrent alors ces beaux titres dont notre orgueil est flatté? Dans l'approche d'un si beau jour, & dès la premiere atteinte d'une si vive lumiere, combien promptement disparoissent tous les fantômes du monde? que l'éclat de la plus belle victoire paroît sombre! qu'on en méprise la gloire, & qu'on veut de mal à ses foibles yeux

1. *Cor.* 13. 12.

qui s'y sont laissés éblouir ! Venez, Peuples, venez maintenant; mais venez plutôt, Princes & Seigneurs ; & vous qui jugez la terre, & qui ouvrez aux hommes les portes du Ciel : & vous plus que tous les autres Princes & Princesses, nobles rejettons de tant de Rois, lumieres de la France, mais aujourd'hui obscurcies & couvertes de votre douleur comme d'un nuage : venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur de tant de gloire. Jettez les yeux de toutes parts: voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence & la piété pour honorer un héros : des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus, des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, & des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au Ciel le magnifique témoignage de notre néant : & rien enfin ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces foibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux Héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carriere de la gloire, ames guerrieres & intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander ? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand Capitaine : & dites en gémissant : Voilà celui qui nous menoit dans les hasards ; sous lui se sont formés tant de renommés Capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre : son ombre eût pu encore gagner des batailles ;

& voilà que dans son silence son nom même nous anime, & ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, & n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le Roi de la terre il faut encore servir le Roi du Ciel. Servez donc ce Roi immortel & si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir & un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu : & commencez à compter le temps de vos utiles services, du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous ne reviendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque dégré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau ; versez des larmes avec des prieres, & admirant dans un si grand Prince une amitié si commode, & un commerce si doux, conservez le souvenir d'un Héros dont la bonté avoit égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien : ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus : & que sa mort que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation & d'exemple. Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô Prince, le digne sujet de nos louanges & de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettoit la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour

fous là main de Dieu, lorfque fa gloire fembla commencer à vous paroître. C'eft là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg & à Rocroi: & ravi d'un fi beau triomphe je dirai en action de graces ces belles paroles du bien-aimé Difciple: *Et hæc eft victoria quæ vincit mundum, fides noftra: La véritable victoire, celle qui met fous mes pieds le monde entier, c'eft notre Foi.* Jouiffez, Prince, de cette victoire, jouiffez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce facrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces difcours. Au lieu de déplorer la mort des autres, Grand Prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne fainte: heureux, fi averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon adminiftration, je réferve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les reftes d'une voix qui tombe, & d'une ardeur qui s'éteint.

Fin des Oraifons Funebres de Boffuet.